



**BIBLIOTECA CENTRALA**  
A  
**UNIVERSITAȚII**  
DIN  
**BUCUREȘTI**

nº Curent 36.384 Format

nº Inventar A.7792 Anul

Secția Depozitii Raftul

EN FLÂNANT  
—  
A TRAVERS LA FRANCE

—  
PARIS



# OUVRAGES D'ANDRÉ HALLAYS

ACADÉMIE FRANÇAISE, *Prix Broquette-Gonin*, 1920

*En Flânant. A travers l'Exposition de 1900.* Un volume in-16.

*En Flânant. A travers la France. Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence.* Un volume in-16 (*Épuisé*).

*Le Pèlerinage de Port-Royal*, ouvrage orné de 31 gravures, 7<sup>e</sup> édition. Un volume in-8<sup>e</sup> écu  
Relié.

*En Flânant. A Travers la France. Paris.* Les Miramionnes. — Auteuil au xvii<sup>e</sup> siècle. — Notre-Dame de Paris sous Louis XIV. Les Visitandines du Faubourg Saint-Jacques. — L'hôtel de Biron. Les logis de Mademoiselle Clairon. — La maison où Voltaire est mort. — La tombe de Madame de Talleyrand. — Les logis de Victor Hugo à Paris. Un volume in 8<sup>e</sup> écu, orné de 31 gravures, 4<sup>e</sup> édition.  
Relié.

*En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. Autour de Paris.* Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. — Ouvrage orné de 32 gravures. 5<sup>e</sup> édition. Un volume in 8<sup>e</sup> écu  
Relié.

*En Flânant. A Travers l'Alsace*, ouvrage orné de 36 gravures, 13<sup>e</sup> édition. Un volume in-8<sup>e</sup> écu  
Relié.

*En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE, Provence*, ouvrage orné de 28 gravures. 6<sup>e</sup> édition. Un volume in-8<sup>e</sup> écu  
Relié.

*En Flânant. A TRAVERS LA FRANCE. Touraine, Anjou et Maine*, ouvrage orné de 30 gravures, 5<sup>e</sup> édit. Un vol. in-8<sup>e</sup> écu.  
Relié.

## *En Préparation :*

*En Flânant. A Travers la France.*

Autour de Paris (2<sup>e</sup> série).

Languedoc.

Bourgogne.

Lorraine.

Normandie.

Auvergne. Velay. Forez. Bourbonnais.

Bretagne. Poitou. Aunis. Saintonge.

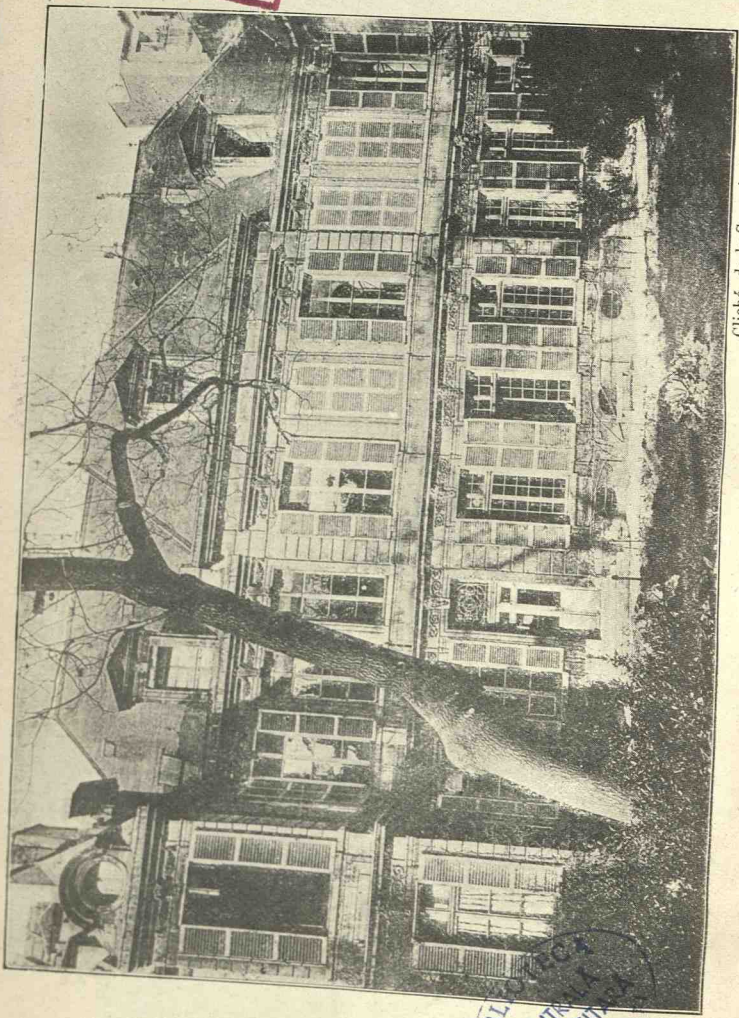
Beaumarchais. Un volume in-16 (*Collection des Grands Écrivains*). Hachette et C<sup>ie</sup>.

*En Flânant.* Un volume in-8<sup>e</sup> (*Société d'Édition Artistique*).

Nancy (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.

Avignon (*Collection des Villes d'Art*). Laurens, éditeur.

1956



Cliché de la Commission du Vieux-Paris,

LES MIRAMIONNE

BIBLIOTHÈQUE  
CENTRALE  
UNIVERSITAIRE  
DE CLERMONT-FERRAND



In. A. 7792

EN FLÂNANT  
—  
A TRAVERS LA FRANCE

PARIS

BD  
350530

PAR

ANDRÉ HALLAYS



LES MIRAMIONNES. — AUTEUIL AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
NOTRE-DAME DE PARIS SOUS LOUIS XIV. — LES VISITANDINES  
DU FAUBOURG SAINT-JACQUES. — L'HOTEL DE BIRON.  
LES LOGIS DE MADEMOISELLE CLAIRON. — LA MAISON OÙ VOLTAIRE EST MORT  
LA TOMBE DE MADAME DE TALLEYRAND. — LES LOGIS  
DE VICTOR HUGO A PARIS.

86098

PARIS  
LIBRAIRIE ACADEMIQUE  
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1921

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



## LES MIRAMIONNES

---

Janvier 1902.

Au numéro 47 du quai de la Tournelle, sur une façade ancienne, mais sans caractère, on lit : *Pharmacie centrale des hôpitaux*. C'est là que demeura jusqu'à la Révolution la communauté des Filles Sainte-Geneviève, appelées *Miramionnes* du nom de leur fondatrice M<sup>me</sup> de Miramion.

Lorsqu'on pénètre dans la cour, on se trouve devant un des plus nobles et des plus élégants hôtels du dix-septième siècle qui soit resté debout dans Paris. Le pavillon des communs, celui qui, du côté de la rue, a perdu sa physionomie primitive, a conservé sur son autre face de jolies fenêtres aux fines sculptures. Le corps de logis principal, resté intact, est d'une justesse de proportions exquise ; les motifs qui surmontent les ouvertures des deux étages sont d'une exécution remarquable ; quelques-uns des mascarons révèlent même le ciseau d'un excel-

lent sculpteur. Mais il faut traverser le bâtiment et passer dans le jardin : là se déploie une façade flanquée de deux petites ailes, dont les lignes harmonieuses et l'ornementation parfaite sont un ravissement.

C'est, dit-on, l'œuvre de François Mansart. Je ne sais sur quels témoignages repose cette opinion ; mais, à vrai dire, l'hôtel du quai de la Tournelle paraît bien un spécimen de cette époque charmante où l'architecture française gardait encore quelque chose de l'élégance et de la désinvolture du style qu'on appelle Louis XIII. D'ailleurs peu importent l'auteur et l'époque : voilà une œuvre rare et précieuse.

Naturellement, il est question de la jeter par terre. L'Assistance publique, propriétaire de l'immeuble, juge que la pharmacie des hôpitaux est mal installée dans cette ancienne demeure ; on parle de transférer ailleurs cet établissement et de vendre les terrains de l'hôtel de Miramion. Nos Mansart y bâtiront alors des palais de leur façon.

\*  
\*\*

L'hôtel fut construit par un nommé Martin qui le vendit en 1670 à M<sup>me</sup> de Miramion. En ce temps-là, il ne donnait point sur la rivière, et était séparé du port de la Tournelle par une



ligne de constructions qui furent abattues seulement un siècle plus tard.

M<sup>me</sup> de Miramion était célèbre par ses vertus, sa dévotion, sa richesse et sa charité. Son père Bonneau, seigneur de Rubelle (près Melun), avait fait une grande fortune dans les gabelles et dans d'autres affaires. Dès sa jeunesse, elle montrait un grand éloignement du monde; lorsqu'on la menait à la comédie, elle fermait les yeux pour ne point voir le spectacle; au bal, pour se mortifier, elle portait une chaîne de fer. En 1645 — elle avait seize ans — elle épousa un conseiller au Parlement de Paris, très riche, lui aussi, Jean-Jacques de Beauharnais de Miramion. Six mois plus tard, celui-ci mourut d'une fluxion de poitrine, laissant sa femme grosse d'une fille.

La jeune veuve qui aimait fort son mari, conçut de sa perte un immense chagrin. Mais son opulence et sa beauté attiraient les prétendants; sa famille l'exhortait à se remarier; on disait même qu'elle était « comme accordée » à Louis Le Fèvre de Caumartin, quand une aventure tragique la détourna du monde à tout jamais.

Le 7 août 1748, elle se rend au Mont-Valérien pour y faire dire une messe; elle est accompagnée, dans son carrosse, de sa belle-mère, de deux demoiselles et d'un vieil écuyer. Au retour, dans le bois de Boulogne, le carrosse est attaqué



par une troupe de gentilshommes. Les aggresseurs se jettent à la tête des chevaux et ordonnent aux femmes de monter dans une chaise de voyage qui est tout attelée dans un fourré, à quelques pas de là. M<sup>me</sup> de Miramion, sa belle-mère et ses femmes refusent de quitter leur voiture et appellent au secours. En un clin d'œil, les six chevaux de la chaise de voyage sont mis au carrosse; le fracas de la course, le galop des vingt chevaux de l'escorte étouffent les cris de détresse. Le carrosse est lancé à fond de train à travers la plaine Saint-Denis.

On relaie; un instant, la foule s'amasse autour de l'étrange convoi; le chef de la troupe veut faire baisser les mantelets de cuir qui ferment les portières; mais M<sup>me</sup> de Miramion se débat, saisit l'épée d'un des gentilshommes, le sang coule. On crie aux paysans que c'est une folle que l'on va enfermer. Le carrosse se remet en route.

Dans la forêt de Livry, on arrête les chevaux; de force, on tire de la voiture la belle-mère, le vieil écuyer et une des femmes de chambre, et on les abandonne en plein bois. M<sup>me</sup> de Miramion, qu'on n'a pu séparer de l'autre de ses femmes, continue de pousser des cris d'épouvante, tandis que, des heures durant, la voiture roule sur des chemins inconnus.

Le soir, la jeune femme s'aperçoit enfin que

la course se ralentit ; elle entend le bruit des chaînes d'un pont-levis qui s'abat, et elle se trouve au milieu de la cour obscure et étroite d'une forteresse où sont assemblés des hommes en armes. Le cavalier qui semble avoir dirigé toute l'entreprise, s'approche de la portière et invite M<sup>me</sup> de Miramion à descendre, laissant paraître qu'il tient sa frayeur pour une pure comédie. Mais M<sup>me</sup> de Miriamon, de plus en plus terrifiée, refuse de pénétrer dans le château, lorsqu'un chevalier de Malte qui fait partie de l'escorte se présente à elle, tête découverte, et lui affirme que tous les assistants sont bien étonnés de la voir en pareil état, la croyant d'accord avec M. de Bussy. Elle répond qu'elle ne connaît point M. de Bussy, qu'elle est victime d'une atroce violence. Stupéfait à son tour, le chevalier de Malte lui jure que, si elle consent à quitter son carrosse, ni lui ni ses amis ne souffriront qu'il lui soit fait aucun mal.

Alors elle se rend dans la salle basse du château, saisit deux pistolets qu'elle a aperçus sur une table, s'assure qu'ils sont armés, se tient sur la défensive et recommande son âme à Dieu. On lui sert à manger ; mais elle déclare qu'elle ne veut toucher à rien tant qu'elle ne sera point libre. Enfin, le chevalier de Malte vient de nouveau la trouver, et le mystère s'éclaircit : son ravisseur est le comte de Bussy-



Rabutin; le château où elle est enfermée est le château de Launay<sup>1</sup>, et elle n'en sortira que si elle consent à épouser Bussy.

Comment l'idée de cet enlèvement sauvage était-il venu à un gentilhomme que M<sup>me</sup> de Miramion n'avait jamais vu, et dont elle savait seulement le nom et peut-être les aventures qui avaient fait grand bruit à Paris? L'histoire mérite d'être contée, car elle fait voir comment la noblesse française était soudain retournée aux mœurs féodales, dès qu'elle n'avait plus senti peser sur elle la main tyrannique du cardinal de Richelieu.

Le comte de Bussy-Rabutin avait alors trente ans. Il était déjà célèbre par ses intrigues galantes et ses brillants services à l'armée; il s'était battu en duel; il avait été embastillé. A la suite de la campagne de 1646, il était rentré à Paris dans le carrosse du duc d'Enghien; puis il avait suivi devant Lérida ce même duc devenu prince de Condé. Depuis deux ans il était veuf, et, comme il n'avait point d'héritier mâle, songeait à se remarier. Persuadé « que le bien sert beaucoup plus que le mérite à obtenir de grands honneurs », il écouta volontiers son ami Le Boccage qui lui vantait les charmes et la fortune de M<sup>me</sup> de Miramion, et se mit en tête de devenir l'époux

1. A trois lieues de Sens.



BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI



*Gravé par de Troy*

*Gravé par le chevalier Estlin*

*Madame de Miramion,  
Décédée à Paris le 24 Mars 1666, à l'âge de 66 ans.*

MADAME DE MIRAMION

de cette belle bourgeoise. Un Père de la Merci, nommé le Père Clément, qui se disait confesseur de la dame, lui fit accroire sans peine que celle-ci l'avait plusieurs fois remarqué à l'église, qu'elle l'avait trouvé à son gré, mais que sa famille voulait qu'elle épousât un homme de robe : un enlèvement pourrait donc tout arranger. Le moine soutira deux mille écus à Bussy sous prétexte de corrompre les domestiques de sa pénitente. Bussy, qui avait été obligé de rejoindre Condé à l'armée, s'ouvrit à celui-ci de ses projets. Le prince s'y montra favorable, envoya le comte à Paris pour annoncer à la cour la capitulation d'Ypres, et lui offrit une de ses places de sûreté, Bellegarde, pour y conduire M<sup>me</sup> de Miramion. La commanderie de Launay, qui appartenait au grand prieur de France, parut à Bussy un refuge plus sûr. On a vu comment le rapt avait été machiné et accompli...

Le chevalier de Malte ayant conté à M<sup>me</sup> de Miramion la fourberie du Père Clément, mit sous ses yeux les lettres du moine, et s'efforça d'atténuer les torts de son ami. Bussy lui-même se présenta dans la salle basse, espérant quand même fléchir sa prisonnière, car il n'y avait plus qu'un mariage pour la tirer de cette scandaleuse aventure. En entrant, il se jeta donc à genoux, les bras tendus, implorant son pardon. Mais M<sup>me</sup> de Miramion se dressa et, la main levée :



« Monsieur, dit-elle, je jure par le Dieu vivant, mon créateur et le vôtre que je ne vous épouserai jamais ! » Puis, brisée par la fatigue et l'émotion, elle s'évanouit.

La situation devenait embarrassante pour Bussy. Ses amis commençaient de murmurer. On apprenait que les archers des gabelles s'armaient à Sens et se préparaient à venir assiéger Launay.

Lorsque M<sup>me</sup> de Miramion reprit connaissance, on voulut de nouveau lui servir à souper. Malgré sa faiblesse, elle déclara ne rien vouloir manger tant qu'elle ne serait point dans son carrosse. Quand les chevaux furent attelés et que tout fut prêt pour le départ, elle avala deux œufs frais. La voiture prit la route de Sens avec une escorte. A quelque distance de la ville on détela les chevaux ; la petite troupe, qui redoutait les suites de son équipée, se dispersa sur les chemins, et M<sup>me</sup> de Miramion put gagner à pied une hôtellerie où elle arriva à demi-morte de faim et de lassitude. On dut la rapporter à Paris sur un brancard.

Elle eût voulu qu'on ne fit aucun bruit de cette terrible aventure. Cependant sa famille résolut d'intenter un procès à Bussy ; mais Condé intervint et les parents de M<sup>me</sup> de Miramion abandonnèrent la poursuite : on était au lendemain de la victoire de Lens.



Elle ne revit Bussy que trente-six ans plus tard. Celui-ci avait alors un procès que devait juger le président de Nesmond, gendre de M<sup>me</sup> de Miramion. Il sollicita une entrevue; on la lui accorda, et il gagna sa cause.

Bussy, dans ses *Mémoires*, a fait le récit de l'enlèvement de M<sup>me</sup> de Miramion, avec une sincérité méritoire<sup>1</sup>, ajoutant qu'il en avait de « la honte et du repentir »... Il faut cependant, pour ne point conserver d'illusion sur le caractère du personnage, reproduire un court passage de sa correspondance. Trente ans après l'événement, en 1678, M<sup>me</sup> de Scudéry lui écrit : « M<sup>me</sup> de Miramion marie, dit-on, M<sup>lle</sup> de Mazarin à M. de Seignelay. Vous ne sauriez croire combien ces intrigues rendent ridicule feu votre infante enlevée... » Et Bussy riposte sur le même ton : « J'ai bien de la peine de croire le mariage de M<sup>lle</sup> de Mazarin avec M. de Seignelay. Mon Hélène est en effet bien ridicule de se mêler de cela. »

Nous abusons aujourd'hui d'un mot expressif que je n'écrirai point, mais qui viendra, j'en suis certain, à l'esprit de tout le monde pour qualifier le comte de Bussy-Rabutin.

1. Ce récit concorde, en effet, sauf sur quelques points insignifiants, avec celui de l'abbé de Choisy dans son *Histoire de la vie de M<sup>me</sup> de Miramion*.



M<sup>me</sup> de Miramion ne se remaria jamais. Elle fut recherchée par le président Le Coigneux, par Boucherat, par Caumartin; mais ses épreuves l'avaient poussée davantage dans les voies de la dévotion.

Peu de temps après l'aventure, elle fit une retraite chez les sœurs grises, près de Saint-Lazare. Là, elle eut une vision, entendit une voix et prononça le vœu de chasteté. Dès lors, elle fut tout entière aux bonnes œuvres, et consacra sa fortune au soulagement des malheureux. « Elle était propre, raconte l'abbé de Choisy, elle aimait les meubles; elle fit faire un ameublement de velours isabelle noir et blanc et prit quelque complaisance à le faire tendre dans sa chambre. » Mais elle se repentit bientôt de ce luxe et fit arracher la tenture. Peu de temps après, elle voulut qu'on lui coupât la chevelure qui était le plus précieux de sa beauté.

Elle donna les plus grands soins, à l'éducation de sa fille, et, lorsque celle-ci eut quatorze ans, elle la maria au président de Nesmond. Cette fille fut dévote comme sa mère. Mais, tandis que M<sup>me</sup> de Miramion passait pour « une femme d'un grand sens et d'une grande douceur », M<sup>me</sup> de Nesmond avait la réputation d'une per-



sonne aigre et altière. « Ce fut la première femme de son état qui ait fait inscrire sur sa porte : *Hôtel de Nesmond*. On en rit, on s'en scandalisa, mais l'écriteau demeura et est devenu l'exemple et le père de ceux qui, de toute espèce, ont peu à peu inondé Paris. » (Saint-Simon.) Cet hôtel porte encore aujourd'hui l'inscription suivante : *Hôtel ci-devant de Nesmond*. (Il fut occupé, au dix-neuvième siècle, par la Direction de la salubrité; c'est maintenant le magasin d'un marchand d'absinthe.) Il est, sur le quai de la Tournelle, voisin de l'hôtel où nous allons bientôt retrouver M<sup>me</sup> de Miramion.

Celle-ci eut une part dans toutes les grandes œuvres de charité qui se sont développées à Paris durant la seconde moitié du dix-septième siècle : elle fonda de nouvelles salles à l'Hôtel-Dieu, contribua à faire ouvrir l'hôpital Saint-Louis, aida M. Vincent dans l'assistance des *enfants trouvés*, établit le *Refuge de Sainte-Pélagie*, et en rédigea les règles ; elle soutint de ses largesses les missions étrangères et le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Elle visita les pauvres, se rendit au chevet des malades, distribua les aumônes du roi, et, lorsqu'une communauté de femmes était troublée, on l'appelait pour qu'elle y rétablît le bon ordre.

Son œuvre de prédilection, celle à laquelle elle donna le meilleur de son temps et de son

cœur, fut la communauté de filles qu'elle établit près de la Tournelle. Elle avait d'abord fondé une petite congrégation dite de la Sainte-Famille au quartier Saint-Antoine, puis elle se rapprocha de Saint-Nicolas du Chardonnet. Or, sur cette paroisse, au coin de la rue des Boulangers et de la rue Saint-Victor, M<sup>lle</sup> Blosset avait naguère créé la communauté des Filles de Sainte-Geneviève, dont l'objet était pareil à celui de la Sainte-Famille. Les deux congrégations se réunirent, et M<sup>me</sup> de Miramion les logea, en 1670, dans l'hôtel qu'elle avait acheté de Martin, et où, dès lors, elles furent connues sous le nom de Miramionnes.

Les Miramionnes n'étaient point des religieuses régulières ; elles ne prononçaient point de vœux, ne portaient pas l'habit. Leur état était de visiter les malades, de préparer des médicaments et de tenir de petites écoles. En outre, on recevait dans la maison de jeunes pensionnaires qui payaient de 400 à 500 livres par mois. Deux fois par an, il y avait aux Miramionnes des retraites pour les dames ; cinquante cellules étaient mises à leur disposition, mais seulement pour la journée.

M<sup>me</sup> de Miramion a composé pour ses filles des oraisons dont quelques-unes ont été publiées par l'abbé de Choisy : leur accent simple et profond révèle une âme ardente et une imagination austère.



Louis XIV avait une grande considération pour M<sup>me</sup> de Miramion, et comme il la savait d'une charité prudente, il lui réservait souvent le soin de ses bienfaits. D'ailleurs elle n'était pas tout à fait étrangère à la cour, et son crédit y était grand. Elle avait la confiance de M<sup>mo</sup> de Montespan et la consola dans sa disgrâce. Elle fréquenta souvent à Saint-Cyr ; et lorsqu'on y donna une représentation d'*Esther* réservée aux « personnes pieuses », elle assista au spectacle avec « le Père La Chaise et douze ou quinze jésuites ». Elle se servit de la faveur que lui témoignait M<sup>mo</sup> de Maintenon pour adoucir le sort de M<sup>mo</sup> Guyon, lorsque celle-ci fut détenue aux Filles de Sainte-Marie.

Quand elle mourut en 1696, le peuple força les portes de l'hôtel pour contempler ses traits, et M<sup>mo</sup> de Sévigné écrivit à M<sup>mo</sup> de Coulanges : « Pour M<sup>mo</sup> de Miramion, cette mère de l'Église, ce sera une perte publique. »

\*  
\* \*

Après la mort de M<sup>me</sup> de Miramion, sa fille, M<sup>me</sup> de Nesmond, prit soin de la communauté qui resta prospère et active jusqu'à la Révolution. Les Miramionnes disparurent alors. En 1810, un décret de Napoléon affecta l'hôtel à la pharmacie centrale des hôpitaux.

Derrière les admirables façades, il reste peu de vestiges du dix-septième siècle. Un robuste escalier monumental, à balustres de bois, monte du rez-de-chaussée jusqu'aux combles. On a conservé aussi une magnifique salle, dont les solives apparentes sont couvertes de fines peintures, et dont une des murailles est décorée de boiserie richement ornementées. Ce serait selon la tradition, l'« Oratoire de M<sup>me</sup> de Miramion » ; et la tradition dit peut-être vrai. Le caractère assez profane des décorations ne prouve pas que cette partie de l'édifice n'ait pu servir de chapelle. Tout le reste du logis a été depuis un siècle transformé.

Au premier étage de l'hôtel, dans une sorte de galerie, aménagée et décorée selon le goût du premier Empire, on a réuni une riche collection d'anciens vases de pharmacie provenant de tous les hôpitaux de Paris. Certaines de ces séries présentent le plus vif intérêt pour les amateurs de céramique. La grâce des formes et la beauté des décors sont un régal pour l'œil du profane. Mais qu'elles perdent de leur attrait, toutes ces faïences ainsi rangées dans un musée ! Comme elles ont plus de charme, lorsqu'on les rencontre dans la vieille « apothicairerie » d'un hospice d'autrefois ! Car on peut encore, dans beaucoup d'hôpitaux de France, goûter ce spectacle charmant : sur les casiers



soigneusement essuyés et cirés, s'alignent les vieux Rouen ; les petits tiroirs, où sont peintes des fleurs, portent inscrits des noms rares et saugrenus de remèdes surannés et de tisanes passées de mode ; les linges sont enfermés dans une belle commode pansue aux bronzes étincelants ; les drogues et les tisanes remplissent la pièce d'un parfum doux, un peu fade ; et un miroir que surmontent des flèches et des carquois, reflète les voiles blancs d'une sœur de charité. Vision délicieuse qu'évoquent, sans nous la rendre, ces collections classées, étiquetées, de vases vides et inutiles.

Et pourtant, ne disons pas trop de mal des musées : c'est peut-être le goût du musée qui sauvera de la ruine la maison des Miramionnes.

L'Assistance publique ne possède pas seulement les belles séries de vases aujourd'hui déposées à la pharmacie centrale. Dons, legs, débris des mobiliers des anciens hospices, beaucoup d'objets d'art lui appartiennent, dont quelques-uns sont de grand prix. Il y a quelques jolis meubles (surtout la belle table du conseil des hospices), au dépôt central de l'Assistance, boulevard de l'Hôpital. Dans les bureaux de l'avenue Victoria, dans les cabinets des directeurs des hôpitaux de Paris sont dispersés, — perdus pour le public — des meubles magnifiques et de précieuses peintures. L'As-

sistance nous a montré quelques-uns de ses trésors à l'Exposition de 1900.

Pourquoi ne réunirait-on pas ces tableaux, ces meubles, ces faïences et ces objets d'art dans le vieil hôtel du quai de la Tournelle ? Les salles seraient facilement aménagées pour recevoir ces collections. Le cadre serait harmonieux. Le petit jardin pourrait demeurer ouvert au public. Les belles façades seraient ainsi conservées pour la gloire de Paris. Et l'ombre de M<sup>me</sup> de Miramion serait sans colère en retrouvant sa maison transformée en musée de la Charité<sup>1</sup>.

---

1. La maison de M<sup>me</sup> de Miramion n'a pas été démolie.





Cliché de la Commission du Vieux-Paris.  
CHAPELLE DITE DE SCARRON DANS L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS



## LA MAISON DU MÉNAGE SCARRON

---

Novembre 1901.

Je voudrais suivre M. de Boislisle dans l'enquête qu'il a faite sur la vie et sur les logis des époux Scarron. C'est un guide auquel on peut s'abandonner en toute confiance, quand on veut pénétrer dans la vie des hommes du dix-septième siècle ; car, par l'étendue de son savoir, la sagacité de sa critique, la délicatesse de son goût il est l'historien le plus sûr de la société au temps de Louis XIV. Sa monumentale édition de Saint-Simon est un chef-d'œuvre d'érudition. Si chaque fois que la fantaisie nous prend de flâner à travers le Vieux-Paris, nous autres, simples badauds, nous pouvions rencontrer un pareil cicerone !<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

La maison où vécurent, six années durant, Paul Scarron et Françoise d'Aubigné (de 1654

1. A. de Boislisle. *Paul Scarron et Françoise d'Aubigné*.



à 1660) est aujourd'hui à peu près intacte. Elle était à l'angle de la rue des Douze-Portes et de la rue Saint-Louis. Maintenant la rue des Douze-Portes s'appelle rue Villehardouin, et la rue Saint-Louis rue de Turenne. Mais ni la façade ni les « dedans » du logis de Scarron n'ont changé de physionomie. Il est impossible de ne point reconnaître ici le « corps d'hôtel de devant dépendant d'une grande maison » décrit dans le bail<sup>1</sup> que passèrent les époux Scarron avec « M<sup>e</sup> Jacques Merault, conseiller du roi en ses conseils, président et trésorier général de France au bureau des finances à Soissons ». La « grande maison » dont dépendait ce « corps d'hôtel » porte aujourd'hui le numéro 54, c'était alors la demeure du comte de Montrésor, un des héros de la Fronde ; on en voit maintenant encore l'entrée grandiose.

Voici, sur la rue Saint-Louis, la porte basse dont Scarron lui-même parlait en écrivant au maréchal d'Albret : « Quand vous me faisiez l'honneur de me venir voir..., votre carrosse rendait ma petite porte vénérable à tous les habitants de la rue Saint-Louis et plusieurs portes cochères lui portaient envie. »

Nous possédons l'inventaire fait à la suite du

1. Ce bail a été publié par M. de Boislesle, qui a démontré d'une manière tout à fait concluante l'identité de la maison de Scarron avec celle qui porte aujourd'hui le numéro 56 de la rue de Turenne.

décès de Scarron. Après M. de Boislisle, je l'ai confronté avec l'état actuel des lieux. Un corridor étroit conduit à une petite courette laissant à gauche des boutiques qui, autrefois, formaient les écuries, la remise et les cuisines. Au premier étage, l'appartement de M<sup>me</sup> Scarron ; au second, la salle de l'assemblée et, à côté, la petite chambre où est mort Scarron ; par derrière, quelques pièces servaient à la garde-robe et au logement des domestiques. Partagée maintenant en divers appartements, la maison est cependant reconnaissable.

Pourquoi une plaque commémorative ne signale-t-elle pas aux passants ce logis qui d'ailleurs est riche d'autres souvenirs ? Lesage habita, dit-on, dans la même demeure avant d'aller se fixer dans cette jolie petite maison du faubourg Saint-Jacques dont le jardinet était enveloppé de vignes et de chèvrefeuilles. Et Prosper Jolyot de Crébillon, l'auteur d'*Atrée et Thyeste* y mourut le 17 juin 1762. Tout cela vaut bien une inscription.



Lorsque Scarron vint s'installer rue Saint-Louis, au coin de la rue des Douze-Portes, il avait épousé Françoise d'Aubigné depuis deux ans



Toutes les recherches de M. Morillot<sup>1</sup> et de M. de Boislisle n'ont pu tout à fait éclaircir l'énigme du mariage de « la fille de France la plus aimable, la plus retenue et la plus modeste » avec « l'homme le plus contrefait de Paris, le poète le plus licencieux ».

Scarron n'était point un méchant homme. Il avait l'âme assez basse, et, en un temps où la dignité n'était point la qualité la plus éminente des hommes de lettres, il laissait loin derrière lui ses confrères en flagornerie et en mendicité ; mais il mettait à supporter l'infirmité et la douleur une bravoure qui n'était point d'un cœur vulgaire.

Quel était son mal ? La Faculté d'aujourd'hui, consultée en vue de ce diagnostic rétrospectif, n'est point d'accord : « Affection tuberculeuse des vertèbres, ce que nous appelons aujourd'hui un mal de Pott », répond M. le professeur Lannelongue, tandis que M. le professeur Brissaud conclut à « un rhumatisme chronique généralisé progressif », vraisemblablement consécutif à « un rhumatisme aigu » et aboutissant « au rhumatisme déformant à marche rapide, compliqué d'atrophie musculaire ». Quoi qu'il en fût, le pauvre diable, privé de l'usage de ses membres, condamné à demeurer emboîté

1. Paul Morillot. *Paul Scarron et le genre burlesque.*

sur sa petite chaise, avait dans les bras et dans les jambes « mille légions de diables ». La souffrance n'éteignait ni sa gaieté ni sa verve. La douleur lui tordait les membres et il continuait de bouffonner. « J'ai vu, écrivait Balzac, des douleurs constantes, des douleurs modestes, voire des douleurs sages et des douleurs élégantes ; mais je n'en ai point vu de si joyeuse que celle-ci. *Il ne s'est point encore trouvé d'esprit qui sût danser la Sarabande et les Matassins dans un corps paralytique.* » (Remarquez au passage la magnificence de cette phrase de Balzac.) Puis, Scarron avait du goût. A lire ses œuvres on en pourrait douter ; mais il se jugeait sans indulgence : « Je suis prêt à signer devant qui l'on voudra que tout le papier que j'emploie à écrire est autant de papier gâté... Pour moi, je suis toujours prêt d'abjurer un style qui a gâté tout le monde et sans le commandement exprès d'une personne de condition qui a toute sorte de pouvoir sur moi, je laisserais Virgile à ceux qui en ont tant envie, et me tiendrais à mon infructueuse charge de malade qui n'est que trop capable d'exercer un homme entier. » Raillerie mélancolique où s'exhale le dégoût de Scarron pour le métier de burlesque auquel le réduisaient le sentiment de sa misère et l'engouement du public. Mais, dans un cercle d'amis, sa gaieté surprenait « par tout ce qu'elle avait d'en-



joué, de délicat, de subtil, de fin et de nouveau en chaque chose dont on pouvait parler ».

Qu'un tel homme ait pu obéir à une pensée de charité en épousant une fille de seize ans, belle, bien née, spirituelle et réduite à la dernière détresse, la chose n'est point impossible. Mais il y eut aussi dans sa résolution des calculs moins désintéressés. Il disait s'être marié — c'est Talle-  
mant qui le raconte — pour avoir compagnie. Il avait quarante-deux ans ; il vivait seul, sans famille ; il avait, à la vérité deux sœurs, mais « l'une, disait-il, aime le vin et l'autre aime les hommes » ; et comme elles logeaient dans la rue des Douze-Portes : « Il y a douze coureuses, ajoutait-il, dans la rue des Douze-Portes, à ne prendre mes deux sœurs que pour une. » Son humeur inquiète, autant que l'espoir de guérir son mal, le faisait sans cesse changer de logis :

J'ai beau quitter place pour place,  
Je ne quitte pas mes douleurs.  
Partout, je me souhaite ailleurs,  
Et quand j'y suis, au bout d'une heure,  
Je songe à changer de demeure.

Il avait logé près de l'Hôtel de Ville, puis au Marais près de la place Royale, puis rue des Saints-Pères ; il était revenu au Marais, avait fait un voyage au Mans, et venait enfin se fixer à l'hôtel de Troyes, hors la Porte Saint-Michel. Une ancienne maîtresse, « sœur Céleste de Pa-

laiseau », était venue habiter avec lui, et avait remis un peu d'ordre dans sa maison. Mais il s'apprêtait à courir de nouvelles aventures et songeait à émigrer, en compagnie de « sœur Céleste », aux Indes Orientales, s'étant mis pour mille écus dans une Compagnie commerciale, et comptant sur le climat des tropiques pour guérir son infirmité. Il préparait son départ, lorsqu'on amena chez lui la petite *Bignette*. Il conçut le dessein de l'épouser. Si ce fut de sa part un élan de générosité, cette générosité, il faut le reconnaître, s'accordait assez bien avec l'intérêt d'un vieux garçon difforme et infirme, désireux d'assurer à ses dernières années du repos, des soins et le divertissement d'un joli visage.

*Bignette* — c'était le surnom de Françoise d'Aubigné — arrivait du Poitou à Paris, habillée d'une grisette de serge jaune. On l'avait mise dans le panier du coche avec des œufs durs et du pain bis. Lorsqu'elle fut débarquée, on la conduisit chez les Ursulines du faubourg Saint-Jacques, pour lui faire abjurer la religion réformée. Baptisée catholique, la petite fille d'Agrippa d'Aubigné avait passé au protestantisme chez son oncle de Vilette ; mais, une autre parente, M<sup>me</sup> de Neuillan l'avait reprise chez elle, l'avait d'abord employée à garder les dindons, puis l'avait confiée aux Ursulines de Niort pour la ramener au catholicisme. Les Ursulines de Niort



avaient échoué, mais celles de Paris réussirent, et M<sup>me</sup> de Neuillan qui était dure et avare, ne songeait plus qu'à se débarrasser de la jeune fille à quelque prix que ce fût. Or, elle logeait à Paris avec sa pupille dans le voisinage de l'hôtel de Troyes chez son cousin germain, Pierre Tiraqueau, baron de Saint-Herman qui connaissait Scarron. *Bignette* étant retournée en Poitou, on montra au poète les lettres qu'elle écrivait à ses amis de Paris. Le poète trouva de l'esprit à la « charmante fille » ; il lui rima des épîtres, et la « charmante fille » se résigna...

Les motifs qui décidèrent Françoise d'Aubigné à cette union sont plus obscurs encore que ceux qui déterminèrent Scarron à lui proposer cet étrange parti. M<sup>me</sup> de Maintenon n'a jamais parlé que par allusion de cette phase de sa destinée. Un jour, elle écrivit à son frère : « Vous trouverez peut-être bizarre qu'une femme *qui n'a jamais été mariée*, vous donne tant d'avis et tant d'enseignement sur le mariage,.. » Voilà peut-être ce que sa correspondance renferme de plus explicite.

Elle eut peur du couvent ; elle eut peur de M<sup>me</sup> de Neuillan ; elle avait déjà à seize ans l'imagination froide et la tête judicieuse. Peut-être aussi fut-elle apitoyée par la détresse du malheureux Scarron, touchée par ce qu'il y avait de charitable dans sa conduite, amusée par son esprit, flattée par sa célébrité.

Ils s'épousèrent, et, puisque ni l'un ni l'autre ne nous a dit son secret, nous en sommes réduits à juger sur l'apparence. Or, l'apparence — justice faite des calomnies et des pamphlets — c'est que ni l'un ni l'autre, en cette affaire, ne conclut un mauvais marché.

\*  
\* \*

Scarron et sa femme passèrent prudemment quelques mois en Touraine (Mazarin venait d'être rappelé, et le poète qui s'était mêlé à la guerre des pamphlets jugeait bon de se faire oublier). Puis ils revinrent à Paris et s'installèrent rue Saint-Louis dans la maison que j'ai décrite tout à l'heure. (« Sœur Céleste » avait été casée dans un bon prieuré.)

Ce fut dans cette demeure que Scarron acheva de mourir, et que Françoise d'Aubigné acquit cette connaissance du monde qui devait, plus tard, si bien la servir pour l'avancement de sa fortune et le succès de sa grande entreprise.

On a quelque peine à se représenter cet étrange ménage et cette étrange maison.

L'argent était rare. Les libraires et les théâtres n'enrichissaient pas Scarron, bien que ses livres et ses comédies obtinssent un vif succès. Le poète, infatigable solliciteur, demandait sans scrupule à tous ses amis des meubles, des vic-



tuailles, du chauffage et des pensions, il demandait en prose, il demandait en vers. Mais la générosité des bienfaiteurs ne suffisait pas à faire vivre le ménage. A sa mort Scarron était criblé de dettes; il devait au receveur-payeur des rentes, au marchand de draps, à la marchande de dentelles, au marchand de gants, « au potier d'étain, » à l'apothicaire, au valet de chambre et à tous les domestiques.

Il était d'humeur dépensière et ne savait point compter; mais aussi le train de la maison était lourd. Il y avait cinq domestiques demeurant au logis, et il fallait faire bonne chère et bon visage à la compagnie de choix qui encomrait chaque jour la salle d'assemblée. C'était la mode d'aller chez Scarron. On y rencontrait « gens d'esprit, gens de la cour et de la ville, ce qu'il y avait de meilleur et de plus distingué qu'il n'était pas en état d'aller chercher hors de chez lui, et que les charmes de son esprit, de son savoir, de son imagination, de cette gaité incomparable parmi ses maux et toujours nouvelle, cette rare fécondité et la plaisanterie du meilleur goût qu'on admire encore dans ses ouvrages, attirait continuellement chez lui. » (Saint-Simon.) Et Scarron lui-même, dans une lettre à M. de Vilette où perce la vanité un peu puérile de l'écrivain : « Paris est désert autant que votre Brouage est rempli. Je ne m'en aperçois point dans notre petite

maison. *On fait dire tous les jours aux princes, ducs et officiers de la couronne qu'on ne voit personne, et l'ambition d'être admis à notre petite société commence à être grande et à s'échauffer furieusement dans la cour et dans la ville... »*

Naturellement, Scarron sait employer ses belles relations; il se fait associer à des entreprises et à des spéculations, il veut créer des laboratoires pour la recherche de l'or potable et de la pierre philosophale, instituer des Offices de chargeurs-camionneurs, refaire les ponts de la Charente, et, naturellement, il est toujours dupé.

Les embarras, les périls et les malchances d'une pareille existence ne pouvaient d'ailleurs ni assombrir l'humeur de Scarron ni abattre sa verve. La cruauté des souffrances physiques qui le torturaient, lui rendait moins sensibles les soucis du présent et les inquiétudes de l'avenir.

Quant à M<sup>me</sup> Scarron, elle est déjà, dans ce milieu équivoque, au milieu des hommages et des galanteries, parmi les tracas de la vie domestique, la même qu'elle sera toute sa vie, soucieuse de sa réputation, de sa gloire, ainsi qu'elle dira plus tard, vertueuse par froideur et par orgueil, dominée par le désir de plaire, mais mesurant avec un bon sens imperturbable tous les avantages de sa vertu. « Comme elle était bien faite et qu'elle a beaucoup d'esprit, tous les gens de la première qualité qui allaient chez



Scarron, se faisaient un plaisir de l'entretenir ; ce qui donnait de l'ombrage à Scarron, en sorte que, devant le monde, il lui disait quelques duretés. Elle s'en plaignit à M. Ménage, ami de Scarron, et le pria de l'avertir que, quand il aurait quelque chose de mortifiant à lui dire, que ce fût en particulier, et non devant le monde ; mais cela ne servit de rien<sup>1</sup>. » Elle n'imposait point toujours silence à la jalousie du malade ; mais elle imposait le respect à tous ceux qu'attirait chez Scarron la réputation de sa beauté. Lorsque les sots étaient trop nombreux, elle prenait son manchon et feignait d'aller faire une visite. M<sup>me</sup> de Caylus affirme qu'on n'osa jamais prononcer devant elle une parole à double entente. Dans la maison de Scarron, c'est invraisemblable. Mais ce qui semble certain, s'il peut exister en pareille matière une certitude historique, c'est que Saint-Simon a eu tort d'accueillir les anecdotes scandaleuses que ce « gros et noir courtaud » de Charles d'Aubigné racontait sur les galanteries de sa sœur.

« Outre qu'elle est fort belle et d'une beauté qui plaît toujours, elle est douce, reconnaissante, secrète, fidèle, modeste, intelligente et, pour comble d'agrémens, elle n'use de son esprit que pour divertir et se faire aimer. Et ce que

1. Ces lignes publiées, pour la première fois, par M. de Boislisle sont extraites d'un recueil manuscrit de Clairambault.

j'admire d'une si jeune personne, c'est que tous les galants ne sont bien reçus auprès d'elle qu'autant qu'ils sont d'honnêtes gens, et, suivant cette règle, il me semble qu'elle n'est pas en grand danger. » Qui parle ainsi ? Le chevalier de Méré, qui aimait M<sup>me</sup> Scarron d'une passion profonde, et avait été rebuté.

La maison de Scarron fut pour Françoise d'Aubigné une véritable école. Ce fut là qu'elle noua les premières relations qui lui permirent d'entrevoir le monde de la cour. Ce fut là surtout qu'elle fit la première expérience de l'ascendant que peuvent donner à une femme ambitieuse la beauté, la froideur, le goût de l'ordre et la passion de la gloire.

Voilà ce qui rend si intéressante l'histoire des années où Françoise d'Aubigné vécut avec Scarron. Que l'auteur de *Typhon* ait eu tort ou raison de s'alarmer de la jeunesse de *Bignette* et de l'audace de ses adorateurs, cela n'intéresse que la chronique scandaleuse. Mais *Bignette* devint M<sup>me</sup> de Maintenon, c'est-à-dire presque reine, et sa psychologie n'est point indifférente.

\*  
\* \*

En un jour de tristesse, Scarron avait écrit :

Dans peu de temps notre squelette,  
Tout cousu dans une serviette



(Quelques-uns disent à le voir  
 Que ce serait prou d'un mouchoir),  
 Sera mis avec torche et cierge  
 De belle blanche cire vierge,  
 Prêtres chantant *De profundis*,  
 Au rang de ceux du temps jadis.

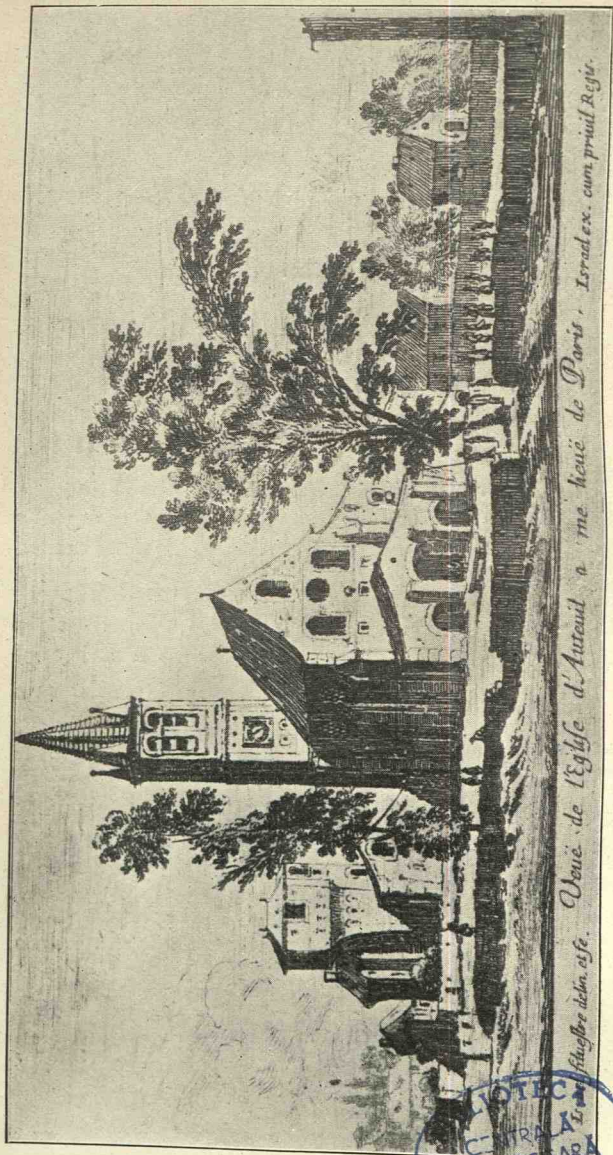
Ainsi fut fait. On l'ensevelit sans épitaphe dans le cimetière de Saint-Gervais ; et, comme il laissait plus de dettes que d'avoir, ses héritiers refusèrent de payer les frais de l'inhumation. Cent dix ans plus tard, la fabrique de Saint-Gervais plaidait encore contre eux à ce sujet. Et voilà sans doute une première raison décisive de tenir pour erronée la tradition selon laquelle une petite chapelle funéraire de Saint-Gervais aurait été le lieu de sépulture du poète burlesque.

Mais à cette preuve, M. de Boislisle en ajoute une autre, plus concluante encore. Bien loin de vouloir conserver la mémoire de Scarron, M<sup>me</sup> de Maintenon s'est efforcée d'effacer tout souvenir de son premier mariage. Dans son épitaphe, les dames de Saint-Cyr, confidentes de ses vœux, n'inscrivent même pas le nom de Scarron. Dès que la fortune avait souri à la veuve du cul-de-jatte, prudence ou flagornerie, chacun évita de prononcer le nom de Scarron. Boileau le biffa dans *l'Art poétique* (la remarque est de M. Morillot). Les œuvres de Scarron ne furent

réimprimées d'abord qu'à l'étranger. Dès 1667, quand les commissaires chargés de vérifier la légitimité des titres de chevaliers et d'écuyers pris dans les actes publics par des bourgeois de Paris, adressèrent à M<sup>me</sup> Scarron une sommation en forme, celle-ci déclara renoncer aux titres que son mari avait pris ; au même moment, elle faisait ou laissait fabriquer de fausses généalogies pour rehausser l'éclat de sa propre parenté. Tout cela s'accorde mal avec la légende de la veuve élevant à la mémoire de son mari défunt un oratoire où elle vient mystérieusement prier.

---





*Vue de l'Eglise d'Auteuil a me heuë de Paris. Israel ex. cum privit Regis.*

ÉGLISE D'AUTEUIL AU XVII<sup>e</sup> SIECLE

BIOTEC  
CENTRALA  
UNI ERSTARA  
ESTI

## AUTEUIL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

---

Août 1905.

Des affiches annoncent la vente aux enchères publiques d'une « grande propriété, ancien hôtel du dix-huitième siècle, dite : *maison de Molière* », située rue Théophile-Gautier, n° 57, et rue Rémusat, aux « requêtes, poursuites et diligences » d'un greffier du tribunal de Versailles, « agissant au nom et comme liquidateur de la congrégation des religieuses dominicaines du Très-Saint-Rosaire ».

Rassurons les moliéristes que cette nouvelle pourrait émouvoir : 1° la propriété n'a pas trouvé d'acquéreur et l'on devra procéder à une seconde vente ; 2° les bâtiments, comme l'indiquait l'affiche, datent du dix-huitième siècle et par conséquent rien n'y peut rappeler le séjour de Molière ; 3° il est à peu près certain que la demeure de Molière ne se trouvait pas à cette place.

Tout à l'heure je dirai — approximativement — où était cette maison de campagne. Mais je



ne m'en suis pas tenu à cette recherche ; il m'a paru amusant de flâner par les rues et les sentiers de l'Auteuil du dix-septième siècle<sup>1</sup>, d'évoquer la vie que menaient alors, dans ce village, lointain et agreste, des Parisiens en villégiature. Et ce n'étaient pas les premiers Parisiens venus que Molière, Boileau et Racine.



« Auteuil, village délicieux à une lieue de Paris, aboutit d'un côté à la Seine, de l'autre au bois de Boulogne. On peut s'y promener avec un égal plaisir sur le bord de la rivière, dans le bois ou dans la prairie. Comme l'air y est excellent, il y a quantité de jolies maisons... » Ainsi s'exprimait, en 1692, le chanoine Legendre, qui fut, comme nous le verrons, l'hôte de Boileau.

Ce « village délicieux » s'élevait, à droite de la grande route de Versailles dont le séparaient des clos de vignes et des jardins ; il n'avait donc à craindre ni le bruit ni la poussière des carrosses et des cavaliers qui sans cesse allaient et venaient entre Paris et la cour. Le bel hôtel

1. L'excellent ouvrage de M. Doniol sur le 16<sup>e</sup> arrondissement est un guide excellent et sûr. On y trouve en annexes les travaux les plus importants de la *Société d'Auteuil et Passy*. J'ai consulté aussi les bulletins de cette Société; et j'ai profité des notes et des études de MM. Antoine Guillois, Mareuse, Emile Sainte-Lanne, Mar, Emile Potin.

seigneurial des chanoines de Sainte-Geneviève couronnait le coteau : les Genovefains étaient seigneurs d'Auteuil et y avaient droit de haute et basse justice. A côté, la vieille église dressait son clocher roman. Des maisonnettes de vignerons, des logis de blanchisseurs, de jolies maisons « bourgeoises » se groupaient autour de l'église, et en arrière du jardin des Genovefains.

Vers la Seine, en amont et en aval, s'étendaient de célèbres vignobles qui appartenaient par moitié à l'église, par moitié au chapitre de Sainte-Geneviève. Le vin de la paroisse était attribué aux chanoines de Notre-Dame ; celui des Genovefains était vendu à des évêques, et on l'exportait jusqu'en Danemark.

Une seule rue traversait tout le village ; elle partait du bord de la rivière, de la *saussaie* d'Auteuil, gravissait le coteau entre des cultures, obliquait à gauche vers l'église, et de là gagnait l'entrée du bois de Boulogne en passant derrière le château du Coq, bâti par Richelieu et légué par lui à la Couronne. C'était la *Grande rue*. Les autres voies n'étaient que des chemins tortueux ou des sentes étroites. Le sentier des Arches montait tout droit de la Seine au village entre les Genovefains et la paroisse. Une rue appelée la rue des Garennes menait de la Grande rue dans la direction du Point du Jour. Un chemin,



le long duquel coulaient les eaux d'une source, conduisait vers Passy.

Il faudrait maintenant aller jusqu'à vingt-cinq kilomètres de Paris pour trouver un village qui nous rende à peu près la physionomie de l'Auteuil d'autrefois.

Aujourd'hui tout, absolument tout, a disparu des constructions debout au dix-septième siècle. L'église elle-même qui avait été respectée jusqu'en 1877, avec son clocher roman, sa jolie chapelle du quinzième siècle, et son porche du dix-septième, a été démolie pour faire place à une église neuve. [Cette dernière, œuvre de Vaudremer, n'est pas sans beauté ; mais pourquoi n'avoir point conservé au moins l'ancien clocher ?] Les arbres des jardins — derniers vestiges des grands parcs de jadis — disparaissent chaque jour, et de toutes parts surgissent des écriteaux annonçant des « lotissements ». Avant vingt années, Auteuil ne sera plus qu'un amas de moellons percé de quelques voies à tramways. Il est déjà bien malaisé de découvrir dans la ville moderne la topographie du village ancien. Voici, cependant, ce que des chercheurs patients sont arrivés à établir, d'une manière plus ou moins précise.

Le domaine des Genovefains est occupé aujourd'hui par la maison de retraite Chardon-Lagache et par l'institution Sainte-Périne. Pour

retrouver le tracé de la Grande-Rue il faut suivre la rue Rémusat, puis la rue d'Auteuil. La rue des Garennes, c'est la rue Boileau. Le chemin de Passy s'appela rue de la Fontaine, dont on fit au dix-neuvième siècle, pour honorer la mémoire du fabuliste, rue La Fontaine. La rue Wilhem suit à peu près la direction du sentier des Arches. Enfin on peut croire que la rue du Buis et la rue des Perchamps sont fort anciennes.

Ces indications brèves et à peu près certaines permettront de saisir la configuration du village, si l'on veut jeter un coup d'œil sur un plan de Paris.



On ne sait exactement à quelle époque Molière vint habiter Auteuil. En 1667 il était déjà le locataire de M. de Beaufort ; car on a retrouvé une pièce de procédure constatant que le 22 août 1667, un bourgeois, appelé *Molier*, était intervenu dans une information contre le jardinier de son propriétaire. Il conserva cette demeure de campagne jusqu'à sa mort ; dans l'inventaire de ses papiers figure une quittance datée du 3 octobre 1672, de 200 livres « pour une demie année du loyer d'un appartement que le dit sieur Molière tenait du dit sieur Beaufort<sup>1</sup> ». Il vint

1. Endore Soulié. *Recherches sur Molière et sur sa famille.*



donc passer les beaux jours à Auteuil pendant six années au moins.

Où logeait-il ? La maison a disparu, là-dessus les moliéristes sont d'accord ; mais ils se querellent sur l'emplacement. Pour les uns, c'était dans la partie de la Grande-Rue, aujourd'hui appelée rue Rémusat, à la hauteur du numéro 29, sur le terrain qu'occupait naguère le pensionnat des Dominicaines et qui est aujourd'hui mis en vente ; pour les autres, dans la même *Grande-Rue*, mais un peu plus haut et sur le côté opposé, à la hauteur du numéro 2 de la rue d'Auteuil actuelle. Les premiers allèguent que l'on voyait encore, il y a peu de temps, dans le jardin des Dominicaines, les débris d'un Temple de Molière construit sous le premier Empire, et que c'était là l'indice d'une tradition très ancienne, partant assez vraisemblable. Les seconds font observer que Molière était incontestablement le locataire de M. de Beaufort et que le jardin et la maison appartenant à ce dernier faisaient face à l'église, comme le démontrent les titres de propriété. Telle fut d'ailleurs l'opinion du Comité des inscriptions parisiennes qui fit poser une plaque commémorative sur l'immeuble portant le numéro 2 de la rue d'Auteuil. En présence de l'inventaire de Molière, il me paraît difficile de donner tort à ce comité.

Néanmoins, j'ai voulu rechercher si dans les

titres relatifs à la propriété des Dominicaines ne se rencontrerait pas quelque mention qui pût éclaircir le problème ; je me suis donc rendu à l'étude de l'avoué « poursuivant » pour demander que l'on me communiquât le cahier des charges... N'admirez pas trop la ferveur de mon moliérisme. Cet avoué « poursuivant » poursuit de son état devant le tribunal de Versailles... Son étude est voisine du parc... Ayant lu ses grimoires, j'ai pu achever ma journée en goûtant la beauté des parterres baignés d'une lumière divine, et des allées fraîches comme des nefs de cathédrale. « Le Soleil avait pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

Il semblait qu'il se fût paré  
 Pour plaire aux filles de Nicée ;  
 Dans un nuage bigarré  
 Il se coucha cette soirée.  
 L'air était peint de cent couleurs ;  
 Jamais parterre plein de fleurs  
 N'eut tant de sortes de nuances.

. . . . .

Il semblait que tout, dans le parc, redît les vers de La Fontaine célébrant le jour où, à l'ombre des bosquets, il avait lu *Psyché* à ses amis Racine, Molière et Boileau.

Le « cahier des charges » ne m'avait rien appris C'est donc bien aux environs de l'immeuble à six étages, formant l'angle de la rue d'Auteuil et



de la rue Théophile-Gautier, que s'étendait le jardin de Molière.

La maison que le poète avait louée à M. de Beaufort devait être mieux qu'un simple pied à terre, car le loyer en était de 400 livres. D'après l'inventaire que j'ai déjà cité, il est difficile de se faire une idée de l'appartement, car les meubles avaient été entassés dans deux pièces pour rendre plus facile l'opération des notaires et du juré priseur. La description du mobilier montre cependant qu'à Auteuil, Molière n'eut jamais qu'un ménage de campagne. On n'y voit point comme dans la maison de la rue de Richelieu, des tapisseries de Flandre et d'Auvergne, des lits à dôme sculptés, des ameublements de brocart, des clavecins, des tableaux, des meubles en bois doré « à pieds d'aiglons feints de bronze ». A Auteuil, les fauteuils sont de noyer tourné à fond de paille, les rideaux de toile indienne et le dôme du lit offre pour tout ornement un entour de taffetas aurore et cramoisi, garni d'une frange de soie... On y trouve aussi quelques livres : Balzac, Plutarque, Montaigne, Ovide, Hérodote, Diodore de Sicile, *les Commentaires* de César, *la Physique* de Rohault, etc...

C'était dans cette maison des champs que Molière venait soigner sa santé chancelante, oublier les soucis du tripot comique, se reposer des fatigues de la scène. Il se rendait de Paris à Au-

teuil dans un petit bateau qu'il avait fait faire tout exprès... On se rappelle la plaisante aventure du *Minime* qui égaya un de ses voyages. Un jour, Molière descendait la Seine en compagnie de Chapelle, de Baron et d'un moine. Une discussion s'éleva entre les deux amis sur le sujet de la philosophie. Chapelle tenait pour Gassendi et prenait à témoin de ses dires le *Minime* qui, pour toute réponse, murmurait : *hum ! hum !* d'un air entendu. Molière défendait Descartes. *Hum ! hum !* faisait le *Minime* d'un air non moins entendu. Lorsqu'on parvint à la hauteur de Passy, le moine qui se rendait au couvent des Bons-hommes, situé au bord de la route de Versailles, demanda qu'on voulût bien le débarquer. Mais alors les deux amis le virent se baisser pour ramasser une besace : c'était un frère *lai*, un pauvre frère *lai* pour lequel ils venaient de se mettre en frais d'arguments et d'éloquence ! Molière se tourna vers Baron : « Voyez, petit garçon, dit-il, ce que fait, le silence quand il est observé avec conduite. »

A Auteuil, Molière recevait et traitait ses amis Boileau, Lulli, Nantouillet, Chapelle. C'était ce dernier qui faisait les honneurs de la table quand le maître du logis était las ou souffrant. Et il est inutile de conter une fois de plus l'anecdote du souper où cet ivrogne de Chapelle grisa les convives de Molière de telle façon que, dans un accès



de pessimisme, ils eussent été se jeter dans la Seine, si Molière lui-même, survenant à propos, ne leur avait représenté qu'une belle action ne pouvait s'accomplir dans les ténèbres de la nuit et qu'il fallait remettre la noyade au lendemain.

C'était enfin sous les ombrages d'Auteuil que Molière venait se consoler des affreux chagrins que lui causait Armande. La *Fameuse comédienne* est un pamphlet scandaleux auquel il est impossible d'ajouter foi. Cependant qu'elle est émouvante — et vraisemblable — la scène que le libelliste a placée dans le jardin d'Auteuil ! Molière, la mine affligée, rêve aux trahisures de l'infidèle dont son cœur ne peut se déprendre ; Chapellet le rencontre et lui demande la raison de sa peine ; Molière avoue sa faiblesse ; Chapellet le raille de donner dans un tel ridicule, lui, le poète, qui discerne et dépeint si bien les ridicules des autres. Et l'auteur de *l'Ecole des femmes* et du *Misanthrope* répond par une longue et douloureuse confession où l'on croit entendre tour à tour la plainte d'Arnolphe et celle d'Alceste.

Molière était l'ami de son curé, un brave homme que l'on soupçonnait de jansénisme. Ce curé, qui s'appelait Loyseau, n'oublia point son paroissien d'été. Lorsque le curé de Saint-Eustache eut refusé à la dépouille du comédien toute sépulture religieuse, et que la veuve de Molière

se rendit à Versailles pour solliciter le roi, le curé d'Auteuil voulut l'accompagner. Malheureusement cet ecclésiastique eut la fâcheuse idée de vouloir plaider sa propre cause et de protester qu'il n'était point hérétique. Il se fit brusquement congédier.

\*  
\* \*

Racine — ce sont les historiens d'Auteuil qui le racontent — aurait été le voisin de Molière. Il aurait habité, lui aussi, une maison de la Grande-Rue (en face le numéro 29 de la rue Rémusat), maison qui a été occupée au dix-neuvième siècle par M<sup>me</sup> Récamier, puis par l'abbé de Genoude et qui est aujourd'hui démolie. On ajoute même qu'il y aurait composé *les Plaideurs*.

J'ai compulsé les biographies de Racine et n'ai rien trouvé qui justifîât cette tradition. A la vérité, on a découvert sur les registres de la paroisse un acte de baptême où figure le nom de Racine :

« Le 12 mai 1668, fut baptisée Jeanne-Thérèse Olivier, fille de Pierre Olivier et de Marie Couturier. Son parrain, Jean Racine, et sa marraine, Marie-Anne du Parc. Le parrain de la paroisse Saint-Eustache, la marraine de la paroisse Saint-Roch ; et ont signé Jean Racine de l'Espinay, Marie. — A. du Parc. — T. Loyseau. »



Loyseau, c'est le curé dont nous avons déjà fait la connaissance. Jean Racine de l'Espinay, c'est l'auteur d'*Andromaque* qui crut devoir, en cette circonstance solennelle, ajouter à son nom celui d'un prieuré dont il était alors bénéficiaire. Marie-Anne du Parc est la fille de la célèbre comédienne dont tout le monde savait la liaison avec le poète. Mais du fait que Racine tint un enfant sur les fonts baptismaux d'Auteuil avec la fille de sa maîtresse, il est peut-être un peu hasardeux de conclure qu'il habita le village... et qu'il y écrivit la comédie des *Plaideurs*.

Bien plus, il serait singulier qu'à cette époque il fût venu voisiner avec Molière. Les deux écrivains avaient été liés d'amitié, quelques années auparavant. Mais ils étaient brouillés depuis que Racine avait porté son *Alexandre* aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, et surtout depuis qu'il avait enlevé à la troupe de Molière sa meilleure actrice, M<sup>lle</sup> du Parc.

Nous retrouverons plus tard Racine à Auteuil, mais il y sera alors le commensal de son ami Despréaux, douze ans après la mort de Molière.

\*  
\* \*

Boileau acheta une maison dans la rue des Garennes en 1685, et la revendit en 1709. On a

déterminé d'une façon assez précise l'emplacement de cette propriété. On prétend même qu'un petit pavillon, situé au n° 26 de la rue Boileau, aurait été le logis de son jardinier. A vrai dire, ce pavillon a été restauré sinon rebâti au commencement du dix-neuvième siècle. Le jardin a été depuis longtemps morcelé ; et un marronnier légendaire qui l'on disait contemporain de Boileau, a été naguère foudroyé.

Ici, du moins, nous n'en sommes plus réduits à des conjectures plus ou moins vagues et à des anecdotes plus ou moins apocryphes. Le poète lui-même nous a beaucoup parlé de sa maison d'Auteuil. Ses contemporains qui le venaient visiter nous ont décrit son logis et conté ses habitudes. Nous entrons de plain-pied dans sa demeure et dans sa vie.

Il avait quarante-neuf ans ; il souffrait d'une extinction de voix chronique, et sa surdité augmentait chaque jour ; il ne pouvait plus songer à se rendre à la cour et travaillait péniblement : il fallait faire la retraite.

Il ne sentait point, comme La Fontaine, les mille beautés de la nature ; il n'aimait pas avec l'ardente sensibilité d'un Racine « les jardins, les fleurs, les ombrages » et n'était pas homme à contempler longtemps les nuances d'un coucher de soleil ; mais il goûtait, à sa



façon, les attraits de la campagne, la grâce d'un hameau

Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,  
D'où l'œil s'égaré au loin dans les plaines voisines,

enfin le plaisir d'errer à travers les prairies, pourvu qu'il pût y occuper sa raison « d'utiles rêveries ». Il éprouvait pour les champs la tendresse mêlée de gratitude d'un citadin sans lyrisme, mais qu'excède le tumulte, et que dégoûte l'air empesté de la grande ville.

Depuis longtemps, il connaissait le chemin d'Auteuil. Il était venu fort souvent chez Molière quand celui-ci passait chaque été dans ce village. Il fréquentait aussi chez le président de Lamoignon qui avait un appartement dans la maison des chanoines de Sainte-Geneviève ; c'était là que, pour la première fois, il s'était rencontré avec Arnould. Cela sans doute explique le choix qu'il fit d'Auteuil, le jour où les libéralités du roi lui eurent permis quelques économies.

Il acheta donc la maison d'un sieur Bauteuil, grand fripon, qui, au dire d'un abbé « digne de foi », était parent du bourreau.

C'était une simple maisonnette tapissée de vignes ; mais au bout de quelques mois Boileau avait agrandi son domaine d'une douzaine d'arpents. Un moment, il pensa s'y établir pour

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



BOILEAU.

BOILEAU

Par Saint-Aubin, d'après Girardon.



toute la durée de l'année, et fit apporter tous ses livres de Paris. Les médecins le dissuadèrent de demeurer l'hiver à la campagne, et il dut prendre un nouveau logement dans le cloître Notre-Dame ; il ne pouvait plus habiter chez son neveu Dongois dans la cour du Palais, étant « las d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes ». Aux premiers beaux jours, on le voyait revenir à Auteuil.

Voltaire qui avait visité la maison de Boileau, alors occupée par le médecin Gendron, écrivait : « Cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne... » Voltaire était bien dégoûté. Entrons chez Boileau.

La maison était précédée d'un cour avec quelques dépendances. Le jardin assez vaste offrait de beaux ombrages, et l'on y rencontrait deux berceaux, un potager, deux puits et un jeu de boules. Le verger produisait de belles pêches dont Boileau aimait faire hommage à M<sup>me</sup> de Caylus.

Sous la remise, un vieux carrosse qui, chaque dimanche, menait Boileau à la messe du couvent des Bonshommes. Dans l'écurie, une ânesse dont le lait devait lui rendre la voix, mais elle y avait « perdu son latin, aussi bien que les médecins ».

Sur ce domaine régnait Antoine Riqué, jardi-

nier, aux gages de 250 livres, et dont Boileau a lui-même célébré les mérites :

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,  
 Qui dirige chez moi l'if et le chevreuil,  
 Et sur mes espaliers, industrieux génie,  
 Sait si bien exercer l'art de La Quintinie.

Dans ce jardin, Boileau se livrait à ses deux divertissements favoris qui étaient de faire des vers et de jouer aux quilles. « Ces deux talents, disait-il, sont aussi utiles l'un que l'autre à la société. » Il abattait neuf quilles d'un seul coup de boule. Il n'abattait pas toujours neuf alexandrins par jour, bien qu'il mît à poursuivre l'inspiration une tumultueuse frénésie dont nous ne l'eussions jamais cru capable, si lui-même ne nous avait montré son jardinier stupide et les moineaux épouvantés à la vue de ses transports poétiques :

Que dis-tu de m'y voir, rêveur, capricieux,  
 Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux  
 De paroles dans l'air par élans envolées  
 Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?  
 Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,  
 Ainsi que ce cousin des quatre fils Aymon,  
 Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,  
 Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?

Et il ajoutait ces deux vers d'une grâce ron-sardisante :

Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,  
 On voit sous les lauriers haleter les Orphées.



Orphée était souvent dérangé dans la poursuite des fugitives fées, car la solitude d'Auteuil, c'était déjà une solitude de banlieue, et, du matin au soir, les visiteurs affluaient chez le poète, qui accueillait amis, curieux et gens de lettres. « Il est heureux, écrivait Racine, comme un roi dans sa solitude ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil. Je l'appelle ainsi parce qu'il n'y a point de jour où il n'y ait quelque nouvel écol, et souvent deux ou trois qui ne se connaissent pas trop les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde. Pour moi, j'aurais cent fois vendu ma maison. » Mais Boileau ne connut jamais les nervosités qui tourmentaient Racine.

Un de ces visiteurs qui traversèrent la maison d'Auteuil, le chanoine Legendre, nous peint ainsi l'hospitalière demeure : « La maison n'était ni belle ni laide. Le jardin, sans être peigné, ne laissait pas d'être agréable. La vue en est charmante. L'appartement du poète était d'un négligé cynique. La salle à recevoir le monde était un peu plus arrangée. Il y avait sur la cheminée un portrait vivant de la reine Christine. Au-dessus d'une vieille bergame [tapisserie très vulgaire] dont cette salle était tapissée étaient des portraits d'imagination représentant Timon le Misanthrope, Menippe, Lucilius, Horace, Perse, Juvénal, Regnier et autres aïeux satiriques du

maître de la maison. [Ce genre de décoration était fort à la mode, du moins chez les gens de lettres. La Fontaine avait fait exécuter en terre cuite, pour en orner sa chambre, les portraits des grands philosophes de l'antiquité.] Je ne le voyais point à Paris, quoiqu'il demeurât dans notre cloître. Cependant, quand il sut que j'étais à Auteuil, il me vint offrir sa maison et m'invita à y passer au moins les après-dîners. Il y avait une compagnie triée d'hommes et de femmes de lettres. J'y vis M<sup>me</sup> Deshoulières : c'était un bel esprit. Autrefois, ç'avait été une beauté. A voir ce qu'il en restait, on n'était pas surpris qu'elle eût fait fracas dans le monde. J'y vis l'abbé Regnier, M. Racine et M<sup>me</sup> Dacier. » Et le chanoine nous conte qu'il entendit une belle conversation sur Plaute, Térence, Phèdre et Horace. Il y prit part et se mit à parler latin « pour faire honneur aux dames ». Mais, ajouta-t-il « M<sup>me</sup> Dacier broncha deux ou trois fois en répliquant ». — Voilà l'aspect de la maison et le ton de la compagnie.

Un autre jour, le chanoine Legendre eût rencontré le duc de Bourbon, le prince de Conti, Pontchartrain, La Bruyère, qui venait lire au vieux poète quelques pages de son *Théophraste*, Bossuet qui venait écouter une lecture de l'épître sur *l'Amour de Dieu*.

Chez l'écrivain le plus libre de goût et d'opi-



nion qui fût jamais, rien ne sentait la secte ou la coterie. Boileau était l'ami, plus que l'ami peut-être des jansénistes, et il accueillait à Auteuil le Père Bourdaloue et le père Bouhours. « Il y a des jésuites, écrivait-il à Arnould, qui me font l'honneur de m'estimer, et que j'estime et honore aussi beaucoup ; ils viennent me voir dans ma solitude d'Auteuil et ils y séjournent même quelquefois ; je les reçois du mieux que je puis ; mais la première convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance. J'abuse souvent de cette permission et l'écho des murailles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet... Je ne démords point de cet article, non plus que sur celui des *Lettres au provincial* que, sans examiner qui des deux parties au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait ouvrage de prose qui soit dans notre langue. Nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres. A la fin, néanmoins, tout se tourne en plaisanterie... » Cela, c'est du Boileau et du meilleur.

Les jours que, par hasard, il n'avait chez lui ni poètes, ni chanoines, ni femmes de lettres, ni jésuites, il passait l'après-dîner avec son curé, ou bien avec son voisin M. de Fraicheville, ou bien avec M<sup>me</sup> de Mouci, la sœur du président

de Harlay dont la maison n'était séparée de la sienne que par une ruelle, la ruelle des Processions. Cette M<sup>me</sup> de Mouci était, au dire de Saint-Simon, « une dévote de profession dont le guindé, l'affecté, le ton et les manières étaient fort semblables à celles de son frère ». M<sup>me</sup> de Sévigné disait d'elle, avec moins de dédain, qu'elle mettait la vertu au premier rang : « Dieu la bénisse et la conduise ! ajoutait-elle ; puisqu'elle veut être en paradis dès ce monde, elle n'est plus d'avec nous, elle est bien heureuse ».



A Auteuil, la maison de Boileau était presque la maison de Racine. A mesure que les deux poètes avançaient dans la vie, leur intimité se faisait plus étroite. La foule des visiteurs qui envahissait le logis, l'hôtellerie de son ami épouvantait un peu Racine ; mais cela ne l'empêchait pas de prendre le chemin d'Auteuil, dès qu'il pouvait quitter Versailles ou Marly. Il venait goûter chez M. Despréaux la douceur de l'air et le charme du jardin.

Si la compagnie lui plaisait, il se mêlait à la conversation. Ce fut ainsi qu'un jour, au milieu d'une causerie sur Sophocle, devant Nicole et M. de Valincourt, il prit le texte grec d'*Œdipe*, et, le livre à la main, traduisit la tragédie avec



tant de force et de passion que ses auditeurs demeuraient autour de lui consternés d'émotion.

Il n'était pas toujours si expansif. Lisez cette scène exquise qu'il a lui-même contée : « J'allai, il y a trois jours, dîner à Auteuil où se trouvèrent M. le marquis de La Sale [maître de la garde robe], M. Félix [chirurgien du roi] et M. Boudin [médecin du dauphin]. M. de Termes y vint aussi et y amena le nouveau musicien, qui fait encore un autre opéra pour Fontainebleau [*Amadis de Grèce*]. Après le dîner, il chanta plusieurs endroits de cet opéra, dont ces messieurs parurent fort charmés, et surtout M. Despréaux qui prétendit les faire entendre fort distinctement et qui raisonna fort, à son ordinaire, sur la musique. [Louis Racine publiant cette lettre, ajoute en note : « Il était un peu sourd et se connaissait fort peu en musique ».] Le musicien fut fort étonné que je n'eusse point entendu son dernier opéra. M. Despréaux lui en voulut dire les raisons, qui l'étonnèrent encore davantage, et peut-être ne le satisfirent pas beaucoup. » On conçoit en effet que les scrupules religieux de l'auteur de *Phèdre* aient un peu interloqué ce musicien.

Quand lui-même était empêché par le service du roi, Racine envoyait chez Boileau sa femme et ses enfants. Ces jours-là, on attelait au car-

rosse, doublé de velours rouge, deux chevaux blancs, à courte queue, « vieux et caducs », et par le cours la Reine, les Bonshommes et la chaussée de Versailles, on se rendait à Auteuil. Boileau s'employait de son mieux à accueillir et à distraire la « petite et agréable famille ». Il s'intéressait aux études de Jean-Baptiste, le fils aîné de son ami, corrigeait ses versions latines, et annonçait au père, — qui peut-être eût souhaité un autre pronostic, — qu'il serait « habile pour les lettres ».

Quelques lignes écrites par Racine à ce fils, éloigné de Paris, peignent au naturel un après-midi de ces bourgeois aux champs : « Nous allâmes l'autre jour prendre l'air à Auteuil et nous y dinâmes avec toute la petite famille que M. Despréaux régala le mieux du monde ; ensuite il mena Lionval (Louis Racine, il avait six ans) et Madelon (Madeleine, elle en avait dix) dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, et disant qu'il les voulait mener perdre. Il n'entendait pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disaient. Enfin la compagnie l'alla rejoindre ; et cette compagnie c'était ma femme avec sa fille (Fanchon), M. et M<sup>lle</sup> de Fraicheville (les voisins d'Auteuil) qui avaient aussi dîné avec nous. La mère se trouvait incommodée ; ce sont les meilleurs gens du monde. J'avais été à Auteuil par ordonnance du médecin... » C'est



un gentil tableau que celui du vieux Boileau jouant au *Petit Poucet* avec les mioches de Racine.

\*  
\* \*

On a souri de la cérémonieuse amitié de Racine et de Boileau. Dès le dix-huitième siècle, des âmes tendres s'avisèrent que la correspondance des deux poètes manquait de *sensibilité*. J.-B. Mercier, qui fournit aux romantiques français leurs railleries les plus inintelligentes et leurs préjugés les plus niais sur les grands écrivains de l'âge classique, trouvait plaisant que deux amis se traitassent de : *Mon cher monsieur...* Sans doute ces hommes ne se tutoyaient pas; ils montraient pour le sans-gêne et la familiarité l'éloignement des cœurs délicats; c'étaient les mœurs d'un temps où l'on pensait devoir à ses amis les mêmes égards et la même politesse que l'on prodiguait aux indifférents. Sûrs de leur mutuelle affection, ils dédaignaient d'en protester hors de propos. Mais, que l'un des deux fût malade ou affligé, alors ils s'abandonnaient tout humainement, et laissaient échapper des mots où se révélait la chaleur de leur affection.

Boileau est à Bourbon : il se décourage; les eaux ont aggravé son état. Racine l'apprend : « .. Ne perdez pas un moment de temps, lui

écrit-il, pour vous redonner à vos amis, et à moi surtout qui suis inconsolable de vous voir si loin de moi, et d'être des semaines entières sans savoir si vous êtes en santé ou non. Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible au peu qui m'en reste ; et il me semble, à vous parler franchement, qu'il ne me reste presque plus que vous. Adieu ; je crains de m'attendrir follement, en m'arrêtant trop sur cette réflexion... » Boileau lui répond : « Vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre dernière lettre ; et, quelque résolution que j'eusse faite de quitter le monde, supposé que la voix ne me revint pas, cela m'a entièrement fait changer d'avis ; c'est-à-dire, en un mot, je me sens capable de quitter toutes choses, hormis vous... » Et comme Racine lui a proposé de « voler auprès de lui », s'il peut lui être bon à quelque chose, Boileau refuse cette offre « héroïque et obligeante » : « Il n'est pas nécessaire que vous veniez vous enterrer dans le plus vilain lieu du monde, et le chagrin que vous auriez infailliblement de vous y voir ne ferait qu'augmenter celui que j'y ai d'y être. Vous m'êtes plus nécessaire à Paris qu'ici, et j'aime mieux ne vous point voir, que de vous voir triste et affligé. »

Dix ans après, c'est Racine qui tombe grave-



ment malade : Boileau, tout perclus d'infirmités, vient s'asseoir à son chevet. Racine écrit alors à son fils : « M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls ; mais, quand l'occasion a été moins vive, il a été bien vite retrouver son cher Auteuil et j'ai trouvé cela très raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison autour d'un convalescent qui n'avait même pas la voix assez forte pour l'entretenir longtemps. Du reste, il n'y a pas un meilleur ami, ni un meilleur homme au monde. » Enfin, sur son lit de mort, il dit à Boileau : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. » — En est-ce assez pour prouver que ni la courtoisie des formes, ni la réserve du langage, ne diminuaient la profondeur ou la délicatesse du sentiment ?

Dans ce commerce, ils apportaient chacun leurs qualités naturelles : Boileau la solidité de son bon sens, la simplicité de son bon cœur ; Racine une sensibilité plus ardente et plus inquiète. Le plus brave homme des deux, c'était Boileau. Il y avait chez Racine des malices et des vanités dont ne le corrigèrent jamais ni la crainte d'offenser Dieu ni celle de choquer son ami. Il avait *orgueilleusement* raison, et un jour qu'il critiquait Boileau d'un ton désobligeant : « Avez-vous eu, lui dit celui-ci, l'intention de me blesser ? — Non. — Vous avez donc tort,

car vous m'avez blessé. » Mais ces froissements ne les désunissaient point ; il n'y a ni querelles ni orages dans leur correspondance, du moins dans les lettres qui nous ont été conservées.

Ils s'entretenaient de leurs maladies, ils se communiquaient des remèdes et des ordonnances de médecins, ils célébraient les mérites du quinquina... Ces détails ne sont point d'une haute portée pour les historiens de la littérature française, mais ils témoignent que les lettres où on les trouve consignés étaient vraiment des lettres intimes, écrites sans souci de la postérité. Et on connaît par là le ton naturel des conversations auxquelles se livraient les deux valétudinaires sous le berceau du jardin d'Auteuil.

Ils parlaient aussi du roi : c'était leur commune idolâtrie. Racine, qui ne quittait guère la Cour, rapportait à son ami les moindres propos de Sa Majesté. Ils admiraient, ils s'attendrissaient. Racine ne s'est jamais blasé sur les joies du courtisan. Il a toujours adoré le « jeu sérieux, mélancolique, qui applique », dont parle La Bruyère. « Il (Louis XIV) m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, et j'en suis sorti, à mon ordinaire, fort charmé de lui et au désespoir contre moi ; car je ne me trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurais le plus envie d'en avoir. »

Ils causaient aussi de leur métier d'historio-



graphes. Car, quoi qu'on en ait dit, ils s'occupaient de la tâche dont le roi les avait chargés ; si nous ne possédons rien de leur ouvrage, c'est que leurs manuscrits furent détruits dans l'incendie de la maison de leur successeur, M. Troussel de Valincourt. Boileau, à cause de sa santé, dut bientôt renoncer à suivre les armées en campagne ; mais Racine fut à la guerre, et des camps il envoyait à Auteuil des récits de sièges et de batailles. On se moquait des deux poètes-historiens ; les gens de lettres rancuniers et les courtisans jaloux les appelaient *les Messieurs du Sublime* ; M<sup>me</sup> de Sévigné les montrait « plus ébaubis que vous ne le sauriez penser, à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles... » Ces railleries qui faisaient sourire Boileau semblaient moins divertissantes à Racine. Celui-ci qui n'avait pas l'âme guerrière, avouait à Boileau qu'il regardait les combats d'un peu loin, qu'en voyant le carnage il ne pouvait tenir ferme ses « bonnes lunettes ». Cela ne l'empêchait point, le soir, de narrer, dans ses lettres, les épisodes de la journée. Et, comme il savait en faire saillir le pittoresque ou le dramatique ! Il ne peignait point la guerre à la façon de Van der Meulen. Il ne la contait pas à la manière de Dangeau. « Vous ne trouverez point, peut-être, écrivait-il, ces détails dans les relations que vous lirez, et je m'assure que vous

les aimerez bien autant qu'une supputation exacte du nom des bataillons et de chaque compagnie... » Ces « détails », c'est l'exploit du grenadier *Sans-Raison* qui, après avoir tué de sa main un grand d'Espagne, périt dans la mêlée, et auquel on trouve un cilice sur le corps, car sa valeur était accompagnée « d'une douceur et d'une sagesse merveilleuse » ; c'est le mot du Suisse qui, voyant la tête d'un de ses camarades emportée par un boulet, dit avec un éclat de rire : « Ho ! ho ! cela est plaisant ; il reviendra sans tête dans le camp » ; c'est le trait d'héroïsme d'un fusilier devant Namur. Dans sa brusque et inimitable concision, cette dernière anecdote est un chef-d'œuvre : « Un soldat du régiment des fusiliers qui travaillait à la tranchée y avait posé un gabion ; un coup de canon vint qui emporta son gabion ; aussitôt il en alla poser à la même place un autre qui fut sur-le-champ emporté par un coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser ; un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le soldat, rebuté, se tint en repos ; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : « J'irai, mais j'y serai tué. » Il y alla, et, en posant son quatrième gabion, eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta



de dire à son officier : « Je l'avais bien dit. » Il fallut lui couper le bras qui ne tenait presque à rien. Il souffrit cela sans desserrer les dents, et, après l'opération, dit froidement : « Je suis hors d'état de travailler ; c'est maintenant au roi de me nourrir. »

Le lien qui avait, dès leur première rencontre, uni Racine et Boileau, et qui les enchaîna jusqu'à la mort, c'était la mutuelle admiration qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, la conformité de leurs goûts littéraires. Ils ressentaient les mêmes enthousiasmes et les mêmes antipathies. Ils se communiquaient leurs ouvrages, se consultaient et se critiquaient. Enfin, ils avaient les mêmes détracteurs : entre hommes de lettres cela crée souvent des amitiés indissolubles. Il importe cependant de marquer une nuance. A défendre Racine, Boileau s'était attiré beaucoup d'inimitiés. On ne peut pas dire que Racine se soit exposé aux mêmes risques. Le jour où devant l'Académie, Perrault lit son *Siècle de Louis-le-Grand*, qui va déchaîner la querelle des Anciens et des Modernes, l'attitude de chacun des deux amis est significative. Boileau se lève, s'emporte et crie que c'est une honte pour l'Académie d'écouter une pareille lecture. Racine se contente d'un compliment ironique ; la séance finit, il rejoint Perrault et le félicite d'avoir donné un tour heureux à une plaisan-

terie si agréablement soutenue. Aussi longtemps que dure la querelle, tandis que Boileau ameute bravement contre lui les poètes, les académiciens, les femmes et les jésuites, Racine se met, sans doute, du parti des anciens et fournit des armes à leur champion, mais il évite la mêlée, et c'est avec une évidente satisfaction qu'il réconcilie les adversaires.

On est tenté d'excuser Racine de ses timidités et de ses prudences : depuis sa conversion, il n'est plus qu'un pénitent occupé de son salut, sans illusion sur la vanité des disputes littéraires. C'est une part de la vérité ; mais il n'y faut pas trop insister. Il y a tant d'inconséquences et de complexités chez ce poète repentant qui demeure, jusqu'à son dernier jour, le plus irritable des poètes le plus incapable de pardonner une injure.

Racine n'était pas dévot à la manière de Boileau. Celui-ci était calme dans sa foi, régulier dans ses pratiques ; son bon sens inébranlable le gardait du scrupule ; on ne connaît dans sa vie aucune action dont il ait pu concevoir du trouble ou des remords, car il ne tenait point pour des péchés contre la charité les injures que lui avait inspirées le seul amour du bien ; il pensait de bonne foi se montrer agréable à la Providence en vengeant le bon goût et en ridiculisant les mauvais poètes.



Racine était un converti ; sa conscience était moins assurée.

Réconcilié avec les maîtres de son enfance, retombé sous la discipline chrétienne, il avait pris l'engagement non seulement de ne plus écrire pour les comédiens, mais de ne plus jamais assister à leurs spectacles ; il condamnait ainsi publiquement sa vie et son œuvre. Il tint parole. Rien, ni dans ses lettres ni dans les témoignages de ses contemporains, ne permet de croire qu'il ait, un seul jour, regretté son vœu. Et il ne jugeait pas s'être acquitté par ce premier sacrifice ; il s'efforçait de détourner son fils de la voie où lui-même s'était jadis perdu ; il le blâmait de lire des comédies et des romans, le mettait en garde contre la tentation d'écrire des vers français, et, pour le dissuader d'assister à la représentation des opéras et des comédies que l'on devait jouer à Marly, il lui écrivait : « Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point... Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et auraient très méchante opinion de vous, si à l'âge que vous avez, vous avez si peu d'égard pour moi et pour mes sentiments... » De son existence passée, des fièvres du théâtre, des joies du succès, Racine avait donc tout maudit, tout oublié. Il avait désormais sur la comédie les idées d'un Nicole. Quant aux comé-

diennes... Il faut se rappeler quelles réflexions lui suggéra la mort de la Champmeslé.

Dans l'hiver de 1698, l'actrice qui, d'une voix si touchante, avait jadis interprété Bérénice, Roxane, Monime et Phèdre, celle que Racine avait aimée, relevait d'une grave maladie. Elle vint chercher la santé à Auteuil, et s'établit chez Jean Rocque, maître à danser, qui possédait une maison dans la Grande-Rue, près de l'église. Elle y mourut peu de temps après. Elle laissait quelques hardes, une bibliothèque de 400 volumes et des costumes de théâtre : six habits « à la romaine » et un manteau « à la mode turque », le manteau de Roxane. Dans son testament, elle demandait 200 messes pour le repos de son âme, et souhaitait d'être ensevelie dans la paroisse où elle serait au jour de son décès. Son vœu ne fut pas exaucé : son corps fut inhumé à Saint-Sulpice.

La veille de la mort de la comédienne, Racine écrivait à son fils Jean-Baptiste : « M. de Rost... m'apprit avant-hier que la Chamellay (*sic*) était à l'extrémité, de quoi il me parut affligé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère apparemment, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvait très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut



espérer que, quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien... » Puis, deux mois après, dans une autre lettre au même Jean-Baptiste, il ajoutait : « Le pauvre M. Boyer est mort fort chrétiennement; sur quoi je vous dirai, *en passant* que je dois réparation à la mémoire de la Chameslé (*sic*), qui mourut aussi avec d'assez bons sentiments, après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir. Du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé d'Auteuil, qui l'assista à la mort... »

Il y avait vingt ans. — Soit ! Tout de même, cet *en passant* paraît extraordinaire. Il fallait vraiment que le passé fût bien mort dans la mémoire du poète pour que celui-ci ait eu l'étrange pensée d'envoyer à son propre fils cette étrange oraison funèbre. Il ne savait même plus l'orthographe du nom de la Champmeslé !

Eh bien ! ce même Racine qui par piété chrétienne avait immolé au Dieu d'Arnauld ses souvenirs les plus glorieux et les plus tendres, demeurait — par certains côtés — l'« homme de lettres », le plus ardent et le plus féroce. Il avait dépouillé tout orgueil et s'était détaché de ses propres chefs-d'œuvre; mais jamais il ne guérit des blessures qu'il avait reçues de ses

rivaux ou de ses ennemis ; sa vanité saigna toujours. En 1688, il se faisait un plaisir de conter à Boileau les tribulations des comédiens qui, chassés de leur théâtre de la rue Guénégaud, erraient sur le pavé, repoussés par le clergé, honnis par les bourgeois ; il les voyait obligés de s'établir à Pantin où étaient déchargées les immondices de Paris, et il ajoutait : « Ce serait un digne théâtre pour les œuvres de M. Pradon ! » Dix ans après *Phèdre* ! Il ne désarma jamais. Il pouvait réprimander son fils d'avoir rimé une épigramme, mais c'était un jeu auquel lui-même ne pouvait renoncer, et l'on sait de quelle dent il mordait Fontenelle, Pradon, Boyer, Longepierre.

En feuilletant la correspondance de Racine et de Boileau, nous avons signalé quelques-uns des traits de dissemblance qui auraient pu séparer ces deux natures, l'une sûre, franche, affectueuse, l'autre plus diverse, plus ombrageuse, plus passionnée, plus tendre. Racine dut souffrir de l'extérieur négligé de son ami, de ses emportements inopportuns qui le faisaient ressembler à un pédant de collègue, et plus d'une fois il dut murmurer entre ses dents : « La peste du cuistre ! » — « La peste du fantasque ! » devait penser cette solide caboche de Boileau déconcertée par les brusqueries de Racine, ses vanités, ses manies de courtisan. Ils s'aimèrent cepen-



dant de tout leur cœur, et pendant quarante années. « L'union qui est entre les hommes, a cruellement observé Pascal, n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion. »

\*  
\*\*

La mort de Racine jeta Boileau dans une profonde affliction. Il se rendit à Versailles et conta au roi les derniers moments de son ami. Ce fut la dernière fois qu'il parut à la cour. Il revint tristement s'enfermer à Auteuil.

Depuis une année, un hôte nouveau, le jeune Brossette, avait pénétré dans la maison de la rue des Garennes. Il arrivait de Lyon pour se consacrer à la gloire du poète. Celui-ci surpris et flatté de ce juvénile enthousiasme, fit bon accueil à son admirateur, et, souvent, d'une voix éteinte, mais avec une verve inimitable, il se plaisait, assis sous le berceau de son jardin, à lui réciter quelques scènes de *Mithridate* ou du *Misanthrope*...

La vieillese était venue, une vieillese morose et calamiteuse. Le pauvre Boileau était sourd, à demi-aveugle, cacochyme, souffrait de vertiges incessants et perdait la mémoire. Aux

infirmités s'ajoutaient des tristesses domestiques : la suppression des greffiers de la grand-chambre réduisait à la misère une de ses nièces, avec son mari et ses trois enfants. Il prenait sa part du malheur public : le royaume était dévasté par la famine et les armées du roi étaient partout vaincues. Enfin, avec sa détestable satire de *l'Équivoque*, il s'était mis sur les bras les Jésuites de Trévoux !

En 1709, après bien des hésitations, il finit par vendre sa maison à son ami Le Verrier, personnage opulent et ridicule qui se donnait des airs de bel esprit et d'homme à bonnes fortunes : on l'appelait le *traitant renouvelé des Grecs*, parce qu'il affectait de porter à la messe un livre grec, revêtu d'une reliure bariolée. Le Verrier gardait Antoine, le jardinier, et Babet, la servante. Il avait dit à Boileau que dans cette maison il continuerait d'être chez lui, qu'une chambre lui serait toujours réservée. Boileau le prit au mot et, quelques jours après la vente, s'en fut à Auteuil. Mais en pénétrant dans le jardin, il vit qu'un berceau qu'il aimait, venait d'être abattu par Antoine sur l'ordre de Le Verrier. Il remonta en voiture et ne revint plus. Un an plus tard, il mourut au cloître Notre-Dame, chez le chanoine Le Noir, son confesseur. Dans son testament, il légua cinq cents livres à Antoine, « gouverneur » de son jardin.



\*  
\* \*

Les notes que l'on vient de lire sur Racine et Boileau m'attirèrent la lettre suivante :

« Vous avez raison de toutes manières. Racine n'a habité Auteuil à aucun moment de sa vie.

« Pour ce qui est du temps de ses rapports avec les Duparc, ses domiciles sont bien connus. (J'en ai fait le tableau complet pour toute sa vie, en vue de mon livre annoncé, mais non terminé, sur M<sup>me</sup> Racine.)

« A la fin de 1665, époque où la veuve Duparc jouait Axiane dans l'*Alexandre* de Racine, sur le théâtre de Molière — tandis que la troupe de Montfleury jouait la même tragédie à l'hôtel de Bourgogne — l'auteur habitait *rue de Grenelle Saint-Germain*, dans le voisinage de l'hôtel de *Luynes*, sinon dans l'hôtel même, où résidait son cousin Nicolas Vitart. Racine avait logé à l'hôtel même avant son départ pour Uzès (octobre 1661). Pendant son absence l'hôtel est rebâti. Vitart loge alors *rue de la Butte* (actuellement *rue Saint-Guillaume*). Racine reprend gîte auprès de son cousin à son retour d'Uzès (mai 1663) jusqu'à la réinstallation de la noble et janséniste maison. En 1667, Vitart s'installe, en effet, dans le nouvel et magnifique hôtel dit alors « de Che-

vreuse », édifié par Le Muet et qui s'ouvre maintenant sur la *rue Saint-Dominique*, face aux Jacobins (où nous avons tous pu le voir il y a quelque vingt ans). On retrouve alors Racine *rue de Grenelle Saint-Germain*, sur les derrières dudit hôtel de Luynes-Chevreuse, toujours à portée de l'utile cousin Vitart, intendant des de Luynes et seigneur de Passy (de Passy-sur-Marne).

« Au même temps, Pâques, 1667, la Duparc, sur les invites de Racine, a quitté la troupe de Molière pour l'hôtel de Bourgogne où elle va jouer *Andromaque* (novembre 1667).

« Nous voici arrivés à 1668. Racine écrit *les Plaideurs*. Valincourt, son cousin, son futur successeur, comme académicien et comme historiographe de France, certifiera plus tard qu'au temps de la composition des *Plaideurs*, Racine habitait *sur la paroisse Saint-Eustache*, à l'hôtel des *Ursins*. C'est ce que nous confirme l'acte de baptême de la petite Jeanne-Thérèse Olivier...

« Pour être complet, j'ajoute que la Duparc, veuve depuis le 4 novembre 1664, meurt en couches le 11 décembre 1668, à trente-cinq ans, et que la *Gazette de Robinet* du 15 décembre dit à sa manière que Racine est « à demi trépassé ».

« Par la suite, on revoit bien Racine à Auteuil, mais en visite chez Boileau.



« Il y a une autre question dont je ne dirai rien parce que je ne peux rien prouver, ces choses ne laissant guère leur souvenir dans les archives : la Duparc fut-elle la maîtresse de Racine ? Malgré la tradition établie — d'ailleurs sans preuve — malgré mes contemporains et les leurs, je persiste à croire que la Duparc non plus que la Chammelay ne furent les maîtresses de Racine. Pour aujourd'hui, l'acte de baptême de la petite Olivier suffit à montrer l'honnête délicatesse des rapports du poète et de son interprète. Le poète est parrain, ce qui pour le temps est bien quelque chose ; la marraine est une toute jeune fille, la propre fille de l'actrice ; mais c'est surtout cette cérémonie d'un baptême qui est significative : Racine, prieur de Sainte-Pétronille-de-l'Épinay, a été et sera tout au moins postulant à d'autres prieurés, il est d'Église et réconcilié avec Port-Royal...

« Une dernière question, bien plus intéressante, naît du rapprochement même que vous faites dans votre feuilleton sur Auteuil. Celle-là on voudrait, et ce serait une joie immense que d'y réussir, pouvoir l'élucider à fond.

« Il est avéré que Molière et Racine, amis depuis le retour d'Uzès, se brouillèrent quand l'auteur de l'*Alexandre* donna son œuvre à l'hôtel de Bourgogne en même temps qu'au Palais-Royal. Le registre de Lagrange le laisse assez entendre.

On dit, d'autre part, dans toutes les banales biographies, que le départ de la Duparc de chez Molière les fâcha tout de bon, et l'on nous fait attendre jusqu'aux *Plaideurs* la réapparition de la bonne amitié. Après les *Plaideurs* froidement accueillis (décembre 1668), les observations impartiales de Molière auraient ramené l'opinion publique et marqué que l'estime tout au moins persistait entre les deux hommes de théâtre. Mais ! Mais ne voit-on pas la petite Jeanne-Thérèse Olivier apportant en mai 1668 le rameau de paix entre les deux amis !

« Voilà donc le charmant et grave problème que pose, Monsieur, votre propre travail de rapprochement entre des gens, des lieux et des dates qui s'accordent très bien. Voilà le gentil mystère que nous autres racinissants devrions faire vœu d'éclaircir !

« LÉOPOLD OLIVIER. »

Je reprends les diverses questions que mon correspondant a passées en revue.

\*  
\* \*

La liste des domiciles de Racine, telle qu'elle est établie dans la lettre que l'on vient de lire me paraît exacte. Néanmoins, quand je regarde le plan de Gomboust (1653), je ne suis pas bien



certain que la rue de la Butte se confonde avec la rue Saint-Guillaume d'aujourd'hui. Et — erreur un peu plus grave — je ne vois pas comment Racine put habiter à la fois sur la paroisse Saint-Eustache et à l'hôtel des Ursins. En effet, cet hôtel qui s'élevait entre le cloître Notre-Dame et la Seine était situé sur la paroisse Saint-Landry. Racine y a certainement logé, mais un peu plus tard. En 1668 — l'acte de baptême de la petite Olivier en fait foi, — il demeurait sur la paroisse Saint-Eustache : dans quelle rue ? Dans quelle maison ? C'est ce que les « racinisants » n'ont pas encore découvert.

\*  
\* \*

La Duparc fût-elle la maîtresse de Racine ?

M. Olivier prépare, dit-il, un livre sur M<sup>me</sup> Racine. Au premier abord, une telle tentative semble extraordinaire. Catherine de Romanet fut une excellente épouse, une excellente ménagère, une excellente chrétienne ; Racine lui confiait toutes ses pensées, du moins toutes celles qui ne touchaient point à la littérature ; car cette femme de poète ne savait point distinguer une rime masculine d'une rime féminine ; elle ne vit jamais représenter les tragédies de son mari ; elle ne les lut même pas ; elle n'en connut les titres que

par la conversation; ses seuls livres étaient des livres de piété; elle était de bon conseil et témoignait pour la fortune une indifférence qui stupéfiait Boileau lui-même... Je ne sais ce que l'on pourra ajouter au portrait que Louis Racine a pieusement tracé de sa mère. Attendons cependant le livre qu'on nous promet<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, M. Olivier voudrait donner à l'ombre austère de Catherine de Romanet l'illusion que jusqu'à son mariage, c'est-à-dire jusqu'à trente-huit ans, Racine pratiqua les vertus, toutes les vertus, d'un Boileau. C'est louable, c'est touchant, et c'est impossible. Après sa conversion, Racine eut d'abord l'idée d'entrer dans un couvent de Chartreux; il en fut détourné par son confesseur qui le crut mieux fait pour le mariage que pour le cloître; il s'imposa alors, avec une noble obstination, la plus cruelle des pénitences : le dédain de son génie et le mépris de sa gloire; il mesurait sans doute la dureté de l'expiation au scandale du péché.

Il écrivait à M<sup>me</sup> de Maintenon : « C'est elle (sa tante, supérieure de Port-Royal) qui m'apprit à connaître Dieu dès mon enfance, et c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer *de l'égarément et des misères* où j'ai été engagé pendant quinze années. » Quel était donc cet « éga-

1. Je crois que ce livre n'a pas paru.



rement » ? Quelles étaient ces « misères » ? Sans doute, il se reprochait d'avoir été, selon le mot de Nicole, un « empoisonneur public » ; et il ne pouvait se rappeler sans honte les sarcasmes et les outrages par lesquels il avait un jour répondu aux remontrances de ses premiers maîtres. Mais ce n'étaient pas là les seules fautes dont il eut remords et repentir.

Dans ses *Mémoires*, Louis Racine que l'on eût volontiers dispensé d'aborder un tel sujet, affirme que « selon toutes les apparences » son père n'a jamais eu pour la Champmeslé « cette passion que l'on a conjecturée de ses assiduités auprès d'elle ». Il ajoute un peu plus loin : « Je ne prétends pas soutenir qu'il ait toujours été exempt de faiblesse, quoique je n'en aie entendu raconter aucune ; mais (et ma piété pour lui ne me permet pas d'être infidèle à la vérité) j'ose soutenir qu'il n'a jamais connu par expérience ces troubles et ces transports qu'il a si bien dépeints. » Louis Racine avait sept ans quand son père mourut ; plus tard ce ne fut pas à lui que les contemporains ou les contemporaines allèrent conter les « faiblesses » du poète. Il eût donc été mieux inspiré en négligeant de rechercher sur ce chapitre la vérité qu'il était le seul à ne pouvoir découvrir, et que, l'eût-il découverte, il aurait été le seul à ne pouvoir révéler. Mais, si Racine n'a pas été « exempt de faiblesse », comme le reconnaît son fils, à qui

fera-t-on croire que, avec sa nature tendre, ombrageuse et ardente, il n'ait jamais connu ni « troubles », ni « transports » ?

Quand M<sup>me</sup> de Sévigné écrivait après *Bajazet* : « Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose », quand elle disait de l'auteur d'*Esther* : « Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses », elle répétait, on l'a remarqué, ce qui était dans la bouche de tout le monde. Mais, aujourd'hui encore, nous qui en sommes réduits, pour nous éclairer, à la lecture des œuvres et à la connaissance des événements en quelque sorte publics de la vie de Racine, nous trouvons que ces mots-là expriment à merveille l'idée que nous nous faisons du personnage : ils sonnent juste. Les pieuses atténuations de Louis Racine nous semblent de la dernière invraisemblance, si nous nous rappelons les mouvements de passion dont fut remplie la vie de son père, sa brouille avec Molière, ses attaques sacrilèges contre Port-Royal, son impatience de toute critique, la vivacité de ses ressentiments, la tendresse de son affection pour Boileau, la véhémence de son repentir, les ardeurs de sa dévotion, ses désespoirs de courtisan disgracié.

Mais ce sont là de simples inductions psychologiques ; venons aux faits.

« Ces choses, dit M. Olivier, ne laissent guère



leur souvenir dans les archives. » — C'est vrai, en général. Mais, en ce qui touche les relations de Racine et de la Du Parc, nous allons voir que les archives ne sont pas tout à fait muettes.

M<sup>lle</sup> Du Parc était la meilleure actrice de la troupe de Molière, lorsqu'elle joua Axiane dans l'*Alexandre* de Racine en 1665. Plus tard, à la rentrée de Pâques, en 1667, elle passa du Palais-Royal à l'hôtel de Bourgogne pour y tenir dans *Andromaque* le rôle de la veuve d'Hector. Elle mourut à la fin de l'année 1668, âgée de trente-huit ans.

Les vers de Robinet nous montrent Racine suivant les funérailles de la comédienne, parmi les adorateurs en larmes

Dont l'un, le plus intéressé  
Était à demi trépassé.

Ce n'est là que l'écho de la rumeur publique, peut-être une perfidie de gazetier. Ce n'est point une preuve irrécusable.

On a relevé aussi un passage de la *Psyché* de La Fontaine. Celui-ci, dans le roman qu'il lit à ses amis, met en présence deux amants qui pleurent de tendresse. A cet endroit Acante (c'est Racine) « qui se souvint de quelque chose fit un soupir ». Dans son excellente biographie de Racine, Paul Mesnard soupçonne une allusion

aux amours du poète et de M<sup>lle</sup> Du Parc. Ce soupçon est bien incertain.

Voici qui déjà semble plus formel : c'est le témoignage de Boileau. Dans une conversation qui fut recueillie en 1703 par Mathieu Marais et qui nous a été transmise par Brossette, l'ami de Racine s'exprime ainsi : « M. Racine était amoureux de la Du Parc, qui était grande, bien faite et qui n'était pas bonne actrice. Il fit *Andromaque* pour elle ; il lui apprit ce rôle ; il la faisait répéter comme une écolière. Il la fit sortir de la troupe de Molière et la mit dans celle de l'Hôtel de Bourgogne... La Du Parc mourut quelque temps après en couches ; elle était veuve. »

Les incrédules feront peut-être observer que le manuscrit, où sont rapportées ces paroles de Boileau et où Mesnard les a copiées, faisait partie de la collection Feuillet de Conches et que cette origine n'est pas une garantie d'authenticité.

On pourrait donc discuter ces indices et ces témoignages, si les *Archives de la Bastille* ne contenaient un document décisif : l'interrogatoire de la Voisin sur la mort de la Du Parc.

On sait comment, en 1679, devant la Chambre ardente, la sorcière rapporta certains propos de la demoiselle de Gorle (la belle-mère de la comédienne) accusant Racine d'avoir, onze ans auparavant, empoisonné la Du Parc, et comment



Racine eût été arrêté, sans l'intervention d'un commissaire de la Chambre, Bazin de Bezons, son collègue à l'Académie française. Cette histoire a été contée par M. Frantz Funck-Brentano dans la passionnante relation qu'il a publiée du *Drame des poisons*.

M. Funck-Brentano met hors de doute la véracité de la Voisin, et de cette véracité même il donne des preuves auxquelles on ne saurait rien répliquer. Si la Voisin avait déclaré à ses juges : « J'ai donné à Racine du poison pour empoisonner la Du Parc », il n'hésiterait pas, dit-il, à ajouter foi à son témoignage. Mais telle ne fut point la déposition de la sorcière. Celle-ci n'accusa pas Racine d'empoisonnement, elle affirma seulement que cette accusation avait été portée par la belle-mère de la Du Parc ; elle maintint cette déclaration sur la sellette et jusque dans la chambre de la torture.

On lui demande « qui lui a donné la connaissance de la Du Parc, comédienne ». Elle répond : « Elle l'a connue, il y a quatorze ans, étaient très bonnes amies ensemble, et elle a su toutes ses affaires pendant ce temps. Elle avait eu l'intention de nous déclarer, il y a déjà du temps, que la Du Parc devait avoir été empoisonnée, et que l'on a soupçonné Jean Racine. Le bruit en a été assez grand. Ce qu'elle a d'autant plus lieu de présumer que Racine a toujours empêché

qu'elle, qui était la bonne amie de la Du Parc, ne l'ait vue pendant tout le cours de la maladie dont elle est décédée, quoique la Du Parc la demandât toujours ; mais quoiqu'elle y allât pour la voir, on ne l'a jamais voulu laisser entrer et ce par l'ordre de Racine, ce qu'elle a su par la belle-mère de la Du Parc, appelée M<sup>lle</sup> de Gorle (c'était la seconde femme de *de Gorla*, chirurgien lyonnais, père de la comédienne) et par les filles de la Du Parc, qui sont à l'hôtel de Soissons, qui lui ont marqué que Racine était la cause de leur malheur. » — Ensuite, elle rapporte ce que lui a dit la belle-mère, à savoir que Racine avait épousé secrètement la Du Parc, l'avait empoisonnée par jalousie, et avait détourné ses bijoux.

Les juges ne s'arrêtèrent pas à ces abominables calomnies. M. Funck-Brentano veut bien faire à la mémoire de Racine la charité de ne pas les accueillir. Mais il n'est pas éloigné de penser qu'innocent du poison, Racine pourrait bien avoir été coupable de manœuvres abortives ; et il ajoute : « Par le remords né de ce crime s'expliquerait cette incroyable résolution de renoncer au théâtre que Racine prit à l'âge de trente-huit ans, en pleine force, en plein talent, en plein succès ; s'expliqueraient aussi l'austérité et l'excès de sa dévotion après cette conversion singulière, et jusqu'à l'horreur qu'il prit d'un art qui



avait fait sa gloire et sa fortune. » Cette thèse soutenue, de nos jours, par M. le docteur Legué ne paraît pas *sans vraisemblance* à M. Funck-Brentano, qui, cependant, refuse de se prononcer. Pour ma part, je la trouve fort invraisemblable. Boileau aurait dit — je l'ai rapporté plus haut — que la Du Parc était morte en couches ; on observe, d'autre part, que les crimes d'avortement étaient fréquents à cette époque, et l'on suppose que les symptômes d'une péritonite purent être pris pour ceux d'un empoisonnement ! Voilà tous les arguments : ils sont pauvres. Quant aux remords de Racine, ils n'auraient suivi le crime que de loin, de très loin. Neuf années durant, rien ne les révèle ni dans la vie ni dans l'œuvre du poète. On pourrait alléguer que la crainte du scandale public réveilla dans la conscience de Racine le souvenir de son crime et prépara sa conversion. Mais la chronologie, l'implacable chronologie vient ruiner cette hypothèse ingénieuse. C'est en 1677 que Racine se réconcilie avec Dieu et Port-Royal : il fait représenter *Phèdre* le 1<sup>er</sup> janvier et se marie le 1<sup>er</sup> juin. C'est seulement le 12 mars 1679 que la Voisin est arrêtée, et l'interrogatoire où est prononcé le nom de Racine est daté du 21 novembre de la même année.

Il faut revenir à cet interrogatoire ; car mon intention n'est pas de prouver que Jean Racine

ne pratiqua ni l'empoisonnement, ni l'avortement. Je l'ai accusé d'un forfait moins odieux, j'ai prétendu qu'il avait été l'amant d'une jolie comédienne. La déclaration de la Voisin ne prouve pas autre chose ; mais cela, du moins, elle le prouve sans conteste. Racine a mis la sorcière à la porte de l'appartement de M<sup>lle</sup> Du Parc, on n'en peut douter. Et, en vérité, d'où lui serait venu le droit d'agir de la sorte, si l'actrice n'avait été sa maîtresse ?

M. Olivier pense que l'acte de baptême du 12 mai 1669 suffit à montrer l'honnête délicatesse des rapports du poète et de son interprète. Que Racine ait accepté de tenir un enfant sur les fonts avec la fille de la Du Parc, il serait téméraire, je l'accorde, d'en déduire qu'il fut l'amant de cette actrice ; mais je ne vois pas comment on en pourrait tirer la conclusion contraire. Le parrain signa cet acte : Racine de l'Épinay, étant bénéficiaire en Anjou d'un prieuré de ce nom. Cela ne veut point dire qu'il fut d'Église, mais montre simplement qu'aucun scrupule religieux ne l'empêchait alors, lui, laïque, de posséder un bien ecclésiastique. Enfin, il ne faudrait pas, en 1668, parler de Racine « réconcilié avec Port-Royal ». Ce fut seulement neuf années plus tard qu'il se jeta dans les bras d'Arnauld.

Cette liaison de Racine avec M<sup>lle</sup> Du Parc reste donc un point obscur de la biographie —



d'ailleurs si mal connue — de Racine. Mais il semble impossible d'en discuter la réalité... Quant à la Champmeslé, j'ai été très étonné, je l'avoue, d'apprendre qu'il se trouvait encore des « racinisants » pour partager l'avis de Louis Racine.

Sur ce sujet, les archives, jusqu'à maintenant, ne nous ont rien appris. Mais les témoignages abondent si clairs et si précis que l'historien le plus sceptique est forcé de s'y rendre. Je ne parle pas seulement des chansons, des quatrains et des épigrammes où l'on raille la comédienne, son poète et son mari. Mais on ne peut récuser M<sup>me</sup> de Sévigné : elle était informée par son fils de tout ce qui se passait chez les époux Champmeslé. Nous avons les billets de La Fontaine à l'actrice : « M. Racine avait promis de m'écrire. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Il aurait sans doute parlé de vous, n'aimant rien tant que votre charmante personne... Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire ? Vous ferez œuvre pie. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes. » Et nous avons, enfin, cette lettre de Boileau, lui-même, où il s'amusait, un jour, à rappeler à son ami devenu sage leurs folies passées, les soupers de la comédienne, les complaisances du mari et où, voyant les comédiens réduits à émigrer à Pantin et à boire le vin du crû, il écrivait : « Ce ne serait pas une mauvaise pénitence à proposer

à M. de Champmeslé pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues chez lui, vous savez aux dépens de qui. »

Peut-être insistera-t-on sur les lettres singulières que Racine écrivit à son fils Jean-Baptiste à propos de la mort de Champmeslé, lettres que j'ai citées plus haut, et voudra-t-on trouver dans leur sécheresse même la preuve morale que les relations entre l'auteur et son interprète étaient toujours demeurées platoniques. Elles nous choquent sans doute par leur ton d'insensibilité. Mais on peut soutenir sans paradoxe qu'elles eussent été moins glaciales, si, dans la mémoire du vieux janséniste, le nom de la Champmeslé n'avait évoqué que des souvenirs innocents. Il faut mesurer l'abîme qu'avaient creusé dans sa vie vingt ans de renoncement et de pénitence.

\*  
\* \*

Sur la brouille de Racine et de Molière, je confesse que je suis incapable de trancher la question que se sont posée les biographes des deux poètes.

Après la rupture causée par le mauvais procédé de Racine, qui porta *Alexandre* aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, et enleva M<sup>lle</sup> Du Parc à la troupe de Molière, il semble que les deux amis évitèrent de se rencontrer. Molière



fit longtemps représenter sur son théâtre une parodie d'*Andromaque*, la *Folle querelle*, de Subligny. Quand furent joués *les Plaideurs*, il témoigna en public son admiration pour la comédie, et « il était alors brouillé avec Racine », ajoute Valincourt en rapportant ce trait généreux... Il y a aussi la *Psyché* de La Fontaine et le récit de cette journée qu'Ariste (Boileau), Gélaste (Molière), Acante (Racine) passent à se promener dans les jardins de Versailles et à écouter le roman de leur ami Poliphile (La Fontaine) : on connaît l'immortel portrait des quatre amis « dont la connaissance avait commencé par le Parnasse...

« L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'entre eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre, ce qui arrivait rarement ».

Le tableau d'une si parfaite amitié a été achevé en 1668, l'année même où des témoins dignes de foi nous affirment que Molière et Racine ne se voyaient plus. On croira peut-être esquiver l'objection en remarquant que le roman était depuis quatre ans au moins sur le métier, et que La Fontaine évoque des souvenirs déjà lointains.

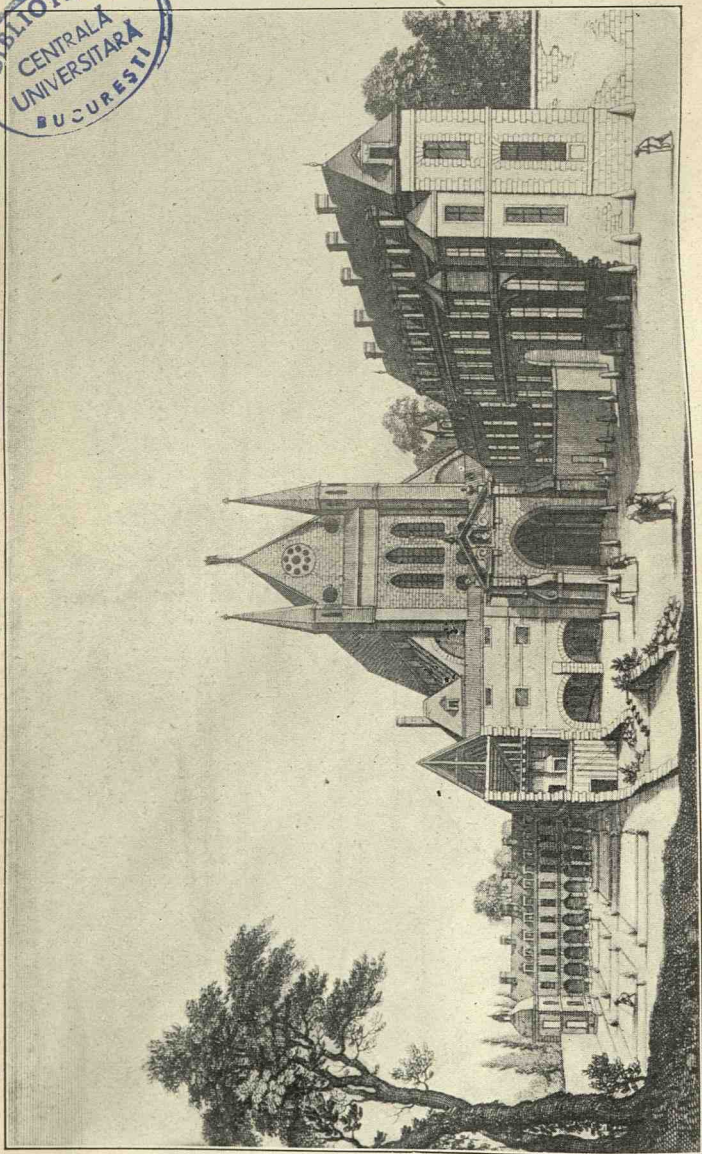
Mais chacun des quatre amis s'exprime sur toutes choses selon son caractère et selon le tour particulier de son esprit : cette conversation n'est point inventée, les bosquets de Versailles l'ont entendue. Or, dans une dispute sur la comédie et la tragédie, Molière dit en riant à Racine : « Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente *Andromaque*, et la comédienne avec le poète. » *Andromaque* parut en 1667. Alors, que croire ? Racine et Molière n'étaient-ils pas aussi séparés qu'on l'a dit ? Il reste, il est vrai, une dernière hypothèse, c'est que La Fontaine oublie la brouille de ses deux amis.

Et le mystère n'est pas éclairci.

---



BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITĂȚII  
BUCUREȘTI



LIE CARMEL

(Estampe du xvii<sup>e</sup> siècle.)

## LE CARMEL

---

Janvier 1900.

Lorsqu'on monte la rue Saint-Jacques et que l'on dépasse l'Institut des sourds-muets, on voit, sur la droite, quelques maisons d'un aspect presque campagnard, derniers vestiges de l'ancien faubourg : dans des cours où s'ouvrent des portes d'étables, des poules picorent ; des familles de pauvres gens s'entassent dans de lourds pavillons du dix-septième siècle à demi ruinés ; quelques vieux arbres des parcs de jadis sont encore debout parmi des masures. Ce sont les débris du séminaire de Saint-Magloire. Un peu plus haut, légèrement en retrait, s'ouvre une large porte, prise entre deux colonnes. Dans l'encadrement de ce portail solennel, un maréchal ferrant a installé sa forge. Cette porte était, au xvii<sup>e</sup> siècle, l'entrée du Carmel. C'est à peu près tout ce qui reste de l'ancien couvent.

Ce fut par cette porte que, le 24 avril 1674, Louise de La Vallière pénétra chez les Carmé-



lites pour y faire pénitence jusqu'à sa mort. Elle avait trente ans, et n'avait jamais été plus belle. La foule entourait le carrosse pour admirer les traits de la pénitente et surprendre l'émoi de son charmant visage. A la cour, lorsqu'on l'avait vue partir, on avait beaucoup pleuré. « On eût dit des obsèques ; on eût dit un triomphe<sup>1</sup>. »

Lorsqu'elle fut entrée dans le couvent, elle dit à la prieure, la Révérende Mère Claire du Saint-Sacrement : « Ma Mère, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma volonté ! Mais je veux la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre. » Puis elle pénétra dans l'église, retira la robe d'apparat qu'elle avait revêtue pour se rendre au Carmel, et prit l'habit religieux. Le soir, elle-même coupa ses cheveux.

La retraite de Louise de La Vallière excita la pitié : on savait les souffrances que lui avait infligées le roi et M<sup>me</sup> de Montespan ; mais, en même temps, on se refusait à plaindre plus qu'il ne convenait la victime de Louis XIV, M<sup>me</sup> de Sévigné exprime à merveille cette compassion nuancée d'ironie : « La pauvre personne a tiré jusqu'à la lie de tout, elle n'a pas voulu perdre un adieu, ni une larme ; elle est aux carmélites... Elle a fait couper ses beaux

1. *Louise de La Vallière et la Jeunesse de Louis XIV*, par J. Lair. C'est une biographie sûre et très délicate de La Vallière ; j'y fais de nombreux emprunts.

cheveux, mais elle a gardé deux belles boucles sur le front ; elle caquète et dit des merveilles. Elle assure qu'elle est ravie d'être dans une solitude ; elle croit être dans un désert, pendue à cette grille. »

Voilà le ton de la cour. Mais la cour se trompait. La pauvre duchesse avait trop souffert pour conserver le regret de sa vie passée. Elle avait longtemps subi la froideur et l'égoïsme du roi, le mépris et l'emportement de M<sup>me</sup> de Montespan ; elle avait quitté la cour, et elle y était revenue pour chaperonner les amours de Louis XIV et de sa rivale. Elle avait vraiment « tiré la lie de tout », et, seule, la volonté du roi l'avait empêchée jusque-là d'entrer au couvent où l'appelait sa vocation et où la poussait le dégoût de toutes les intrigues royales.

Quelques mois auparavant M<sup>me</sup> de Montespan, qui tenait à la conserver auprès d'elle, avait cherché à mettre Bossuet dans son jeu. Comme celui-ci s'était refusé à devenir le complice de cette triste manœuvre et à détourner La Vallière du cloître, M<sup>me</sup> de Montespan avait chargé de l'ambassade M<sup>me</sup> Scarron, la gouvernante de ses enfants. Celle-ci se fit un devoir de représenter à La Vallière le péril de passer sans transition de la vie de la cour à la vie monacale : ne pourrait-elle donc pas servir Dieu et faire pénitence, tout en demeurant dans le



monde ? « Serait-ce là une pénitence ? avait répondu Louise. Cette vie serait trop douce. Ce n'est pas là ce que je cherche. » M<sup>me</sup> Scarron avait insisté : « Mais pensez-vous bien que vous voilà toute battante d'or et que, dans quelques jours, vous serez couverte de bure ? » Louise avait répliqué que, depuis longtemps, elle couchait sur la dure, portait le cilice, et s'imposait toutes les austérités des carmélites.

La pénitente entra donc au Carmel avec l'irrévocable décision d'en subir la règle étroite, sans jeter un regard sur le monde qu'elle quittait. Elle demanda qu'on abrégeât, en sa faveur, le délai imposé aux postulantes. Sa cellule était pareille à celle de ses sœurs : quatre murs nus, un crucifix, une chaise de paille, un bois de lit en façon de cercueil avec une paillasse de longue paille piquée et dure, et des draps de serge. Elle mangeait dans une écuelle de terre avec une cuiller de bois. Tout le jour, de cinq heures du matin à onze heures du soir, elle priait et travaillait. Elle portait des vêtements de serge, et ses pieds étaient chaussés d'alpargates, chaussons de cordes sans talons. Le 2 juin 1674, elle prit l'habit solennellement. Après une année de noviciat, le mardi de la Pentecôte de 1675, Sœur Louise de la Miséricorde reçut le voile, en présence de la reine et de toute la cour. Et ce fut Bossuet qui prêcha.

Cette fois, la marquise de Sévigné ne sourit plus : « Elle fit donc cette action, cette belle et courageuse personne, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et charmante. Elle est d'une beauté qui surprit tout le monde ; mais, ce qui vous surprendra, c'est que le sermon de M. de Condom ne fut point aussi divin qu'on l'espérait. » Ce qui nous surprend, nous qui avons lu le sermon de Bossuet, c'est la déception de la marquise. Que pouvait-elle donc espérer ?

\*  
\* \*

Le Carmel et ses jardins s'étendaient, au dix-septième siècle, entre la rue d'Enfer (aujourd'hui Denfert-Rochereau) et la rue Saint-Jacques. La rue de la Bourbe (aujourd'hui boulevard Port-Royal) les séparait de l'abbaye de Port-Royal. La rue du Val-de-Grâce et la rue Nicole ont été tracées sur cet emplacement. Les carmélites ont encore aujourd'hui leur couvent<sup>1</sup> rue Denfert-Rochereau, mais il n'occupe qu'une très petite partie des terrains de l'ancien monastère.

L'église des carmélites passait pour une des plus anciennes de Paris. Une légende voulait que saint Denis se fût réfugié dans la crypte creusée sous le maître-autel.

1. Ce couvent a été détruit.



Cette église avait été décorée par Philippe de Champagne sur l'ordre de Marie de Médicis. Au-dessus de la grille qui séparait la nef du chœur, Pierre Sarrazin avait sculpté un crucifix de bronze doré. Dans une des chapelles était placé un tableau de Lebrun représentant sainte Madeleine « dans la douleur et le repentir ». Cette toile appartient maintenant au musée du Louvre. Naturellement, on a dit et répété que cette Madeleine était un portrait de Louise de La Vallière. Mais il n'y a aucune ressemblance entre les traits de la sainte et les traits de la duchesse.

Le seul débris de l'ancien Carmel est un petit oratoire resté debout au milieu d'un terrain, rue Nicole, 17 *bis*. Cette petite construction est souvent appelée l'Oratoire de M<sup>lle</sup> de La Vallière, et il est, en effet, très vraisemblable que celle-ci dut venir souvent y prier, durant les trentes-six années qu'elle demeura enfermée dans le monastère. Cet édicule est parfaitement conservé. On y accède par six marches. La porte est surmontée d'un arc sculpté; au centre, une tête d'ange surmontée des lettres I. H. M. L'oratoire est transformé en maison d'habitation. Par les fenêtres on aperçoit une batterie de cuisine. Un perroquet salue le flâneur qui vient là songer à la triste et belle destinée de Louise de La Vallière. A droite, les

ateliers d'un parqueteur; à gauche, ceux d'un carrossier.

Lorsqu'elle eut pris le voile, la recluse écrivit à son ami le maréchal de Bellefonds qui l'avait encouragée et soutenue dans ses projets de retraite : « C'est à l'heure qu'il est que je puis dire avec vérité que je suis à Dieu pour jamais. Je suis liée avec des liens si forts que rien ne peut les rompre, liée par des vœux et encore plus par la grâce qui me les a fait faire. Il ne me reste plus rien à souhaiter que de perdre la mémoire de tout ce qui n'est pas Dieu. Par sa bonté, le cœur est détaché et ne tend qu'à lui plaire; mais cette importune mémoire, dont je souhaite d'être délivrée entièrement, me distrait malgré moi. Il n'y a plus qu'elle à détruire. »

Elle la détruisit. Parfois le monde venait la troubler dans sa retraite. C'était la reine, c'étaient des amies d'autrefois, c'étaient ses parents, ses enfants. Inexorablement, elle se refusait à recevoir personne ailleurs qu'au parloir, selon la règle de son ordre. M<sup>me</sup> de Sévigné a tracé un charmant tableau d'une de ces visites.

C'est en 1676. La reine, convaincue que, depuis un an, il n'y a plus entre le roi et M<sup>me</sup> de Montespan qu'une affectueuse intimité, offre à celle-ci de la conduire aux carmélites. Elle espère sans doute que l'exemple de Sœur Louise de la Miséricorde achèvera la conversion



de la pécheresse : « La reine a été deux fois aux carmélites avec M<sup>me</sup> de Montespan, où cette dernière se mit à la tête de faire une loterie : elle fit apporter tout ce qui peut convenir à des religieuses ; cela fit un grand jeu dans la communauté. Elle causa fort avec Sœur Louise de la Miséricorde ; elle lui demanda si, tout de bon, elle était aussi aise qu'on le disait : « Non, dit-elle, je ne suis point aise, mais je suis contente. » Elle lui parla fort du frère de Monsieur et si elle ne lui voulait rien mander et ce qu'elle dirait pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimables, et peut-être piquée de ce style : « Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez. » Mettez dans cela toute la grâce, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. Après cela, *Quanto* (M<sup>me</sup> de Montespan) voulut manger ; elle donna une pièce de quatre pistoles pour acheter ce qu'il fallait pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appétit admirable ; je vous dis le fait sans aucune paraphrase. »

Qu'il est joli, le tableau de M<sup>me</sup> de Montespan, retroussant ses manches et tournant sa sauce sur le fourneau des carmélites, sous l'œil indulgent de Marie-Thérèse, sous l'œil attristé et peut-être un peu ironique de Sœur Louise de la Miséricorde ! M<sup>me</sup> de Sévigné ne nous a pas dit que M<sup>me</sup> de Maintenon fût présente à cette scène.

C'est grand dommage. On aimerait à se l'imaginer avec La Vallière et Montespan dans la cuisine du Carmel.

Le cloître n'avait pas changé Louise de La Vallière. Elle était *toujours cette petite violette qui se cachait sous l'herbe* et qui « était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse ». Et c'est encore M<sup>me</sup> de Sévigné qui va nous tracer son portrait. (Je cite toujours M<sup>me</sup> de Sévigné, bien que tous mes lecteurs connaissent, je n'en doute pas, les passages que je rapporte ; mais j'ai moi-même tant de plaisir à les transcrire que je suis certain de ne point ennuyer ceux à qui je les fais relire).

« ... M. le prince de Conti la tenait au parloir. Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois ; je ne la trouve ni bouffie, ni jaune ; elle est moins maigre et plus contente ; elle a ses mêmes yeux et ses mêmes regards : l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les ont ni creusés ni battus ; je n'ai jamais rien vu de plus extraordinaire. Elle a cette même grâce, ce bon air au travers de cet habit étrange ; pour la modestie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnait au monde une princesse de Conti ; mais c'est assez pour une carmélite. » (5 janvier 1880.)

A côté de ce simple médaillon, où revit la paisible douceur du visage embéguiné de la re-



ligieuse, je voudrais placer un petit tableau apprêté, élégant et allégorique, où se retrouve aussi l'image de La Vallière, moins précise sans doute, mais encore si charmante !

Ces quelques lignes sont tirées d'une pièce intitulée : *Le songe de M<sup>me</sup> la marquise de La Baume*. (Cette marquise était une femme d'esprit qui avait été la maîtresse de Bussy, et ce dernier avait laissé traîner entre ses mains un portrait satirique de M<sup>me</sup> de Sévigné qui a figuré dans *l'Histoire amoureuse des Gaules*.) Or, voici la « composition » imaginée par M<sup>me</sup> de La Baume :

« Je crus tout d'un coup me trouver bizarrement au milieu d'une foule horrible de monde qui allait tout précipitamment vers un fleuve que je voyais en éloignement. Je suivis cette foule ; je vis que, quand ils étaient arrivés au bord du fleuve, ils en buvaient de l'eau à longs traits ; je remarquai qu'il y avait bien plus d'hommes que de femmes ; j'y reconnus même plusieurs de mes amis. Ce fleuve avait une vertu double : dès qu'on en avait bu, on oubliait parents, amis, amitiés, devoirs, reconnaissance, amour ; enfin, cette eau était salutaire contre les remords et les repentirs. Je vis venir en ce lieu *une belle personne habillée en nymphe : sa jupe était d'une eau pâle très claire ; elle venait d'un pas lent, et paraissait n'avoir pas trop de hâte*

d'arriver. Son port était céleste, son air doux et languissant. Je n'ai jamais rien vu de si beau et de si extraordinaire que ces yeux : il y avait du feu, de l'amour, de la modestie, de la langueur et de l'éclat ; de la douceur, un peu de chagrin même qui ne gâtait rien, et, par-dessus tout, un charme secret qui pénétrait le cœur. Je crus que c'était quelque divinité ; je n'osai l'aborder, je regardai seulement de loin ce qu'elle ferait. Je la vis sur le bord du fleuve qui tâchait de prendre de l'eau ; mais un petit enfant qui se trouva subitement auprès d'elle l'empêchait toujours, et se jouant avec elle, lui faisait répandre l'eau qu'elle voulait prendre dans sa main. Quand elle vit qu'elle n'en pouvait plus prendre, elle s'en retourna, ce petit enfant marchant devant elle et badinant avec elle, comme s'il y eût été dès longtemps accoutumé ».

Des allégories païennes, des réalités chrétiennes, voilà presque tout le dix-septième siècle. La nymphe vêtue d'une eau pâle très claire est devenue Sœur Louise de la Miséricorde. Elle porte un cilice. Mais ses yeux, ses admirables yeux n'ont perdu ni leur grâce, ni leur feu, et la carmélite le sait si bien qu'elle marche toujours les paupières baissées, en traversant les avenues droites du grand jardin monacal, pour aller renouveler les fleurs du petit oratoire. Car elle est la « sacristine » du couvent.



Un jour prochain, on vendra le terrain de la rue Nicole et l'on démolira la petite chapelle déjà profanée depuis un siècle. Et il se trouvera d'incorrigibles rêveurs pour déplorer la disparition de ce pauvre petit édicule. Je serai du nombre.

---





## NOTRE-DAME DE PARIS SOUS LOUIS XIV

---

Juillet 1911.

L'aspect de la Cité était, sous Louis XIV, à peu près le même qu'au treizième siècle. Paris s'était beaucoup étendu hors de la vieille enceinte de Philippe-Auguste. Depuis le règne de Henri IV, des couvents et des hôtels se bâtissaient au Marais, dans l'île Saint-Louis, dans les faubourgs Saint-Jacques, Saint-Germain, Saint-Honoré. Une ville nouvelle avec de grandes places, de vastes jardins et de magnifiques architectures, s'élevait autour du Paris du moyen âge : mais les quartiers anciens gardaient leurs physionomie ancienne ; on n'y rebâtissait pas les vieilles maisons, on n'y élargissait pas les vieilles rues. Et la Cité, en particulier, présentait, entre ses deux grands monuments, le Palais et Notre-Dame, un extraordinaire dédale de ruelles tortueuses, malpropres et mal commodes, coupées de fondrières, encombrées de carrosses et de troupeaux, infestées de malandrins, telles que

les a dépeintes Boileau qui toujours logea dans ces parages.

Ce quartier ne comptait pas moins de trente-trois églises dont douze paroissiales, la plupart perdues au milieu de constructions délabrées. Ces sanctuaires populaires dataient presque tous du douzième ou du treizième siècle. Quelques-uns étaient des chefs-d'œuvre d'architecture gothique, et racontaient la vie, les mœurs, les dévotions des Parisiens du moyen âge, vie, mœurs et dévotions qui, elles non plus, n'avaient guère changé sous Louis XIV.

\*  
\* \*

Venant du Marché-Neuf (sur l'emplacement actuel de la préfecture de police) et suivant la rue Neuve-Notre-Dame, nous arrivons à la place du Parvis, face à la cathédrale.

Ménage, qui fut un des hôtes du cloître Notre-Dame, dit que *Parvis* vient de *Paradisus*, dont on a fait *Paravisus* puis *Parvisus* par contraction, et qu'on appelait ainsi les endroits destinés à la promenade. L'étymologie ne satisfait pas Voltaire, puisqu'il pose cette question dans son *Dictionnaire philosophique* : « Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours carrées au-devant d'une église ? » L'excellent archéologue Guilhermy déclare que le parvis de l'église est



tout simplement le paradis terrestre, « figure de la Jérusalem céleste ». Enfin, Littré fait observer que ce lieu figurait le paradis dans les représentations des mystères qui se jouaient dans les églises. Je ne sais qui a raison de Ménage, de Guilhermy, de Littré ou de Voltaire, qui laissa la question sans réponse.

Le parvis Notre-Dame forme un carré d'environ trente-cinq mètres de côté, délimité par des bornes qui ont remplacé un petit mur d'appui. L'échelle patibulaire, signe et emblème de la justice épiscopale, que l'on voyait autrefois sur le parvis, a disparu. Mais on y voit encore une statue et une fontaine.

La statue, « longue et mal faite », — c'est du moins l'opinion des connaisseurs de l'époque — représente un personnage qui tient un livre d'une main et de l'autre un bâton auquel s'enroule un serpent. Les uns prétendent que c'est Esculape, les autres, Mercure. Certains tiennent pour Archambaud, maire du Palais sous Clovis II, et qui passait pour être « affectionné à l'endroit des ecclésiastiques et prêtres » ; la légende veut que cet Archambaud ait fait du bien à Notre-Dame et fondé l'Hôtel-Dieu. Enfin les Hermétiques affirment que c'est là l'image de Guillaume de Paris, auteur du portail de Notre-Dame, dont les figures, si l'on sait les bien interpréter, montrent les chemins du grand œuvre.

(Il est probable que cette statue avait fait partie du portail de la cathédrale primitive ; tel est du moins l'avis de l'abbé Lebœuf.)

La fontaine est moderne ; c'est un petit édicule, de style classique élevé en 1639. Un distique avertit les passants que, si par hasard la fontaine ne coule pas, ils n'ont qu'à pousser un peu plus loin pour se désaltérer dans les eaux éternelles.

La place même est resserrée ; plus large que profonde, elle occupe à peu près le quart de l'espace qui s'étend maintenant devant Notre-Dame. Elle est fermée à l'Ouest par l'église Saint-Christophe, l'hospice des Enfants-Trouvés et les bâtiments de l'Hôtel-Dieu ; au midi, par la jolie façade gothique de la chapelle de l'Hôtel-Dieu construite au *xiv*<sup>e</sup> siècle ; au Nord, par les vieilles maisons à pignons et à tourelles de la rue Saint-Christophe. Il n'y a pas une construction autour de cette place qui ne soit vieille d'au moins trois siècles.

Quand, aidés des descriptions, des plans et des estampes, nous imaginons ce cadre qui s'accorde si bien avec l'architecture de la cathédrale, quand nous nous représentons l'édifice se dressant soudain dans toute sa majesté au-dessus des bâtiments voisins qu'il domine sans les écraser, alors, nous qui sommes condamnés à ne plus voir Notre-Dame que perdu dans un steppe, nous envions les hommes d'autrefois qui eurent



sous les yeux un si admirable spectacle. De leur bonheur, ils étaient d'ailleurs inconscients, car, en ce temps-là, il ne fût venu à l'esprit de personne qu'on pût un jour élargir la place du Parvis-Notre-Dame.

Du côté du levant, la place est bordée par la porte de l'archevêché, Notre-Dame, Saint-Jean-le-Rond; et, à côté de cette dernière église, s'ouvre un passage qui conduit au cloître.

Les bâtiments de l'archevêché sont situés entre Notre-Dame et la Seine, là où s'élève maintenant le presbytère construit par Viollet-le-Duc. C'est encore le vieil évêché du moyen âge, bâti par Maurice de Sully. On y pénètre par une première cour où débouche un passage donnant accès au pont de l'Hôtel-Dieu ou Pont-au-Double ainsi nommé parce que les piétons payent un double pour y passer. Ce pont, édifié par les administrateurs de l'Hôtel-de-Dieu, date de 1625. Les culées en sont si raides qu'on voit rarement des cavaliers s'y aventurer; l'accès leur en est cependant permis moyennant deux liards.

Les constructions du palais épiscopal, flanquées de tours et séparées de la rivière par une étroite terrasse, renferment le logement de l'évêque, une grande salle où sont célébrés les actes du doctorat en théologie, une chapelle ogivale et le tribunal de l'Officialité où sont appelées les causes ecclésiastiques.

Passons sans nous arrêter devant la cathédrale où nous reviendrons dans un instant, et devant le portail de l'église Saint-Jean-le-Rond, ancien baptistère, maintenant paroisse du Cloître. Cette petite église est contiguë à Notre-Dame, du côté de la porte de la Vierge.

Le long de la muraille de Saint-Jean-le-Rond, une allée conduit à une des portes du cloître, vaste enclos occupé par les maisons du chapitre et qui renferme un des quartiers les plus originaux de la ville.

\*  
\* \*

Y eut-il jamais à côté de Notre-Dame un véritable cloître, c'est-à-dire une cour quadrangulaire entourée de galeries ? Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, parle du « cloître avec ses galeries gothiques ». L'œil du poète les a vues ; mais l'œil de l'antiquaire n'en a jamais aperçu le moindre vestige. Si ce cloître a existé, l'on peut conjecturer que la petite porte, nommée la *Porte rouge*, y donnait accès ; en effet, non loin de là se trouvait un puits, qui eût alors marqué le centre de l'aire ; mais c'est là une pure hypothèse que ne confirment ni les textes ni les observations archéologiques.

L'enceinte du Cloître-Notre-Dame est formée d'une vieille muraille percée de trois portes,



l'une sur la place du Parvis, la seconde à l'entrée de la rue de la Colombe, la troisième près du Pont-de-Bois qui fait communiquer la Cité avec l'île Saint-Louis. Dessinons sur un plan d'aujourd'hui les limites du cloître Notre-Dame : à l'est, la Seine ; au sud, la cathédrale ; à l'ouest, une ligne parallèle à la rue d'Arcole qui, partant de la seconde travée de Notre-Dame, rencontrerait la rue de la Colombe et la suivrait du côté des numéros impairs ; au nord, la rue des Ursins se nommait autrefois rue d'Enfer et rue Basse-des-Ursins.

Le cloître est traversé par trois rues, la rue des Chanoines, aujourd'hui rue Chanoinesse ; la rue des Chantres, la rue du Chapitre, aujourd'hui rue du Cloître-Notre-Dame. Il faut y ajouter, comme nous le verrons, une quatrième rue créée au dix-septième siècle, la rue de l'Abreuvoir.

Il y avait trois églises dans l'intérieur du cloître. La plus ancienne était celle de Saint-Aignan fondée en 1120 en l'honneur de saint Aignan, évêque d'Orléans ; Saint Bernard, selon la légende, y avait souvent prêché. Sainte-Marine servait de paroisse aux serviteurs de l'archevêque ; l'Official y faisait célébrer le mariage des personnes séduites : c'était l'église des régularisations ; elle contenait la sépulture de François Miron. Enfin derrière le chevet de

Notre-Dame s'élevait une petite chapelle nommée Saint-Denis-du-Pas. Les archéologues du dix-septième siècle se livraient à d'infinies discussions sur l'origine de ce vocable : les uns soutenaient que l'église avait été bâtie sur le lieu même du martyr de saint Denis, et traduisait du Pas par *a passione*; les autres disaient que saint Denis avait été martyrisé à Montmartre, et que l'église était dite *a passu*, à cause d'un degré qu'il fallait monter pour y arriver.

Les maisons canoniales sont au nombre de trente-sept, et, comme le chapitre compte huit dignitaires, cinquante chanoines et cent cinquante chapelains, nombre de ses membres sont obligés d'habiter au dehors. Le titulaire de chaque maison la résigne en mourant à l'un de ses confrères. La maîtrise est logée dans le Cloître, elle occupe une maison non loin de la Porte Rouge.

Cette petite cité est soumise à la juridiction du Chapitre. Le bailli connaît de toutes les causes civiles et criminelles dans l'étendue du Cloître et dans l'intérieur de l'église. Colbert, qui supprime dans Paris toutes les justices seigneuriales, maintient celle du Chapitre. Mais le Cloître jouit d'un autre privilège qui, celui-là, ne trouve pas grâce devant Louis XIV : ses habitants étaient, jusqu'alors, exempts d'impôts; désormais les officiers du roi lèvent des taxes



proportionnées au loyer de chaque maison.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le Cloître soit uniquement habité par des ecclésiastiques. Il y a longtemps que les laïques y sont tolérés. Au dix-septième siècle, ils l'envahissent.

Il existe de vieux règlements du quatorzième siècle, défendant aux hôtes du Chapitre de « retirer avec soi femme quelconque, vieille ou jeune, maîtresse ou chambrière, ni parente pour y séjourner » ; les femmes de charge ne peuvent entrer qu'avec l'agrément du Chapitre « lequel maturément considère la qualité, prudence et âge des personnes ; » mais depuis longtemps ces règlements ne sont plus respectés, et des femmes viennent s'établir dans les maisons canoniales.

Dans un procès intenté aux chanoines par les bénéficiers, ceux-ci se plaignent des comédies, bals, mascarades et brelans qui se donnent dans le Cloître ; les rues sont, disent-ils, envahies par les laquais ; les carrosses roulent jusqu'à près minuit, et les chanoines, qui reviennent de matines, en reçoivent beaucoup d'incommodités et d'indignités. Aussi, en 1655, un arrêt du Parlement défend-il aux chanoines de « retenir dans leurs maisons aucunes personnes laïques autres que leur père, mère, frères et sœurs ». L'arrêt n'est pas obéi.

Le Cloître Notre-Dame n'est pas un lieu de

silence et de recueillement ; même la sécurité n'y est pas complète. Un Suisse est chargé de garder les portes, mais il a fort à faire pour donner la chasse aux malfaiteurs qui se glissent, la nuit, dans les rues. Cependant, Paris est si bruyant le jour, et si peu sûr la nuit, que, malgré tout, l'asile du Cloître paraît enviable à beaucoup de Parisiens. Saint-Simon raconte qu'il a souvent ouï dire à Pontchartrain « que son château en Espagne était d'arriver avec l'âge à une place de conseiller d'honneur au Parlement et d'avoir une maison dans le Cloître Notre-Dame ». Et le goût que marquent certains Parisiens pour les habitations du Cloître remplit d'aise les chanoines qui voient ainsi s'augmenter les revenus de leurs maisons canoniales.

La liste serait longue des personnages plus ou moins célèbres qui, au dix-septième siècle, habitent le Cloître Notre-Dame. Ménage y vit et y meurt dans une maison qu'Édouard Fournier prétend retrouver au numéro 4 de la rue Massillon ; mais Édouard Fournier, qui est un très agréable conteur, n'a point le génie de l'exactitude. C'est au Cloître que ce brave homme de Ménage, un peu pédant, disons le mot, un peu cuistre, tient ses *Mercuriales*, assemblées littéraires où il reçoit ses amis : Galland, Boivin, de Launay, Pinson, du Bos, l'abbé de Valois. Entre



deux controverses grammaticales, on s'y dispute souvent à propos des antiquités de l'église voisine. Ménage est enterré dans sa paroisse, Saint-Jean-le-Rond. Puis voici des jansénistes : Saint-Cyran loge plusieurs années dans la maison du sous-chantre ; M. de Coislin, le futur évêque d'Orléans, héberge son oncle M. de Pontchâteau, un des solitaires de Port-Royal ; et l'on trouve encore au Cloître M. Stuart d'Aubigny, un gentilhomme écossais, ancien élève des petites écoles de Port-Royal, ami de Saint-Evremond qui trouve dans sa conversation « un agrément universel ».

On a dit que Racine avait demeuré dans une des maisons du Cloître. Mais cette tradition est inexacte. Ce qui put y donner naissance, ce fut qu'à une certaine époque de sa vie, Racine logea dans l'hôtel des Ursins, sur la paroisse Saint-Landry, tout près du Cloître.

Sans poursuivre une énumération fastidieuse, rappelons le plus notoire des hôtes du Cloître Notre-Dame, Nicolas Boileau-Despréaux.

\*  
\* \*

On s'est demandé dans quelle partie du Cloître se trouvait le logis du poète. La recherche des maisons qu'habitèrent des hommes illustres, est un jeu innocent auquel se plaisent les anti-

quaires. D'ailleurs, cette récréation historique est souvent l'occasion de quelques découvertes intéressantes touchant la topographie du vieux Paris. Jouons donc à trouver la maison de Boileau.

Boileau meurt le 13 mars 1711. Son testament, daté du 2 mars de la même année, commence par les lignes suivantes :

« Par devant les notaires..., à Paris, soussignés, fut présent Nicolas Boileau-Despréaux, écuyer, demeurant Cloître Notre-Dame, paroisse Saint-Jean-le-Rond, en une maison appartenante à M. l'abbé Lenoir, étant dans sa robe de chambre, au premier étage de ladite maison, ayant vue par une croisée sur une terrasse donnant sur l'eau, infirme de corps, sain d'esprit, mémoire et jugement, comme il est apparu aux dits notaires, par ses paroles et ses entretiens, etc... »

Donc aucun doute n'est permis. Boileau est mort dans une maison sur le bord de l'eau, et cette maison appartenait à M. l'abbé Lenoir. Ce chanoine était le confesseur de Boileau. Il avait un frère, Le Noir de Saint-Claude, qui avait été mis à la Bastille, en 1707, pour ses relations avec le parti janséniste. Lui-même avait montré beaucoup d'amitié pour Port-Royal, néanmoins, en 1697, il avait signé le formulaire. Et Sainte-Beuve remarque avec raison que Boileau était



bien logé dans la maison du « plus janséniste de ceux qui ne l'étaient pas » ; n'avait-il pas gardé pareille attitude dans les disputes religieuses de son temps ?

Peut-on fixer avec plus de précision la place de la maison où Boileau est mort ?

Un érudit qui connaissait bien Notre-Dame et ses alentours, l'abbé Valentin Dufour, soutint que Boileau habitait dans la maison du chanoine Chastelin, auteur d'un *Martyrologe universel*. Or, une note ajoutée au « diaire », c'est-à-dire au journal de l'abbé, nous apprend que cette maison était la dernière de la rue de l'Abreuvoir, dont elle formait l'angle, avec vue sur la rivière. « La rue de l'Abreuvoir, dit Jaillot dans ses *Recherches sur Paris*, va du Cloître Notre-Dame à la rivière. Quand l'endroit vulgairement appelé le *Terrain* fut environné de murs, on laissa à un de ses côtés un passage pour conduire les chevaux à la rivière qui lui a fait donner le nom de rue de l'Abreuvoir ». Et Jaillot complète ainsi ses renseignements : « Le sieur Marie, qui avait fait un traité pour la construction des maisons de l'île Notre-Dame [l'île Saint-Louis], fut obligé, par arrêt du Conseil du 6 octobre 1616 et du 30 août 1618, de faire revêtir le *Terrain* d'un mur de pierre de taille ; la même condition fut imposée aux habitants de l'île qui furent subrogés au sieur Marie

en 1643. Comme cet ouvrage éprouvait des difficultés et des lenteurs, le roi nomma des commissaires du Conseil qui, par leur jugement du dernier août 1647, réglèrent la forme de ce revêtement... » L'ouvrage fut exécuté par les soins du Chapitre ; puis l'on établit dans l'intérieur un jardin réservé aux chanoines et « aux hommes qu'ils voulaient bien y admettre ». La rue de l'Abreuvoir longeait cette promenade plantée en quinconce. Et l'abbé Dufour conclut que la maison de Boileau était à peu près à la place où se trouve maintenant la fontaine du square de l'Archevêché.

Malheureusement il est impossible d'accorder cette opinion avec les termes du testament de Boileau. Et tout ce que nous savons, tout ce que nous saurons jamais, c'est que le pauvre Boileau « infirme de corps », comme le disent les notaires qui reçurent son testament, passa ses dernières années dans un logis qui donnait sur la rivière, non loin du Terrain. Sourd, la voix éteinte, la vue affaiblie, souffrant d'un asthme et d'une cruelle maladie de vessie, regrettant sa maison d'Auteuil, gémissant sur les calamités publiques, il pouvait du moins, soutenu par ses deux serviteurs, Jean Benoît et Babet, se traîner jusqu'à la terrasse de son appartement, et, par les beaux jours, y respirer la brise de la Seine. Et puisque je suis amené à



parler de la vieillesse de Boileau, je veux citer cette lettre si belle et si émouvante qu'il écrivait à Brossette en 1709, deux ans avant de mourir.

« Je ne saurais assez vous admirer, vous et vos confrères académiciens, de la liberté d'esprit que vous conservez au milieu des malheurs publics, et je suis ravi que vous vous appliquiez plutôt à parler des funérailles des anciens qu'à faire les funérailles de la félicité publique, morte en France depuis plus de quatre ans. Cela s'appelle être philosophe et marcher sur les pas d'Archimède, qu'on trouva faisant une démonstration géométrique dans le temps qu'on prenait d'assaut la ville de Syracuse où il était enfermé. Nous nous sentons à Paris de la famine aussi bien que vous, et il n'y a point de jour de marché où la cherté du pain n'excite quelque sédition ; mais on peut dire qu'il n'y a pas moins de philosophie que chez vous, puisqu'il n'y a point de semaine où l'on ne joue trois fois l'opéra, avec une fort grande abondance de monde, et que jamais il n'y eut tant de plaisirs, tant de promenades et de divertissements. » J'aime beaucoup cette lettre de Boileau.

Boileau était, depuis bien longtemps, un habitué du Cloître Notre-Dame. Il était venu loger dans une maison voisine du Terrain au mois de

juillet 1699, mais auparavant il en habitait une autre située près du puits du Cloître, sur laquelle nous n'avons aucun renseignement. C'était vers 1683 qu'il s'était retiré pour la première fois dans ce quartier ecclésiastique, afin d'y chercher la tranquillité, las d'entendre « le tintamarre des nourrices et des servantes » qui remplissait la maison de son neveu, M. Dongois, greffier en chef du Parlement. Il s'était alors logé chez son vieil ami, l'abbé Emery Dreux, sous-chantre du Chapitre. Et il paraît bien qu'il avait un logement dans le Cloître, même pendant qu'il séjournait à Auteuil.

Un service fut célébré pour lui à Saint-Jean-le-Rond, sa dernière paroisse. Mais, selon son désir, il fut enterré à la Sainte Chapelle, sa paroisse natale. Cette sépulture convenait à l'auteur du *Lutrin*.



Si je me suis longtemps attardé dans le Cloître, c'est que ce coin de Paris est encore aujourd'hui l'un de ceux qui conservent le mieux la physionomie de la ville ancienne. Dans la rue Chanoinesse et dans la rue qui porte le nom de Massillon, toutes les vieilles maisons canoniales n'ont point encore disparu. Naguère fut démolie cette tour, dite on ne sait pourquoi



de Dagobert, dont l'escalier en vis était si pittoresque, et dont la plate-forme offrait une vue si émouvante sur le transept Nord et la cathédrale. Mais il y a encore çà et là des cours charmantes, des vieux escaliers de bois à balustres. Dans une écurie, on découvre quelques débris et de très beaux chapiteaux de la chapelle Saint-Aignan. Bref le lieu est propice pour y évoquer les histoires et les figures du passé...

Revenons sur la place du Parvis.

Nous avons devant nous la cathédrale telle que l'ont faite les maîtres maçons et les tailleurs d'images du moyen âge : elle n'a encore souffert ni du temps ni des hommes ; ses dehors offrent le même aspect qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ; toutes ses sculptures, celles des portes et celles de la galerie des rois, sont restées intactes.

En face de ce chef-d'œuvre dont la seule pensée nous émeut et nous transporte, quelle fut l'impression des hommes du dix-septième siècle ?

Par son ancienneté, par sa masse, par la richesse de son décor, le monument frappe l'imagination populaire. Mais la Renaissance classique a diminué l'estime des « connaisseurs » pour les œuvres du moyen âge, et, dès le milieu du dix-septième siècle, personne n'ose plus louer, si ce n'est bien timidement, les « productions barbares » de l'art gothique.

Cependant, on a un peu exagéré le mépris du dix-septième siècle pour les vieilles églises ogivales. Il faut distinguer entre l'architecture qui ne fut jamais dédaignée, puisque, même au dix-septième siècle, on a construit des églises gothiques, et la sculpture, sur laquelle tout le monde était de l'avis de Molière :

..... Le fade goût des ornements gothiques,  
Ces monstres odieux des siècles ignorants,  
Que de la barbarie ont produit les torrents.

Le grand architecte Boffrand écrit dans son *Livre d'architecture* : « Quelques églises gothiques, quoique toujours gâtées par quantité de sculptures sans correction, sans goût, mal imaginées et mal placées, par des ornements de mauvais choix et par des monstres inconnus, ne laissent pas d'avoir leur beauté. D'où peut-elle provenir, si ce n'est d'une juste proportion de la hauteur à la largeur et du rapport de toutes les parties avec le tout ? » Enfin, la phrase célèbre où Fénelon compare les deux architectures, la grecque et la gothique, n'est pas une condamnation formelle de la seconde. « ...Au contraire, dit-il, l'architecture gothique élève sur des piliers très minces une voûte immense qui monte jusqu'aux nues ; on croit que tout va tomber, mais tout dure pendant des siècles, tout est plein de fenêtres, de roses



de pointes ; la pierre semble découpée comme du carton : tout est à jour, tout est en l'air... »

Dans les rares jugements portés au dix-septième siècle sur Notre-Dame, nous trouvons trace de cette distinction entre l'architecture et la sculpture. Un certain Isaac de Bourges qui décrit Paris, dans les dernières années du dix-huitième siècle, écrit : « Son architecture (celle de Notre-Dame), *quoique gothique*, a quelque chose de si singulier et de si délicat qu'elle a toujours passé pour la plus belle église du royaume. » Quant aux sculptures, leur barbarie révolte tous les « hommes de goût ». Dans le Théâtre des *Antiquités de Paris*, le P. Du Breul consent à écrire : « Les portes sont illustrées de *fort belles* statues et sculptures de pierre et d'une pièce... » Et voici quelques appréciations de Germain Brice qui passait pour le meilleur cicérone des curiosités de Paris (édition de 1725) : « Les dehors de cet édifice ont de la richesse et de la beauté dans leur genre, principalement derrière le chœur où il semble qu'on ait prodigué une plus grande quantité d'ornements de sculpture que dans les autres endroits. On y remarquera plusieurs obélisques ou pyramides délicatement travaillées, enrichies de feuillages, de têtes et de figures entières où il paraît une patience extrême et un soin tout particulier, lesquelles

sont placées à l'extrémité des arcs-boutants, qui repoussent la voûte du chœur. Cependant tous ces ouvrages, qui dans leur temps étaient admirés, ne sont remarqués autre chose à présent (*sic*) que, si nos ancêtres avaient connu le beau dessein de l'architecture grecque ou romaine ou qu'ils eussent suivi comme les anciens les belles et sages proportions fondées sur la nature même, on aurait vu sortir de leurs mains des ouvrages aussi merveilleux que ceux qui se remarquent encore parmi les ruines de la Grèce et de Rome. Mais le goût gothique qui affectait toute l'Europe depuis tant d'années étant en usage, il fallut le suivre aveuglément, ce qui a duré jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle environ... » Du même Germain Brice : « Les portes de cette église en enfoncement sont chargées d'une prodigieuse quantité de sculptures qui représentent des saints, des anges avec des patriarches de l'Ancien Testament et des caprices très ridicules sans ordre et sans aucun arrangement, selon la manière grossière des derniers siècles... La porte du côté de l'archevêché paraît avoir été travaillée avec un peu plus de soin et d'exactitude que les autres. Les figures qui y sont placées semblent dessinées plus correctement ; mais, par malheur, le grand vitrail en rose qui se trouve au milieu est fort endommagé et a besoin de réparation, ce que l'on attribue au



vent du midi et aux pluies très violentes qui viennent de ce côté... »

Mais ces images, si elles ne parlaient point aux artistes, avaient du moins conservé le prestige, le seul qu'avaient voulu leur donner les statuaires du moyen âge : elles touchaient les cœurs, elles édifiaient et éclairaient les consciences. Saint-Simon nous en rapporte un exemple singulier. Je transcris ce curieux récit, on n'abrège pas du Saint-Simon :

« Un fameux avocat qui s'appelait Chardon et qui l'a été de mon père et le mien, avait été huguenot et sa femme aussi. Ils étaient de ceux qui avaient fait semblant d'abjurer, mais qui ne faisaient aucun acte de catholiques, qu'on connaissait parfaitement pour tels, qui même ne s'en cachaient pas, mais que la grande réputation de Chardon soutenait, et le nombre de protecteurs considérables qu'elle lui avait acquis. Ceux-là même avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour leur persuader au moins d'écouter ; ils n'en purent venir à bout, le moment de Dieu n'était pas venu. Il arriva enfin. Ils étaient tous deux vertueux, exacts à tout, et d'une piété dans leur religion qui aurait fait honneur à la véritable. Étant un matin dans leur carrosse, tous deux arrêtés auprès de l'Hôtel-Dieu, attendant une réponse que leur laquais fut un très long temps à leur rapporter, M<sup>me</sup> Chardon porta ses

yeux vis-à-vis d'elle, au hasard, sur le grand portail de Notre-Dame, et peu à peu, tomba dans une profonde rêverie, qui se doit mieux appeler réflexion. Son mari qui, à la fin, s'en aperçut, lui demanda à quoi elle rêvait si fort, et la poussa même du coude pour l'engager à lui répondre. Elle lui montra ce qu'elle considérait, et lui dit qu'il y avait bien des siècles, avant Luther et Calvin, que toutes ces figures de saints avaient été faites à ce portail, que cela prouvait qu'on invoquait donc alors les saints ; que l'opposition de leurs réformateurs à cette opinion si ancienne était une nouveauté ; que cette nouveauté lui rendait suspects les autres dogmes qu'ils leur enseignaient, contraires à l'antiquité catholique ; que ces réflexions qu'elle n'avait jamais faites lui donnaient beaucoup d'inquiétude et lui faisaient prendre la résolution de chercher à s'éclairer. Chardon trouva qu'elle avait raison, et, de ce même jour, ils se mirent à chercher la vérité, puis à consulter, enfin à se faire instruire. Cela dura plus d'un an pendant lequel les parties et les amis de Chardon, se plaignaient qu'il ne travaillait plus et qu'on ne pouvait plus le voir ni sa femme. Enfin, secrètement instruits et pleinement persuadés, ils se déclarèrent tous deux ; ils firent une abjuration nouvelle... »





L'intérieur de Notre-Dame n'avait pas été modifié depuis l'achèvement de l'édifice. Sous Louis XIV, nous retrouvons l'église du moyen âge, mais la piété des siècles lui a ajouté des statues, des monuments, des peintures, et a, çà et là, modifié le décor. Nous pourrions faire le tour du monument en suivant pas à pas les descriptions qu'en donnent les histoires et les itinéraires du dix-septième et du dix-huitième siècle; mais ce Bœdeker rétrospectif serait assez fastidieux. Contentons-nous de retracer l'aspect général de l'église et d'énumérer les plus célèbres curiosités qu'on y voyait vers 1698; on saura bientôt quelle raison nous fait choisir cette date.

En entrant dans l'église, on remarque adossé au premier pilier la figure d'un homme armé de toutes pièces, et qui, à genoux, semble adresser sa prière à un gigantesque saint Christophe placé devant le pilier suivant. Au-dessous de l'homme agenouillé, on lit cette inscription : « C'est la représentation de noble homme, messire Antoine des Essarts, chevalier, jadis sieur de Thieux et de Glatigny, au val de Galie, conseiller et chambellan du roi, notre sire Charles VI de ce nom, lequel chevalier fit faire ce grand image en

l'honneur et révérence de M. S. Christophe, en l'an 1413. Priez Dieu pour son âme. » Ce des Essarts, ayant trahi le parti du duc de Bourgogne, faillit avoir la tête tranchée, et ne fut sauvé que par l'intercession de saint Christophe.

Tout près de cette statue colossale dix vers gravés sur un tableau avertissent les visiteurs de l'élévation de Notre-Dame (17 toises), de sa largeur (24), de sa longueur (65), de la hauteur des tours (34) et mentionnent que l'édifice est bâti sur pilotis, légende à laquelle déjà personne, au dix-septième siècle, n'ajoute plus foi.

Aux piliers de la nef et jusque dans les transept sont accrochés de grands tableaux de onze ou douze pieds de hauteur. Le 1<sup>er</sup> mai de chaque année, la corporation des orfèvres fait présent à Notre-Dame d'une peinture qu'elle a commandée à l'un des meilleurs peintres de Paris. La cathédrale est ainsi devenue un véritable musée d'art religieux, et l'on y voit, placés à la suite comme dans une exposition, des tableaux de Vouet, de Corneille, de Boullongne, de Le Sueur, de Jouvenet, de Sébastien Bourdon, de Parrocel, de Champagne, de Le Brun et de quelques autres moins illustres. Cette décoration, reconnaissons-le, convenait assez mal à l'architecture de la nef de Notre-Dame.

A l'extrémité de la nef, une statue équestre excitait la curiosité et l'humeur batailleuse des



archéologues. Les uns voulaient que ce cavalier fût Philippe le Bel, et que le monument commémorât la victoire de Mons-en-Puelle que Philippe le Bel avait remportée par une faveur particulière de la sainte Vierge ; tel était l'avis du chapitre de Notre-Dame. D'autres tenaient pour Philippe de Valois qui, après la victoire de Cassel, pénétra dans Notre-Dame revêtu de la même armure, monté sur le même cheval qui lui avait servi dans le combat, et offrit à la Vierge sa monture et ses armes. Au-dessus de cette mystérieuse sculpture était placé un long poème élégiaque en vers latins sur la loi salique.

L'entrée du chœur était fermée par un jubé ; la porte s'ouvrait entre deux autels dédiés l'un à la Vierge et l'autre à saint Denis et qui étaient de la part des Parisiens l'objet d'une vénération très ancienne.

Le maître-autel était fort simple, et revêtu d'un parement ainsi que le retable. Quatre anges tenant les instruments de la Passion étaient posés sur des colonnes de cuivre réunies par des tringles où glissaient des courtines. Derrière l'autel, un grand reliquaire terminé par une croix abritait la châsse de saint Marcel. Au fond du chœur s'élevait l'autel de la Trinité qu'on nommait aussi l'autel des Ardents. Là, dans une grande armoire, étaient enfermées

des châsses précieuses contenant des reliques de saint Gendou, de saint Séverin, de saint Germain, de saint Lucain et des compagnes de sainte Ursule. L'autel des Ardents était exhaussé, on le pouvait voir du grand autel. On y montait par deux rampes à balustres de cuivre.

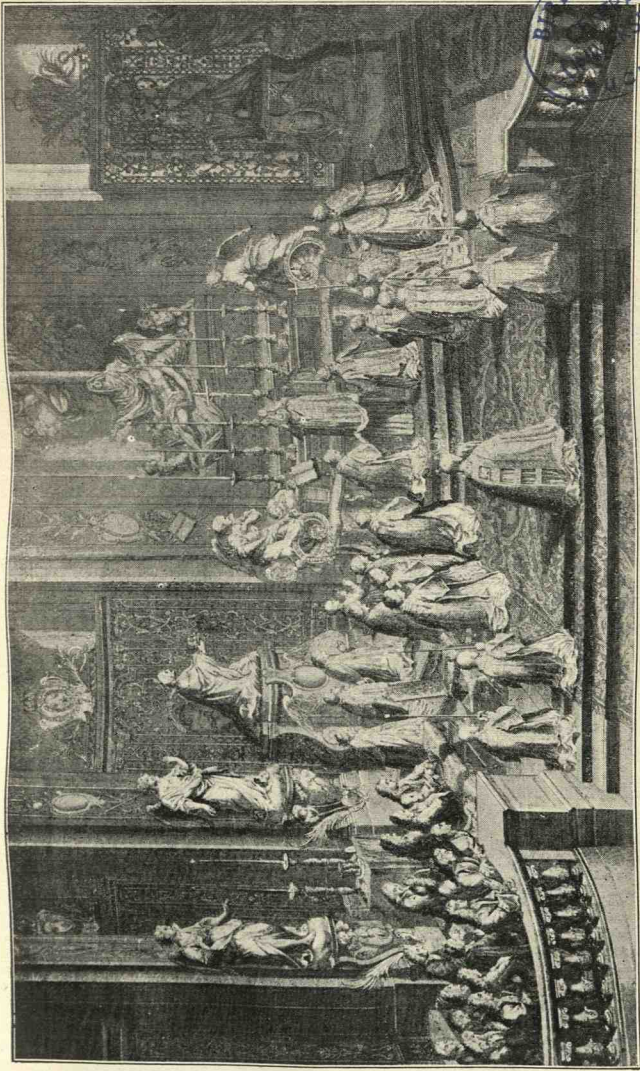
Quarante-cinq chapelles s'ouvraient autour de l'édifice ; beaucoup contenaient des monuments funèbres. Les plus beaux étaient ceux du maréchal de Guébriant et de sa femme, de Juvénal des Ursins, des Gondi, etc...

Et maintenant, imaginez l'aspect de cette immense cathédrale qui a conservé toutes ses verrières du treizième et du quatorzième siècle, dans l'abside, le chœur, la nef et la plupart des chapelles ; les autres sont ornées de vitraux du seizième siècle. Imaginez-le surtout un jour fête ou de procession solennelle : les murs sont tendus des magnifiques tapisseries de l'Histoire de la Vierge par Champagne ; la voûte est pavoisée des drapeaux pris sur l'ennemi ; l'église regorge d'une multitude qui l'a envahie jusque dans les galeries supérieures où par précaution le chapitre a dû faire poser des balustrades de fer. Quel magnifique spectacle !

Cinq siècles avaient enrichi la cathédrale de monuments, de châsses, de statues et de tableaux, sans presque rien modifier du décor ancien. Pour être vrais, disons *presque rien*,



BIBLIOTECA  
MUSEULUI  
STARA  
BUCURESTI



MAITRE-AUTEL DE NOTRE-DAME: AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

car l'habitude que l'on avait d'élever des échafaudages pour les services funèbres et les cérémonies publiques causait parfois quelques dommages. En transportant ces charpentes, les ouvriers écornaient des sculptures, crevaient des vitraux, et les tableaux souffraient de leurs trop fréquents déménagements. Malgré tout, on peut dire que jusqu'en 1699 aucun acte de vandalisme n'avait changé la figure de l'édifice de Maurice de Sully.

Cette année-là commencèrent les dégradations. L'accomplissement du vœu de Louis XIII en fut la première occasion.



Le 10 février 1638, Louis XIII consacra son royaume à la Vierge et, en souvenir de ce vœu solennel, promit d'élever un sanctuaire nouveau dans Notre-Dame de Paris, « afin, dit-il, que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontés à ce sujet, pour monument et marque incontestable de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tienne entre ses bras celle de son précieux fils descendu de la croix, et où nous serons représentés aux pieds du fils et de la mère, comme



leur offrant notre couronne et notre sceptre ».

Louis XIII n'eut pas le temps d'accomplir son vœu ; il en chargea son successeur. Louis XIV n'apporta aucune hâte à exécuter la volonté paternelle. En 1685, Louvois passa marché pour un autel orné de quatre colonnes en bronze doré et de quatre colonnettes d'argent, surmonté d'un tabernacle en or ; mais aucune suite ne fut donnée à ce premier projet. Enfin, en 1698, Louis XIV se décida à charger Robert de Cotte d'exécuter ce grand ouvrage pour lequel trois cent mille livres avaient été prévues ; il en promit cinq cent mille sur les instances de M<sup>me</sup> de Maintenon et de l'archevêque de Paris.

Cette année 1698 est une date importante dans l'histoire de l'art français. Trois monuments furent alors décidés : l'autel de Notre-Dame de Paris, l'église des Invalides et la chapelle de Versailles, et ces trois monuments inaugurèrent dans l'architecture et le décor un style nouveau, que l'on a coutume d'appeler le Louis XV, et qui, en réalité, naquit dans les quinze dernières années du règne de Louis XIV.

Les travaux commencèrent au mois de septembre 1699. On démolit d'abord le maître-autel du moyen âge et l'autel des Ardents, puis on souleva le pavage du chœur. Des procès-verbaux furent alors dressés, jour par jour, où l'on consigna toutes les découvertes faites par

les démolisseurs. Aujourd'hui on ne peut les lire sans un sentiment de tristesse et de commiseration ; on regrette tant d'histoire à jamais effacée, on plaint les pauvres morts troublés dans leur dernier sommeil.

En détruisant l'autel des Ardents on recueille toutes les châsses. Au bas du degré du grand autel on déterre le cœur de Louise de Savoie et les entrailles de Louis XIII. Sous les dalles du sanctuaire apparaissent des restes d'évêques et de princes ; depuis la fondation de l'église, ce lieu fut réservé à leur sépulture. Ici la plaque de cuivre porte encore le nom du défunt, là l'inscription s'est effacée ; il y a des tombeaux anonymes. Partout on découvre, mêlés à des ossements et à des poussières, des lambeaux d'étoffe, des crosses, des chaussons de cuir, des velins à demi pourris, des chatons de bagues. On jette tous les ossements pêle-mêle dans un tombeau de pierre placé près du grand autel, du côté de l'Épître, vers l'endroit où le célébrant dit le *De profundis* de la messe.

Enfin, le 7 décembre 1699, il est procédé à la bénédiction solennelle de la première pierre de l'autel.

La construction fut lente. L'année suivante Mansart exposa le modèle d'un autel avec quatre colonnes torses qu'on essaya en présence du roi. Ce projet fut unanimement critiqué et aban-



donné; l'entreprise resta suspendue pendant huit ans. Elle ne fut terminée qu'en 1714, sous la direction du fils de Robert de Cotte.

En 1711, on acheva de défoncer tout le chœur; les épitaphes qui s'y trouvaient furent détruites, et l'on creusa une crypte pour la sépulture des archevêques.

Au cours de ces travaux, les ouvriers mirent au jour, à six pieds au-dessous du pavé, deux murs où se trouvaient engagées neuf pierres antiques avec des inscriptions et des bas-reliefs, parmi lesquelles le célèbre autel des « nautes parisiens ». Tous les antiquaires de l'Europe se réjouirent de l'aubaine, et d'interminables controverses s'engagèrent sur ces monuments. Personne ne s'avisait que la démolition à laquelle on devait cette découverte était un véritable attentat contre l'histoire. Aujourd'hui, quelques-uns de nos archéologues, et non des moindres, montrent, à l'occasion, pareille indifférence. Cependant soyons justes : des idées moins barbares commencent d'être en faveur.

Elle était d'une rare et magnifique élégance, l'œuvre de Robert de Cotte, dont aujourd'hui nous n'avons plus sous les yeux que des débris, d'admirables débris !

L'autel était taillé en forme de tombeau antique dans du marbre d'Égypte. Sur les côtés deux anges étaient agenouillés en adoration. Vassé

avait décoré d'ornements de bronze le gradin de marbre blanc qui portait un crucifix et six beaux chandeliers. Les deux degrés successifs par où l'on montait à l'autel étaient de quatre marches chacun. Les formes arrondies de cet autel comme le dessin circulaire des degrés trahissaient le goût nouveau qui allait régner pendant une quarantaine d'années.

Pour accompagner cet autel nouveau, les six arcades qui formaient le rond-point, furent revêtues de marbre blanc veiné de gris, et séparées par des pilastres chargés de trophées d'église en métal doré. Des anges en bas-relief décoraient les tympons de marbre rouge. Devant chaque pilastre, sur une console armoriée, se dressait un ange de bronze. Poirier, Hurtrelle, Magnier, Flamen et Van Clève, avaient modelé ces six statues. La baie de l'arcade du milieu formait une niche où la *Pietà* de Coustou était placée sur un soubassement de marbre vert semé de fleurs de lys en bronze doré. Au-dessus, dans une gloire, des anges soutenaient l'Eucharistie. Devant les deux arcades les plus proches de l'autel, Coysevox avait sculpté Louis XIV, et Coustou Louis XIII, ce dernier dans l'attitude du vœu et offrant sa couronne. De chaque côté une magnifique chaire épiscopale précédait les stalles exécutées sur les dessins de Goulon par Marteau et Denel. Huit tableaux peints par Hallé, Jouve-



net, La Force, Boulogne et Coypel surmontaient les chaires et les stalles. Celui de Jouvenet — la *Visitation* — devint rapidement célèbre, d'abord parce que le peintre, paralysé de la main droite, l'avait exécuté de la main gauche, puis parce qu'il avait représenté la Vierge levant les mains au ciel dans l'attitude du *Magnificat*.

Des grilles dorées du plus merveilleux travail fermaient les entrées du chœur.

On sait ce qui a survécu de ces grands ouvrages dans le chœur de Notre-Dame : les stalles et leurs boiseries, les statues de Louis XIII et de Louis XIV, la *Pieta* de Coustou. Le reste a péri. Mais, si l'on considère ces belles sculptures, et si l'on restitue, à l'aide des estampes, l'ensemble du décor imaginé par Robert de Cotte, il faut reconnaître qu'*en soi*, cette œuvre était d'une rare beauté ; mais elle avait été l'occasion d'une première dévastation de la cathédrale du treizième siècle. Bien d'autres suivirent.

Les archevêques, les chanoines et les architectes du dix-huitième siècle s'acharnent sur Notre-Dame. Le jubé est démoli. Les vitraux de la nef du chœur et des chapelles sont détruits. Au dehors, gargouilles et clochetons sont abattus sans pitié. Soufflot entaille le portail. La Révolution brise les sculptures des portes, saccage la galerie des rois, anéantit le mobilier et les tombes qui remplissaient l'église. Longue suite de muti-

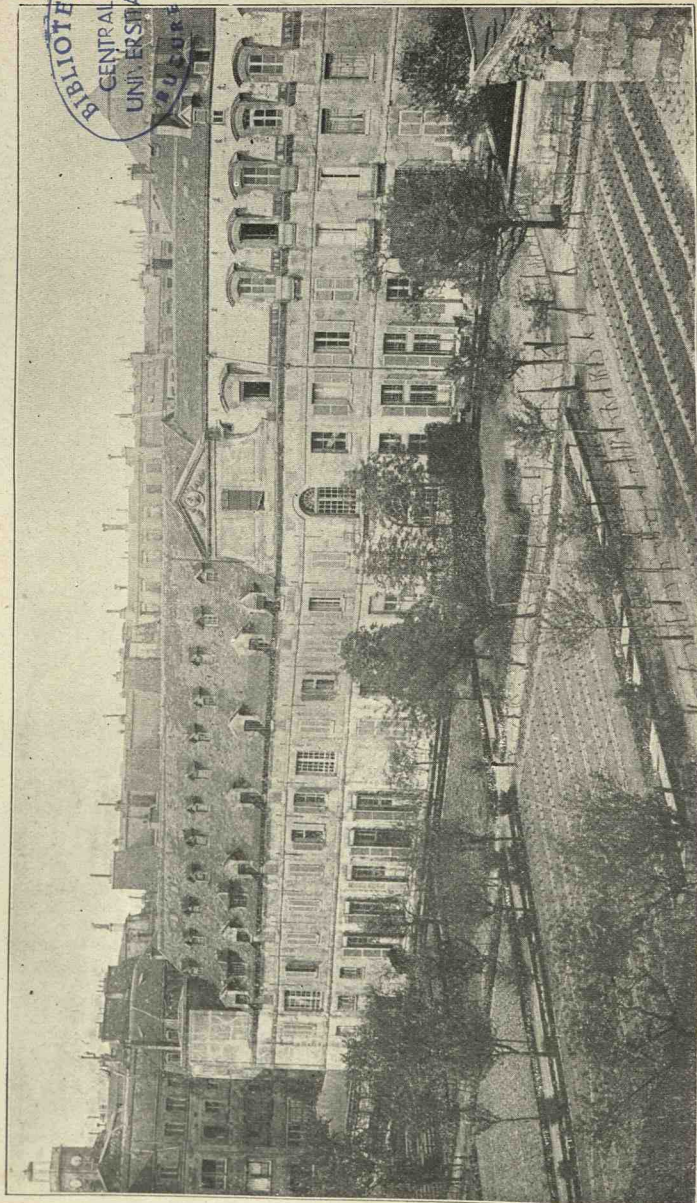
lations et de dégradations qui faisait dire à Victor Hugo : *Tempus edax, homo edacior*, ce qu'il traduisait ainsi : le temps est aveugle, l'homme est stupide. A Notre-Dame, le temps avait été clément aux vieilles pierres, l'homme fut pour elles impitoyable.

Enfin, en 1845, Lassus et Viollet-le-Duc furent chargés de restaurer Notre-Dame. De cette restauration, où les architectes et les sculpteurs ont dépensé un prodigieux talent, je ne dirai rien. J'ai voulu seulement vous promener dans Notre-Dame et dans ses alentours comme l'eût fait un chanoine des premières années du dix-huitième siècle, chargé de montrer la cathédrale à un étranger curieux des monuments de Paris. Si, chemin faisant, je me suis permis quelques réflexions de mon cru, c'est qu'en face d'une œuvre du moyen âge il nous est bien difficile d'entrer dans les pensées et les sentiments d'un chanoine des premières années du dix-huitième siècle.

---



BIBLIOTHÈQUE  
CENTRALE  
UNIVERSITAIRE  
DE BOURGOGNE



Cliché de la Commission du Vieux-Paris,

COUVENT DES DAMES DE SAINT-MICHEL. — LA FAÇADE DE L'ANCIENNE VISITATION

## LES VISITANDINES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES

---

Mars 1903.

Rue Saint-Jacques, au coin de la Rue Gay-Lussac, le portail d'une chapelle est tout ce qui signale aux passants le monastère des Dames de Saint-Michel. Les bâtiments de la communauté et son immense jardin sont déro- bés aux regards par de hautes murailles et par les maisons qui bordent la rue Gay-Lussac, la rue Saint-Jacques, la rue des Fossés-Saint-Jacques, la rue d'Ulm.

Avant la Révolution, ce couvent appartenait aux Visitandines. Sainte Chantal, fondatrice de la Visitation, ayant créé, sous la direction de saint François de Sales, les monastères d'An- nancy, de Lyon, de Moulins, de Grenoble, de Bourges, vint à Paris en 1619, et y forma une commuauté dont saint Vincent de Paul fut le directeur spirituel. Les religieuses furent d'a- bord logées dans une « maison sise entre deux



tripots d'où l'on entendait jour et nuit le tintamare des joueurs », mais elles acquièrent bientôt l'hôtel Zamet au faubourg Saint-Antoine. Cinq ans plus tard, M<sup>lle</sup> de Lamoignon étant entrée dans l'Ordre, apporta en dot une maison de campagne qu'elle possédait au faubourg Saint-Jacques. La Visitation y établit un second couvent qui fut fermé à l'époque de la Révolution.

Au commencement du dix-neuvième siècle, les Visitandines ayant renoncé à reprendre leur ancienne maison, les religieuses de Notre-Dame-de-la-Charité vinrent s'établir à leur place. Elles occupent le couvent depuis cette époque. On les appelle les Dames de Saint-Michel parce que leur monastère est placé sous le vocable de saint Michel archange. Elles ont pour mission de faire le salut « des filles et des femmes qui sont tombées dans le désordre et désirent en sortir ».

Aujourd'hui, une grande inscription placée sur la muraille annonce que l'immeuble est en vente. La congrégation, bien que régulièrement autorisée, ne peut garder cette grande propriété que grève l'écrasant impôt du droit d'accroissement. Elle a acquis un terrain aux environs de Paris, et elle va y établir son couvent et le refuge qu'elle ouvre aux filles repenties <sup>1</sup>.

1. Il ne reste plus rien aujourd'hui du monastère des Dames de Saint-Michel. On a rasé les bâtiments de Mansart, la chapelle du

De vieilles pierres vont être dispersées, de précieux souvenirs effacés ; un magnifique jardin va disparaître. On a admis quelques curieux épris des vieilles pierres et des vieux souvenirs de leur ville, à pénétrer dans le monastère avant qu'il ne soit supprimé. Voici les notes de mon pèlerinage mélancolique.

\*  
\* \*

Les bâtiments conventuels datent du dix-septième et du dix-huitième siècle. De vieux toits de tuile brunie, ici affaissés, là bossués, encadrent la cour du cloître, où une Vierge de pierre s'effrite malgré le parasol de zinc dont elle est abritée. Les galeries du cloître sont closes. La Visitation fut dans la pensée de saint François et de sainte Chantal destinée aux personnages que leur âge ou leur santé trop faible eussent rendus impropres aux grandes austérités de la vie monastique.

Sur le cloître ouvrent une petite chapelle, le réfectoire et la salle de communauté. Aucun luxe, aucune œuvre d'art ; quelques médiocres peintures, quelques imageries de dévotion, et partout, des préceptes pieux et des maximes de

dix-huitième siècle, les oratoires du jardin... A la place s'élèvent des annexes de la Sorbonne et une sorte de casino de style monégasque.



L'Écriture pour inviter les âmes à la pensée de la mort, à la crainte du péché et au respect de la règle. Au premier étage, sur des corridors nus et tristes, donnent les portes des cellules. Du couvent d'autrefois, qui devait être plus riche et plus orné, il reste seulement un petit oratoire du temps de Louis XIII, avec un joli plafond peint dont le temps et la Révolution épargnèrent le décor.

Du côté du jardin, le monastère, avec son grand fronton triangulaire, présente une façade noble et grandiose.

Ce jardin, un des plus vastes qui soient à Paris, garde un aspect campagnard, imprévu et délicieux. C'est un grand verger. Déjà les bourgeons éclatent à la pointe des branches ; aux premiers jours d'avril, tout sera ici blanc et rose. Parmi les plants d'arbres fruitiers surgissent çà et là de petits oratoires. Au bout des allées de pommiers on aperçoit, par la porte ouverte, un autel décoré de deux plantes vertes, une muraille couverte de peintures, et un rayon de soleil qui glisse à travers le calicot blanc pendu devant la petite fenêtre. Une grande avenue d'arbres taillés, droite et régulière, est faite pour la lecture ou la méditation. Derrière un mur bas, des croix noires marquent les sépultures des religieuses... Le quartier des repenties est séparé du cou-

vent ; il a ses cours et ses bâtiments particuliers.

De toutes parts, des maisons entourent les verdure et les fleurs du jardin. On dirait qu'elles se haussent pour contempler curieusement cette charmante et mystérieuse oasis de silence et de prière où, depuis trois siècles, tant d'âmes ont trouvé la paix et le courage de la charité.

Les autels portent les lettres entrelacées du nom de saint François de Sales. Celui-ci n'est jamais venu à la Visitation du faubourg Saint-Jacques ; il était mort depuis quatre ans, lorsque cette communauté fut fondée. Mais son esprit n'a jamais déserté les lieux où vécurent les filles de sainte Chantal. Son âme, amie de la nature, son âme veloutée et savoureuse, de miel et de soie, au coloris fondant, au parler mélodieux, à l'intelligence vive, fidèle et transparente de l'univers <sup>1</sup>, continue de hanter ce verger, qui semble fait à souhait pour les jeux d'une imagination mystique. Il est impossible de ne point se souvenir à cette place d'une page souvent citée de *l'Esprit de saint François de Sales* :

« Si on lui montrait de beaux vergers remplis de plants bien alignés : « Nous sommes, di-

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I<sup>er</sup>, p. 228.



« sait-il, l'agriculture et le labourage de Dieu. »  
Si des bâtiments dressés avec une juste symétrie : « Nous sommes, disait-il, l'édification de  
« Dieu »... Si des fleurs : « Quand sera-ce que  
« nos fleurs donneront des fruits... »

« Quand on le menait dans un jardin : « O  
« quand celui de notre âme sera-t-il semé de  
« fleurs et de fruits, dressé, nettoyé, poli ?  
« Quand sera-t-il clos et fermé à tout ce qui  
« déplaît au Jardinier céleste, à celui qui ap-  
« parut sous cette forme à Madeleine ? »

« Si des arbres : Tout arbre qui ne fait point  
« de fruits sera coupé et jeté au feu... »

Quand sainte Chantal venait consoler, reconforter ou réprimander ses filles du faubourg Saint-Jacques, elle se plaisait à méditer dans l'un des oratoires du jardin. Là elle dut se rappeler plus d'une fois avec un furtif sourire les jolis propos de piété de saint François. Elle vénérât l'évêque de Genève comme son père spirituel ; mais elle avait hérité de lui la fermeté, non la subtile douceur. Sa bonté n'était pas très tendre, et « savourer, disait-elle, les suavités de Dieu n'est pas amour solide ». Son jugement était robuste, son esprit « bien composé », son imagination ardente : elle n'aimait les fleurs ni pour la parfum, ni pour leur éclat, mais pour la promesse qu'elles apportaient des récoltes prochaines. Hardie et raisonnable,

pratique et passionnée, sa sainteté révèle tout le génie bourguignon, génie d'ordre et de domination.

Elle pria dans ce jardin. Sa petite-fille, M<sup>me</sup> de Sévigné, qui était une bonne chrétienne, mais non une sainte, y pleura beaucoup.

M<sup>me</sup> de Sévigné fréquentait souvent dans les diverses Visitations de Paris. A cause de la mémoire de sa grand'mère, on l'y considérait comme « une relique vivante ». Elle allait parfois à « Sainte-Marie » du faubourg Saint-Antoine ou bien à « Sainte-Marie » de la rue du Bac. Mais sa retraite de prédilection était le monastère du faubourg Saint-Jacques. Elle y avait fait élever sa fille. Aussi vint-elle s'y réfugier pour pleurer le départ de M<sup>me</sup> de Grignan : « J'y passai, dit-elle, jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter. » Plus d'une fois elle retourna y chercher le même souvenir cher et douloureux. Elle data une de ses lettres à sa fille de la façon suivante : « A Sainte-Marie du faubourg, vendredi 29 janvier, jour de Saint-François de Sales et jour où vous fûtes mariée. Voilà ma première radoterie : c'est que je fais des bouts de l'an de tout. » Et elle commença ainsi : « Me voici donc dans un lieu, ma bonne, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de votre départ le plus abondamment et le plus amèrement ; la pensée m'en fait tressaillir. Il y a une bonne heure que



je me promène toute seule dans le jardin ; toutes nos Sœurs sont à vêpres, embarrassées d'une méchante musique ; et moi, j'ai l'esprit de m'en dispenser. Ma bonne, je n'en peux plus ; votre souvenir me tue en mille occasions ; j'ai pensé mourir dans ce jardin où je vous ai vue mille fois... »

Nous avons quitté le verger cher à la douleur maternelle de M<sup>me</sup> de Sévigné ; nous sommes rentrés dans les grands couloirs, propres et cirés comme l'intérieur d'un beau navire, les grands couloirs silencieux où passent des robes blanches et des voiles noirs.

A la vue de ces religieuses qui marchent sans hâte, les yeux baissés, c'est encore saint François de Salles à qui se reporte notre pensée. On se rappelle les conseils qu'il donnait à une sœur, surnommée dans son couvent sœur Simplicienne à cause de la merveilleuse simplicité de son esprit. La nonne avait demandé à l'évêque comment il se comporterait dans un monastère, saint François répondit : « Et qu'y ferais-je, ma fille ? pas si bien que vous, sans doute, car je ne vauds rien ; mais il me semble qu'avec la grâce de Dieu je me tiendrais si attentif à la pratique des petites et menues observances qui sont introduites céans que par ce moyen je tâcherais de gagner le cœur de Dieu. Je ferais bien le silence, et parlerais aussi quel-

quefois, même au temps du silence, je veux dire quand la charité le requerrait, mais non jamais autrement. Je parlerais bien doucement et y ferais une attention particulière, parce que la constitution l'ordonne. Je fermerais et ouvrerais les portes bien doucement, parce que notre mère le veut, et nous voulons bien faire tout ce qu'elle veut qu'on fasse. Je porterais la vue bien basse et marcherais fort modestement. Voulez-vous que je vous dise encore, ma très chère fille? Il me semble que je serais bien joyeux, et que je ne m'empresserais jamais... Je me tiendrais bien bas et bien petit; je m'humilierais et ferais les pratiques selon les rencontres; et si je ne m'étais pas humilié, je m'humilierais au moins de ce que je ne me serais pas humilié... »

Ce discours de saint François de Sales à la sœur Simplicienne est peut-être, de toutes les peintures de la vie monastique, celles qui nous fait le mieux soupçonner le mystère de cette existence étrange, tissu de petites observances et de grandes pensées. Je sais que ces religieuses qui, devant moi, traversent le cloître, ne sont plus des filles de saint François de Sales, qu'elles n'obéissent pas aux règles de la Visitation, que leur vie se partage entre la contemplation et la charité, qu'elles ont ajouté les travaux de Marthe aux prières de Marie; mais peu



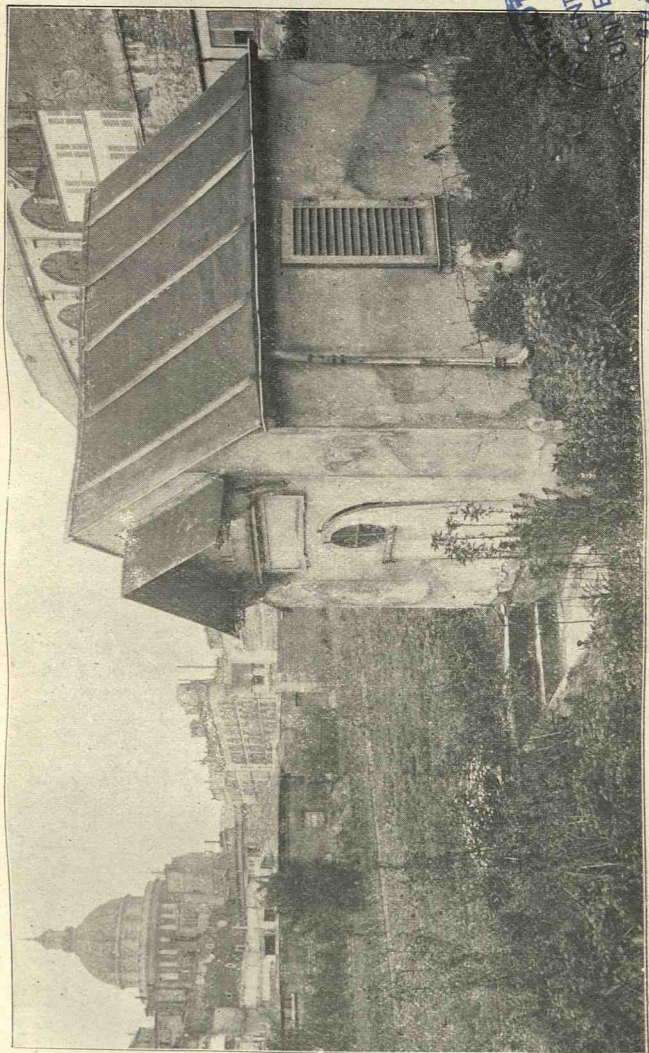
important les particularités de la règle, la couleur de la robe et les plis du voile : derrière la clôture de tous les couvents, les attitudes sont semblables, les âmes pareilles.

Saint François nous fait pressentir le mystère de ces âmes ; nous croyons presque tenir le mot de l'énigme, lorsque nous lisons les constitutions d'un Ordre ou que le hasard nous amène à entrevoir l'intérieur d'un monastère ; mais le fond nous échappe et nous échappera toujours. Ceux-là seuls pourraient nous éclairer qui ont passé toute leur vie au couvent. Or, les vieux moines et les vieilles nonnes ont d'autres soucis que de contenter la curiosité des hommes.

Il faut donc s'en tenir aux dehors. Certains sont d'une puériorité subtile et charmante.

Dans la salle de la communauté est suspendue une carte représentant une presqu'île aux rivages déchiquetés. C'est une allégorie, renouvelée de la carte du Tendre. J'imagine qu'elle a dû être inventée au temps de l'hôtel de Rambouillet. Une légende explique et commente cette pieuse géographie.

La presqu'île figurée sur la carte est la presqu'île de *la Perfection*. Elle est située à l'est de du *Continent du Monde* auquel elle est jointe par *l'Isthme de la Charité*. Elle est bornée, au Nord et à l'Est, par *l'Océan de l'amour divin*, au Sud et à l'Ouest par la mer du *Mépris de soi-même*.



Cliché de la Commission du Vieux-Paris.

JARDIN DU COUVENT DES DAMES DE SAINT-MICHEL

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
CUNESTII



A la pointe méridionale on trouve *le Cap de la Persévérance*, au Nord *le Cap de la Sainte Défiance*, à l'Est *la Mortification*. — Les principaux fleuves sont : 1° celui des *Divines consolations* qui prend sa source au pied des *Monts de la Générosité*, arrose *la Cité du Bonheur*, et se jette dans *l'Océan de l'amour divin* ; 2° celui de *la Paix du Cœur* qui sort des monts de *l'Abandon à la volonté de Dieu*, et se jette dans *la Mer du mépris de soi-même*, près de *l'Ile de la Sagesse*. (*L'Ile de la Sagesse* a pour capitale *la Cité de la Raison*, pour vice-reine *la Foi*. Les premiers ministres sont *la Justice* et *la Modération*).

« L'abord de ces lieux, dit la description allégorique, est difficile ; ils seraient inaccessibles, si les voyageurs, après avoir côtoyé les rochers des *Retours sur soi-même*, des *Troubles*, des *Inquiétudes*, ne découvrâient enfin le golfe de *la Confiance* et ne jetaient l'ancre au *Port de l'amour divin*.

« Le sol est fertile, le commerce très florissant ; on porte dans le continent voisin *le zèle du salut des âmes*, *la compassion*, *l'amour du prochain*, *le pardon des injures*. On reçoit en échange les *Croix*, dont les insulaires savent tirer un très grand parti.

« Après vingt-deux ans de tentations et de peines, le parfait modèle de la douceur, saint François de Sales, se rendit maître de ce floris-

sant pays ; *la Cité du bonheur* qu'il y établit, en devint bientôt la capitale.

« *La Charité*, reine du royaume, et ses deux ministres, *le Calme intérieur* et *la Vraie Humilité* établirent leur résidence dans cette capitale près des *Monts de l'Abnégation*.

« *La Cité du Bonheur* renferme deux Académies. La première est instituée pour propager la haute science de *connaître, aimer et servir Dieu* ; la seconde pour enseigner la science de se vaincre soi-même et l'art essentiel d'*éviter les naufrages*.

« Les six provinces de la presqu'île sont : *l'Amour divin, la Charité, la Ferveur, le Recueillement, les Aridités, le Mépris de soi.* »

Quant au continent dont la carte ne nous montre que la partie orientale, on y voit la capitale *Orgueil*, les villes de *Paresse, de Scandale, de Jalousie, d'Indiscrétion, de Mensonge*, etc..., le fleuve de *la Sensualité*, le torrent du *Dépit*, le fleuve de *la Médisance*, etc...

Tant d'ingéniosité suffit à édifier et divertir l'âme limpide de Sœur Simplicienne.

\*  
\*  
\*

Dans cette même salle de communauté sont accrochés les portraits des supérieures du couvent des Dames de Saint-Michel. L'un de ces



tableaux attira mon attention par une certaine fermeté de peinture et surtout par le caractère énergique de la figure qui y est représentée : des yeux noirs et fiers, des traits fins et énergiques, une physionomie impérieuse qui fait penser que sous le gouvernement d'une telle femme la règle ne peut jamais fléchir, bref un de ces portraits devant lesquels il est impossible de ne pas s'arrêter, car on y pressent une grande âme et une intéressante destinée. J'interrogeai une des Sœurs : « C'est la Mère Duquesne, me répondit-elle ; elle dirigea la communauté au temps de la Révolution ; elle fut mise en prison. »

Cette brève réponse ne fit qu'irriter ma curiosité. Je voulus savoir l'histoire de la Mère Duquesne. L'obligeance d'un ami me fit communiquer un document précieux : les *Annales* manuscrites du monastère. D'après ce récit vivant et naïf, je veux, à mon tour, conter les épreuves que traversèrent les Dames de Saint-Michel pendant la Révolution et sous le Consulat. On verra le rôle qu'y joua la Mère Duquesne, et comment le portrait n'avait point menti. Je suis obligé d'abréger un peu la narration de l'*annaliste*. Mais je rendrai la parole le plus souvent que je pourrai à la religieuse anonyme. Son accent est inimitable.

Des religieuses de Notre-Dame de la Charité

furent appelées une première fois à Paris (leur monastère était à Guingamp), en 1682, pour gouverner les trente pénitentes de la maison de Sainte-Pélagie au faubourg Saint-Marceau. Mais elles ne purent supporter certaines conditions, contraires à la règle de leur Institut, que leur voulait imposer l'archevêque de Paris, et elles retournèrent en Bretagne. Elles furent de nouveau, en 1720, priées par M<sup>sr</sup> le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, de prendre la direction des « Madeleines » près du Temple. Elles y consentirent, et en outre fondèrent un refuge dans la rue des Postes, à la place où est aujourd'hui le collège Rollin.

« A l'époque de la désastreuse révolution (c'est l'*annaliste* qui parle)... après avoir eu la douleur de voir profaner et fouler aux pieds les vases sacrés et les ornements du sanctuaire avec d'ironiques insultes, nos Vénérables Mères se virent chassées de leur sainte retraite. Fidèles imitatrices de Jésus-Christ qui, pendant sa vie mortelle, n'avait pas où reposer, abandonnées de la divine Providence, elles n'avaient pris aucun moyen de se pourvoir. La respectable Mère Marie du Cœur de Jésus de la Grève (nièce de la fondatrice qui portait aussi le même nom) était déjà détenue en prison à quelque distance de Paris ; sa noblesse était un titre de plus à la persécution et l'avait exilée de sa chère famille. Quand



il fallut se séparer, il se passa une scène déchirante. Pouvait-on espérer se revoir?... Le cocher qui vint pour l'emmener, la voyant pleurer ainsi que ses chères filles en recevant sa bénédiction maternelle, ne put retenir ses larmes : « O bonne  
 « citoyenne, dit-il, avec une tendre compassion,  
 « vous ne méritez pas un pareil traitement et  
 « surtout à votre âge ! Que je serais heureux de  
 « savoir quand il vous sera permis de revenir ;  
 « je vous ramènerais avec une grande consola-  
 « tion. » On garda le souvenir de sa demande  
 et il eut la joie de la reconduire à sa famille reli-  
 gieuse. »

Ce fut le 8 septembre 1792 que les dames de Saint-Michel reçurent l'ordre de quitter le couvent de la rue des Postes. L'économe, sœur Marie de l'Enfant Jésus Duquesne, s'occupa du déménagement. Dix-sept religieuses, et, avec elles, la sœur tourière, le sacristain et le jardinier, allèrent loger dans une maison de la chaussée du Maine. Cette maison, inachevée, n'avait ni portes ni fenêtres ; on s'y installa comme on put.

« Dépourvus de tout secours (humain)<sup>1</sup> pour subsister, elles se mirent à travailler à toutes sortes de choses indistinctement. Quelques-unes des plus jeunes allèrent glaner dans les champs,

1. Cette pieuse parenthèse est de l'annaliste, ai-je besoin de le dire ?

et Dieu qui tient les cœurs en ses mains, inspira de la charité aux maîtres, ils recommandaient de laisser quelque chose pour les bonnes citoyennes. Les bons maraîchers, qui connurent bien vite leurs pieuses voisines, leur procuraient souvent des légumes qu'ils jetaient par-dessus les murs. Elles se rendaient chacune à leur tour à la porte du boulanger ou à la Halle, et les marchandes, dont la sœur économe avait conquis l'affection, les renvoyaient presque toujours chargées de provisions... »

Les religieuses étaient encore dans leur maison de la Chaussée du Maine quand la supérieure, sortie de prison, vint les rejoindre, et ce fut là qu'elle acheva sa cinquantième année de profession. « On la célébra avec une douce et aimable gaieté; l'extra fut un plat de millet; le pain était rare et la petite famille fort pauvre. »

Lorsque la Terreur eut pris fin, la communauté loua un hôtel rue Notre-Dame-des-Champs; elle s'y établit en 1797. La Mère Marie du Cœur de Jésus de la Grève y mourut le 31 mai 1799. L'économe, sœur Marie de l'Enfant Jésus Duquesne, qui avait, pendant la Révolution, veillé au salut de l'Ordre, devint supérieure.

« Voici comment la tradition nous la dépeint. Elle était d'un caractère ardent, animée d'un esprit de foi et d'une confiance sans bornes dans la Providence. Il fallait en ces temps difficiles





LA MÈRE DUQUESNE, SUPÉRIEURE DES DAMES DE SAINT-MICHEL

Portrait conservé au monastère de Chevilly.

tiné main aussi ferme pour soutenir la communauté, et les événements qui marquèrent le début de sa supériorité firent présager les grâces que Dieu répandrait sur son gouvernement. »

Ici la tradition rapportée par l'*annaliste* est d'accord avec le portrait de la Mère Duquesne. Ce visage à la Philippe de Champaigne respire en effet la foi et une confiance *sans bornes* dans la Providence. Quant aux tragiques événements où fut mêlée la bonne religieuse, je me contente de reproduire le manuscrit que j'ai sous les yeux.

« Le 20 décembre 1800, à onze heures du soir, eut lieu l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise ; on était alors loin de s'attendre aux suites que cette terrible affaire causerait à la communauté de Saint-Michel. Trois jours après, une dame pensionnaire, M<sup>me</sup> de Gouyon vint prier la supérieure de donner asile à un soi-disant émigré, momentanément, pendant qu'il ferait réviser ses papiers. La bonne Mère ne consultant que sa charité y consentit volontiers sans même le dire à la communauté. Elle ignorait qu'on avait publié et affiché la défense expresse de recevoir aucun étranger sans le déclarer dans les vingt-quatre heures. Malheureusement on perdit de vue l'émigré : c'était Corbon, surnommé le petit François, fauteur de la machine infernale, qui, sous un



nom d'emprunt, était venu se cacher pour se soustraire à la poursuite de la justice. Il vivait retiré et solitaire dans le local réservé aux ecclésiastiques et paraissait dévot; il avait soin d'entendre la messe, le dimanche, dans une chambre où un prêtre la disait à quatre heures du matin; jamais il ne descendait à la chapelle.

« Le 18 janvier 1801, un dimanche, à l'heure de la messe, une descente judiciaire se fit dans la maison pour chercher cet homme qu'on trouva dans sa chambre, il fut pris et emmené sous bonne escorte. La Mère supérieure, accusée de connivence avec la dame pensionnaire et ses deux demoiselles, fut conduite, en même temps que celles-ci, au Dépôt de la préfecture.

« Le souhait de la nouvelle année avait été l'amour des croix. La bonne Mère en eut sa copieuse part; elle subit toutes les conséquences de son arrestation avec un courage mâle, digne de sa grande âme. Cependant sa santé déjà altérée en souffrit; vers les premiers jours de février, elle se trouva plus fatiguée. La divine Providence permit que Bonaparte apprît qu'une religieuse se trouvait dans cette affaire, il voulut savoir pourquoi. On lui en parla si avantageusement qu'il parut touché et lui envoya son médecin; pour cette fois, son intérêt se borna là, mais plus tard il ne fut pas sans effet.

« Le Seigneur n'abandonna pas cette respectable Mère sous la douloureuse épreuve qui la frappait, et on peut dire en quelque sorte ce que l'Écriture dit du patriarche Joseph, que Dieu descendit avec elle dans sa prison. Les consolations spirituelles lui vinrent de M. l'abbé Montaigne qui la dirigeait depuis de longues années, et ses lettres admirables fortifièrent son énergie pendant sa captivité, qui fut de onze mois. La sœur économe venait lui apporter quelques secours et remportait ses intentions pour sa famille qu'elle ne perdait point de vue ; et tout se passait à Saint-Michel sur le rapport de M. l'abbé Montaigne, tout comme si elle avait été présente... »

Le procès de la Mère Duquesne fut jugé pendant la semaine sainte de 1800, tandis que la communauté chantait l'office des Ténèbres « avec d'autant plus de ferveur qu'on avait plus de besoin des secours d'en Haut. » Les témoignages tournèrent en faveur de l'accusée. Celle-ci, « interpellée à son tour, parla avec tant de sincérité, de fermeté et de modestie, que les juges, convaincus de la vérité, la déclarèrent aussitôt innocente ». On ne retint contre elle que le grief d'avoir reçu un étranger sans déclaration, et pour cela elle fut condamnée à huit mois de prison, ainsi que M<sup>me</sup> Gouyon et ses filles. Mais, après le temps fixé, elle ne fut pas



encore élargie. On parlait de la déporter, de la transférer à Milan.

« Dix mois entiers se passèrent en de grandes souffrances du côté des chefs et des membres, et l'on ne saurait dire les vertus auxquelles cet événement donna lieu. Tout le ciel était invoqué.

« Mais celui qui éprouve sait consoler. La bonne Mère Duquesne avait eu occasion de rendre un service important à un monsieur, qui pendant un voyage hors de France lui avait confié ses deux filles. Par suite des événements politiques, il était devenu valet de chambre du premier Consul et ce fut son concours qui sauva la respectable supérieure. Un placet fut rédigé et confié à ses soins pour qu'il le présentât à Bonaparte. En le lisant, il parut surpris, il voulut connaître le précis de l'événement et, l'ayant appris, il ordonna la mise en liberté pure et simple, sans délai.

« Le 3 novembre 1801 la Communauté eut le bonheur inattendu de revoir sa bien-aimée Mère; la joie devint complète le lendemain par l'arrivée des dames de Gouyon. »

Il y a bien quelques lacunes dans la relation de l'*annaliste* de Saint-Michel. Tout ici est vu, senti, interprété du fond du cloître; tout se résout en une action de grâces, et cela donne au récit une sorte d'imprécision dédaigneuse :

qu'importent les événements du monde, lorsque nous en avons recueilli le bienfait de la souffrance et la joie du sacrifice ? Ce n'est peut-être point la bonne méthode des historiens, et je souhaite que, recourant aux pièces d'archives, quelqu'un nous restitue en tous ses détails cette aventure singulièrement dramatique. Mais je ne sais si cette histoire, fût-elle habilement contée, saura nous émouvoir autant que l'ont fait ces pages d'une simplicité presque enfantine.

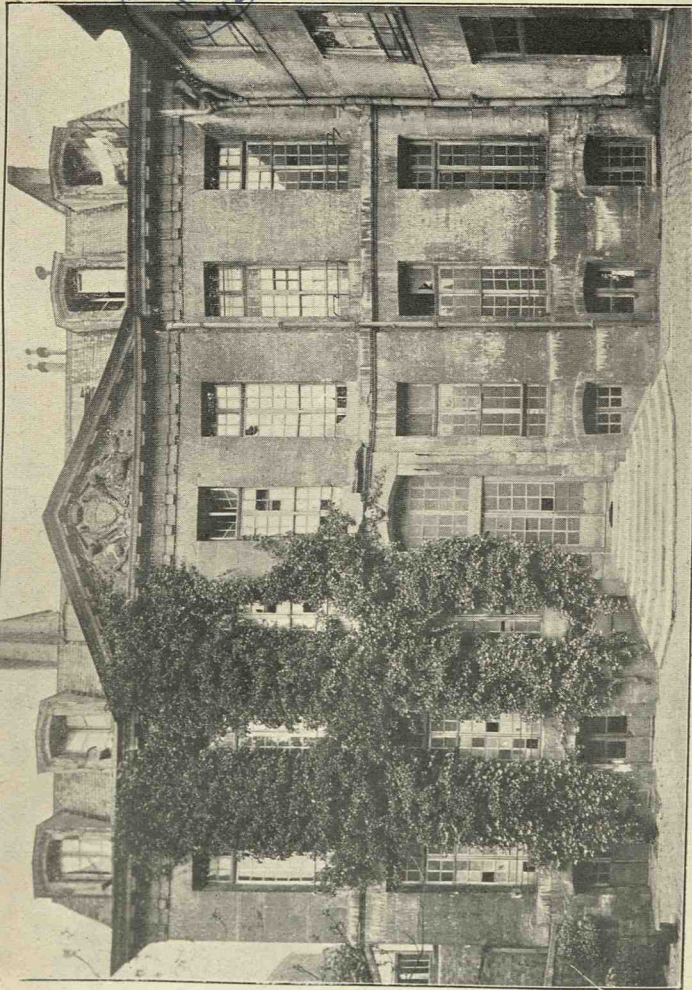
La Mère Duquesne, rendue à la liberté, installa ses filles dans l'ancien couvent des Visitandines ; elle intéressa à son œuvre la mère du premier Consul, et Napoléon la choisit, contre son gré, comme supérieure générale de toutes les maisons de la congrégation, car l'indépendance de chaque communauté avait été jusqu'alors la règle de l'institut.

La mère Duquesne mourut en 1832 à l'âge de quatre-vingts ans ; elle avait passé cinquante-cinq ans et un mois « dans la sainte religion ». Jusqu'au dernier jour, elle suivit la règle de son ordre.

---



BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



Cliché communiqué par M. Eggimann.

HOTEL LE BRUN

## L'HOTEL LE BRUN

---

Novembre 1911.

Il y au musée du Louvre une jolie aquarelle du chevalier de Lespinasse représentant une « vue intérieure de Paris, depuis l'Hôpital général jusqu'à l'Etoile ». Elle fut exposée au Salon de 1787. Une notice insérée dans le catalogue la décrivait en ces termes : « Cette vue prise d'un point très élevé du belvédère de la maison de M. Fornille, rue des Boulangers-Saint-Victor, présente un horizon très étendu, on distingue Saint-Maur, Bercy, Vincennes, Romainville, Ménilmontant, Écouen, Saint-Denis, Montmartre, les buttes de Sannois, etc., etc. Les yeux se portant ensuite sur la capitale, les objets principaux qui s'y remarquent sont le collège de Navarre, celui des Quatre-Nations, le Louvre, la Sainte-Chapelle, le Palais, l'Hôtel-Dieu, la Halle aux Bleds, Notre-Dame, Saint-Jacques-la-Boucherie, la Ville (l'Hôtel de Ville), Saint-Jean-en-Grève, le Temple, les grands Jésuites, Saint-Paul, la



Bastille, l' Arsenal, l'Isle Saint-Louis, l'Isle Louvier, la Rappée, le Jardin du Roi, l'Hôpital général (La Salpêtrière), etc... On distingue aussi, sur les premiers plans, le jardin et la maison du célèbre Le Brun, premier peintre de Louis XIV. L'heure du jour est entre onze heures et midi. »

Le belvédère d'où le chevalier de Lespinasse peignit son aquarelle, surmonte encore une des maisons de la rue des Boulangers, et l'on peut de cette terrasse découvrir l'immense horizon de Paris et de sa banlieue. L'aspect du tableau a un peu changé ; la ville a débordé hors de ses anciennes limites ; la campagne est maintenant plus lointaine ; des tours et des clochers ont disparu ; Saint-Jean-en-Grève, le Temple, la Bastille ne sont plus. Mais au premier plan on distingue toujours « la maison du célèbre Le Brun, premier peintre de Louis XIV. » Le bâtiment subsiste, et les dehors en sont à peu près intacts. Il n'y a plus de jardin.

\*  
\* \*

Cette maison dite de Le Brun a son entrée dans la rue du Cardinal-Lemoine (n° 49), qui se nommait jadis rue des Fossés Saint-Victor. La cour est fermée du côté de la rue par de médiocres bâtisses.

Cet hôtel est un des plus beaux logis du vieux

Paris. Un lierre touffu voile une partie de la façade qui donne sur la cour, façade sobre et majestueuse que surmonte un fronton triangulaire. Dans le tympan sont sculptées, entre deux licornes, les armes que Louis XIV donna à Le Brun en l'ennoblissant : une fleur de lys d'or en champ d'azur et un soleil de même en chef sur un champ de sable. La plus belle façade est celle qui regarde le jardin ou pour mieux dire l'emplacement du jardin ; car des ateliers accolés à la construction ont remplacé les arbres et les parterres que montrait l'aquarelle du chevalier de Lespinasse<sup>1</sup>. Trois masques d'une facture souple et puissante ornent les clefs des ouvertures du rez-de-chaussée sur l'avant-corps ; au-dessus règne un balcon très élégant. Des soleils sont sculptés sous l'entablement dorique. Le fronton abrite un magnifique haut relief où l'on voit un Génie présentant à l'Immortalité le médaillon de Le Brun, tandis qu'à droite et à gauche, des enfants jouent avec les attributs des Arts. Ces mots sont inscrits sur le médaillon : CAROLO LEBRUN, EQUITI, PRIMO REGIS PICTORI. ANNO MVIIG.

A l'intérieur, depuis longtemps dévasté, il ne reste plus rien des décorations anciennes qu'une belle rampe d'escalier. Mais les appartements offrent des pièces spacieuses, claires, admirablement proportionnées.

1. Ces ateliers viennent d'être démolis,



Cette magnifique maison, inhabitée depuis quelques années, est maintenant dans un triste état d'abandon ; cependant elle reste, par la perfection de son architecture et la beauté des sculptures, très digne du grand artiste dont elle évoque le nom.

\*  
\* \*

Elle n'a été ni habitée ni même bâtie par Le Brun, comme le veut la légende ; c'est un monument dédié à sa mémoire.

Le Brun est mort le 9 décembre 1689. La maison a été construite dix ans plus tard.

Le « premier peintre du roi » avait amassé une fortune considérable. Il laissait à sa mort deux cent mille livres, des maisons à Paris, à Versailles, et ce charmant château de Montmorency qui devint la demeure du financier Crozat, puis du maréchal de Luxembourg. Il possédait une suite de maisons sises rue des Fossés-Saint-Victor et rue des Boulangers. Il les avait achetées successivement, la première en 1651, la dernière en 1686. La preuve de ces diverses acquisitions a été retrouvée par un patient chercheur, M. Hubert<sup>1</sup>. Il est inutile de reproduire

1. *Notice sur les maisons du peintre Charles Lebrun, rue du Cardinal-Lemoine anciennement des Fossés-Saint-Victor, Paris, 1887.*

l'argumentation très solide, mais un peu fastidieuse, grâce à laquelle il a pu conclure que la seule maison qu'ait jamais habitée Le Brun, fut une maison contiguë à celle qui nous occupe : elle porte le numéro 51 de la rue du Cardinal-Lemoine. L'artiste y demeura d'ailleurs assez peu de temps, car nous connaissons ses divers domiciles, et nous savons qu'il est mort dans son logement des Gobelins.

Après son décès, ses biens furent partagés entre sa veuve et son neveu qui était auditeur des Comptes. Les maisons de la rue des Fossés-Saint-Victor et de la rue des Boulangers échurent à M<sup>me</sup> Le Brun, sauf l'immeuble qui porte maintenant le numéro 49 de la rue du Cardinal-Lemoine, lequel devint la propriété du neveu. On ignore quel pouvait être l'aspect de la construction dont celui-ci hérita ; mais il suffit de considérer le bâtiment que nous avons sous les yeux, pour être convaincu que celui-là fut élevé, en son temps, sur un plan tout nouveau, et que l'on avait alors rasé les bâtisses qui jadis occupaient cette place. Tout montre ici une parfaite unité de style.

Dans sa *Description de Paris* Germain Brice affirme que le neveu de Le Brun fit faire par Boffrand le dessin de la maison : il est vrai que le plan, ainsi que certains détails de construction, rappellent la manière du grand architecte.



Les sculptures sont attribuées à Anselme Flamen : il serait très naturel que, pour orner cet édifice consacré à la mémoire de son oncle, l'héritier se fût adressé à un artiste qui avait été, à Versailles et à Marly, un des plus dociles et des plus adroits collaborateurs de Le Brun.

Dans son hôtel de la rue des Fossés-Saint-Victor, l'auditeur des Comptes logea son cabinet de tableaux, qui était riche, surtout en œuvres de son oncle ; mais il fit plus encore pour l'illustration de sa belle maison, il y offrit l'hospitalité à quelques artistes, parmi lesquels, Antoine Watteau. C'était en 1719 : Watteau venait de quitter la maison de Crozat qui lui avait proposé de peindre un appartement chez lui. « Son inconstance lui faisait changer de domicile à chaque instant. *Il demeurait avec Vleughels dans la maison du neveu de M. Le Brun sur les fossés de la Doctrine chrétienne*, lorsque des idées de fortune le firent passer à Londres où il travailla peu et dont il revint traînant avec lui l'ennui et le dégoût qui l'accompagnaient partout<sup>1</sup>. » Il mourut deux ans plus tard. Qui se fût attendu à rencontrer dans ce logis voué à l'académisme l'artiste qui le premier rendit à la peinture française son naturel, sa grâce et sa liberté ?

On a conté que, plus tard, Buffon occupa la

1. Note manuscrite de l'*Abecedario* de Mariette citée par les Goncourt dans l'*Art du dix-huitième siècle*.

même demeure ; mais, s'il est prouvé que celui-ci logea quelque temps dans la rue des Fossés-Saint-Victor, rien ne permet de fixer le lieu de son habitation. D'ailleurs, pour vouloir disputer cette maison à la ruine, ne suffit-il pas de savoir qu'elle fut bâtie à la gloire de Le Brun, le décorateur de génie à qui nous devons les splendeurs de Versailles, et embellie par le souvenir de Watteau qui y a passé quelques instants de sa brève et douloureuse existence ? Et surtout n'est-ce pas assez d'ouvrir les yeux et de regarder cette architecture, une des plus nobles et des plus harmonieuses qui se puisse admirer dans les rues de Paris ?



Si vous vous donnez le plaisir de voir ou de revoir la maison de Le Brun, il faut, pour que le pèlerinage soit complet, faire une station à quelques pas de là, dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Rebutés par les dehors disgracieux de cet édifice, beaucoup de Parisiens ignorent les belles œuvres d'art qui y sont renfermées ; ils ne connaissent ni les bas-reliefs de Jacques Sarrazin pour le tombeau de Condé, ni le *Baptême du Christ*, de Corot, ni l'admirable chapelle de Saint-Charles-Borromée où s'élè-



vent les monuments de Le Brun et de sa mère.

A la place d'une vieille chapelle qui tombait en ruines, on bâtit, en 1656, une église neuve dont les travaux de construction et de décoration furent dirigés par Le Brun. Celui-ci, en reconnaissance de ses services, reçut du curé de la paroisse, la concession d'une chapelle placée sous le vocable de son patron saint Charles, avec le droit de s'y faire ensevelir, lui et les siens ; il obtint même que ce privilège serait étendu aux membres de l'Académie royale de peinture.

Lorsque sa mère mourut, il fit exécuter pour elle un tombeau d'après ses dessins, par Tuby et Colignon. L'attitude pathétique de la morte qui sort du sépulcre et le geste charmant de l'ange de la Résurrection qui montre le ciel, font de ce mausolée une des plus précieuses sculptures funéraires du dix-septième siècle. Il peignit le tableau de l'autel et le plafond de la chapelle. Son propre tombeau où sa veuve fut plus tard ensevelie, est l'ouvrage de Coysevox. La *Pénitence* et la *Piété* foulant aux pieds les attributs des arts, sont assises au pied du monument qui porte le buste de Le Brun. Ce buste est le même que Coysevox avait sculpté, lors de sa réception à l'Académie, une dizaine d'années auparavant.

Du vivant de Le Brun une messe solennelle était célébrée, une fois par an, dans la chapelle Saint-Charles : les académiciens y étaient invités ; mais il semble que Le Brun négligea d'aviser ses confrères du contrat qu'il avait passé avec le curé, car, aucun d'eux ne songea à se faire ensevelir à Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

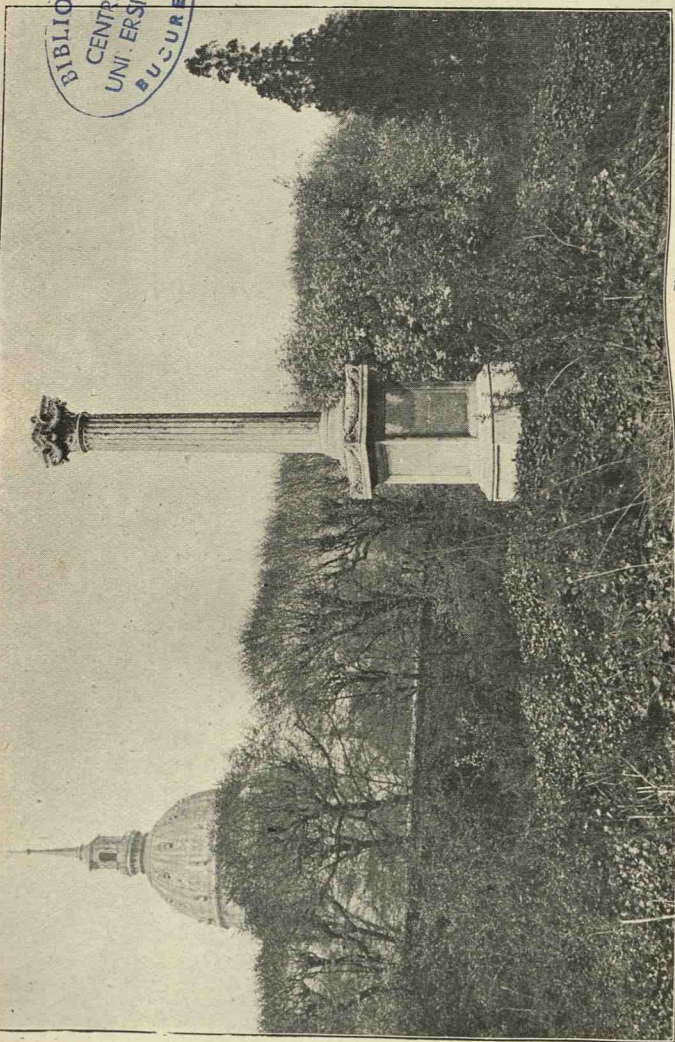
Or, après plus d'un siècle, en 1786, Caffieri, allié à la famille de Le Brun, mit la main sur le titre qui avait donné à l'Académie le « droit de chapelle ». Grand étonnement des académiciens qui remercièrent Caffieri et prirent une délibération en vertu de laquelle la sépulture de Saint-Nicolas-du-Chardonnet (le rédacteur des procès-verbaux de l'Académie s'obstine à écrire *Chardonneret*) serait réservée au directeur de l'Académie, qu'il eût la qualité de premier peintre du roi ou non, aux quatre recteurs, aux deux plus anciens conseillers, au trésorier en exercice, au secrétaire et à M. Caffieri lui-même. La Révolution survint, et personne ne se fit enterrer dans l'église. Plus tard, les académiciens de l'Académie des Beaux-Arts, héritiers de ceux de l'Académie royale, ignorèrent sans doute leur privilège. Le Brun, sa mère et sa femme, reposent toujours seuls dans la chapelle de Saint-Charles-Borromée.

---



XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



Cliché communiqué par M. Eggmann.

JARDIN DE L'HOTEL DE BIRON



## L'HOTEL DE BIRON<sup>1</sup>

---

1907-1912.

La confiscation des biens des congrégations religieuses aura eu pour premier effet d'accroître la laideur et l'insalubrité de Paris. Voici que de toutes parts on lotit et l'on bâtit. On rase de magnifiques constructions, on supprime d'immenses jardins. A la place des enclos verdoyants qui assainissaient et égayaient la ville, s'élèvent d'abominables immeubles de rapport. Personne d'ailleurs ne se soucie de l'irréparable dommage que subissent ainsi les Parisiens. L'administration municipale s'en lave les mains, et l'État court après son milliard. En suppliant « qui de droit » d'épargner un des plus beaux

1. Je ne reproduirai pas ici les très nombreux articles que j'ai écrits depuis sept ans pour la défense de l'Hôtel de Biron et de ses jardins ; je ne conterai pas non plus toutes les péripéties de cette affaire qui n'est point terminée : l'État a acheté l'ancienne propriété des Dames du Sacré-Cœur, l'hôtel même paraît sauvé, mais il n'est pas encore certain que l'admirable jardin français sera tout entier respecté. Je publie seulement mon premier plaidoyer et quelques notes sur l'histoire de l'hôtel.

domaines qui soit dans Paris, l'ancien couvent du Sacré-Cœur, nous sommes sans illusion sur le succès de notre requête. Mais nul exemple ne montrera mieux au public qu'il est la première victime de la spoliation infligée aux Ordres religieux.

Les bâtiments et les jardins des Dames du Sacré-Cœur s'étendent le long du boulevard des Invalides depuis la rue de Varennes jusqu'à la rue de Babylone. Il n'est point de Parisien qui n'ait aperçu la cime des admirables avenues de tilleuls surgissant au-dessus des murailles, et entrevu les façades élégantes de l'hôtel du dix-huitième siècle dont la porte s'ouvre sur la rue de Varennes. Des fenêtres des maisons de la rue Barbey-de-Jouy on pouvait contempler les quinconces, les vergers et les parterres du jardin, le plus vaste de tout le faubourg Saint-Germain. Maintenant les religieuses et leurs élèves ont été chassées ; les véritables propriétaires ont perdu leur procès. Un jour ou l'autre tout sera vendu « au mieux des intérêts de la liquidation », c'est-à-dire que, sur l'emplacement, un quartier neuf sera construit. Et la seule idée qu'on va élever des maisons modernes à sept étages le long du boulevard, à proximité de l'hôtel des Invalides, suffirait à révolter les gens de goût : mais ces considérations-là ne sont plus à invoquer dans une ville où les spécula-



teurs et les architectes sont libres de déshonorer les plus précieux monuments du passé en leur infligeant le voisinage des plus ignobles bâtisses.

Pénétrons dans la cour d'honneur : la physiologie en a été altérée par les constructions disparates que l'on a entassées, à droite et à gauche, pendant le dix-neuvième siècle ; mais la façade du vieil hôtel reste intacte, dans sa noble simplicité ; elle emprunte sa beauté à la justesse des proportions et à l'harmonieuse disposition des ouvertures. C'est sur l'autre face de l'édifice, tournée vers le jardin, que l'architecte a déployé toute la grâce de son imagination. D'opulentes consoles de pierre soutiennent le balcon du premier étage — dépouillé, hélas ! de sa grille ancienne ; des clefs charmantes surmontent les fenêtres ; un joli Triomphe de Flore décore le fronton triangulaire ; de chaque côté du corps principal s'avance un pavillon en saillie dont le dessin est un miracle de grâce et d'élégance. Cette façade exquise se dresse sur une terrasse élevée de quelques degrés, d'où l'on peut embrasser d'un coup d'œil les avenues et les parterres.

Si l'on consulte les plans du dix-huitième, on s'aperçoit que ce jardin se composait alors de deux parties : l'une, où des parterres réguliers s'encadraient entre des allées et des quinconces,

l'autre complètement découverte devait être réservée au potager et au verger. Aujourd'hui, la première est demeurée conforme à l'ancien plan : à droite, une avenue de tilleuls, qui longe le mur du boulevard des Invalides ; à gauche, un superbe couvert formé de neuf allées parallèles ; au centre, des parterres symétriques s'ordonnant autour d'un rond-point où jadis il y eut peut-être un bassin, et où s'élève maintenant une colonne gréco-romaine du temps de Charles X. La seconde partie du jardin, celle qui touche à la rue de Babylone, a été à moitié couverte de constructions par les Dames du Sacré-Cœur et tout vestige de son ancien dessin a disparu. Si, par hasard, on se décidait, un jour, à conserver l'hôtel du dix-huitième siècle, on pourrait peut-être faire le sacrifice de ce dernier terrain : il n'est pas indispensable à la perspective de l'hôtel. Mais le reste, ces parterres à la française, ces magnifiques voûtes de verdure, tout cet ensemble qui s'accorde d'une façon si logique, si parfaite avec l'adorable façade, et en fait si bien valoir les lignes délicates et l'aimable décor, on le devrait respecter, comme une des œuvres les plus fines et les plus achevées que nous ait laissées l'art du dix-huitième siècle<sup>1</sup>.

1. « Ce jardin, nous l'avions parcouru dans les derniers jours du mois d'octobre 1907. Il était alors paré de la grâce mélancolique



Il y a peut-être à Paris des hôtels du même temps dont l'architecture est plus précieuse, et encore n'en suis-je pas certain ; mais nul autre ne se présente avec une telle grâce, en face de pareils jardins. Celui-là n'est ni dominé ni dénaturé par des constructions voisines. On dirait presque une résidence de campagne. Le hasard lui a épargné la promiscuité de la ville moderne.

L'intérieur de l'édifice a été malheureusement moins bien respecté que ne le furent les dehors. Les religieuses avaient, dès avant l'expulsion, vendu une partie des décorations de l'hôtel. Lorsqu'elles virent leur propriété confisquée, elles firent arracher la rampe de l'escalier, la grille du balcon, toutes les magnifiques serrures d'autrefois. Si naturel, si humain que soit

de l'automne. Nous venons de le revoir dans son éclat printanier. Deux années durant, tout y a été laissé à l'abandon, et tout y a poussé avec une prodigieuse vigueur. C'est, en plein Paris, le lieu le plus étrange, le plus surprenant que l'on puisse voir. Sous les arbres des grandes quinconces, pareils à des futaies, des taillis sortent de terre ; ailleurs une herbe épaisse recouvre le sol. Les arbustes et les arbres fruitiers, plantés au milieu des parterres la française, en ont par places effacé le dessin. Il y a des avenues ombreuses qui ont gardé une solennité monastique ; il y a des vergers charmants qu'enferment des massifs de lilas en fleurs ; des arbres de Judée montrent leurs cimes roses entre des marronniers. Ici c'est la gaieté d'un coin de Normandie ; là le mystère d'un parc à la Fragonard. De petits oratoires sans style qu'ont bâtis les religieuses, font songer, dans l'ombre des allées touffues, à des « fabriques » d'autrefois. Entre les frondaisons apparaissent les jolis pavillons de l'hôtel et le fronton exquis. Et, chaque fois qu'on relève la tête, l'œil rencontre le dôme des Invalides élevant sa flèche d'or en plein ciel. » (7 mai 1909).

le sentiment auquel cédèrent alors les Dames du Sacré-Cœur, il faut réprouber ce vandalisme ; rien n'excuse la mutilation d'une œuvre d'art. « Mais le pire des vandales, dira-t-on, c'est ici l'Etat français, qui confisque — pour le détruire — un monument précieux... » Sans doute ; mais ce n'était pas une raison pour commencer l'œuvre de destruction.

Aujourd'hui, sauf dans deux pièces, les murailles sont nues, et nous ne pouvons plus guère admirer que l'ingéniosité du plan, l'agrément de la distribution, la forme élégante des salons. Les avant-corps contiennent une salle en forme de rotonde largement éclairée : l'une d'elles, au rez-de-chaussée présente un fin décor en staffe. Une autre chambre est tapissée de merveilleux lambris de bois sculpté. De très jolis ornements en pâtisserie couvrent encore les corniches et les plafonds dans le grand appartement. Tout cela aussi mériterait d'être sauvé.



A la beauté des architectures et des jardins s'ajoute ici, comme dans tous les vieux logis parisiens, l'intérêt des souvenirs <sup>1</sup>.

Dans les premières années du règne de

1. *Journal de Barbier*, passim.



Louis XIV débarquait sur le pavé de Paris un jeune Languedocien nommé Abraham Peyrenc. Il était fils d'un barbier de village, et avait lui-même rasé ses compatriotes dans l'échoppe paternelle. Il venait chercher fortune dans la capitale. L'heure était favorable pour les aventuriers lestes et avisés.

Peut-être notre garçon perruquier fut-il au parterre du Théâtre-Français, un jour qu'on y représentait une comédie de Lesage. Il entendit Crispin philosopher de la sorte : « Que je suis las d'être valet ! Ah ! Crispin, c'est ta faute, tu as toujours donné dans la bagatelle, tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu ! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute. » Il entendit aussi le sage M. Orgon tenir à Crispin et à Labranche ce discours engageant : « Pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. » Et Abraham Peyrenc qui voulait être un honnête homme, se mit dans les affaires et brilla dans la finance. Il n'y brilla pas du premier coup. Il brocanta, trafiqua, négocia, faisant plus de bonnes que de mauvaises affaires, mais il eut un jour la chance de séduire M<sup>lle</sup> Fargès, fille d'un ancien munitionnaire aux vivres. Il lui fit un enfant, ce qui obligea Fargès à lui donner la main de sa fille. Ensuite il acheta à la duchesse de Brancas la terre de Moras, près de la Ferté-

sous-Jouarre, et devint ainsi Peyrenc de Moras. Notre barbier était donc déjà quelqu'un, lorsqu'avec le système de Law, la fureur de spéculer s'empara de Paris. Il hasarda tout et, quand vint la débâcle, il avait tout réalisé, et restait en possession d'une fortune énorme.

Ce n'était que le premier échelon. Peyrenc de Moras avait soif d'honneurs et de considération. Sa bonne mine, son esprit et son argent lui avaient rapporté tout ce qu'il pouvait en attendre. Il se mit à apprendre le latin pour devenir avocat, et, lorsqu'il fut avocat, il se fit nommer maître des requêtes<sup>1</sup>. Il fut chef du conseil de la maison de Condé.

Lorsqu'il eut ainsi assuré sa fortune et l'avenir de sa maison, Peyrenc voulut se faire construire une demeure qui, par sa richesse et son élégance, surpassât les plus beaux hôtels de la noblesse et de la finance. Il acheta les terrains vagues qui s'étendaient le long du boulevard des Invalides, entre la rue de Varennes et la rue de Babylone, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Il demanda les dessins de son hôtel à Jacques Gabriel, inspecteur général des bâtiments du roi, et confia le soin de la construction

1. Pour cet historique, j'ai largement mis à contribution le travail si complet et si exact de M. J. Vacquier : *Ancien Hôtel du Maine et de Biron*. M. Vacquier ayant eu entre les mains les titres de propriété de l'immeuble, a rectifié certaines inexactitudes commises au sujet de l'hôtel de Biron par les historiens de Paris.



à Jean Aubert, le même architecte qui a construit les grandes écuries de Chantilly. On a, il est vrai, prétendu que Jacques Gabriel n'avait point collaboré à la construction de l'hôtel de Moras ; mais on peut, croyons-nous, s'en tenir à la tradition que certifient Germain Brice dans sa *Description de la Ville de Paris*, et Blondel dans son *Architecture française*. En 1730, la maison était achevée et le jardin tracé. Ce sont la maison et le jardin qu'occupèrent au dix-neuvième siècle les Dames du Sacré-Cœur, et qui aujourd'hui sont menacés de disparaître.

Peyrenc de Moras ne jouit pas longtemps de son magnifique logis. Il mourut deux ans plus tard, âgé de quarante-six ans. Il possédait de douze à quinze millions en fonds de terre, meubles, pierreries et actions sur la Compagnie des Indes. L'avocat Barbier écrivait dans son journal, le jour qu'il apprit la mort du financier : « Cela seul fait le portrait de notre gouvernement. Voilà un homme de rien qui en deux ans de temps est devenu plus riche que des princes, et cette fortune produite par ce malheureux système, est composée de la perte que deux cents particuliers ont faite sur leurs biens de famille ou sur des biens acquis, après trente ans de travail, dans toutes sortes de professions ! Cependant on a laissé ce bien à cet homme, parce qu'il a été à portée de distribuer un mil-

lion à des seigneurs et catins de la Cour, et on le place dans une charge honorable de la magistrature ! »

Il serait intéressant de suivre la destinée des Peyrenc de Moras pendant le dix-huitième siècle : le fils d'Abraham fut ministre de la marine ; sa fille, à quatorze ans, se fit enlever par M. de La Roche-Courbon, et cette aventure fut suivie d'un procès au criminel qui fit grand bruit, en 1739... Mais revenons à l'hôtel de la rue de Varennes, qui d'hôtel de Moras, devint bientôt hôtel du Maine, car la veuve de Peyrenc l'avait vendu à Louise-Bénédicte de Bourbon, petite-fille du grand Condé, en 1736, l'année même où mourut le mari de cette princesse, Louis-Auguste de Bourbon duc du Maine.

La duchesse du Maine a-t-elle souvent résidé dans son hôtel ? En a-t-elle modifié la construction et les jardins ? Nous l'ignorons. Elle passa sa vie presque tout entière à Sceaux : c'était là qu'elle avait joué à la souveraine durant les dernières années du règne de Louis XIV, et qu'elle s'était retirée après le lamentable avortement de la conspiration de Cellamare et l'exil à Châlons. Mais, si brefs qu'aient été ses séjours à Paris, elle a certainement habité cette maison. Sur la jolie terrasse qui domine les jardins on peut, sans méprise d'imagination, se représenter une toute petite vieille altièrre, vaine, jacas-



BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



DUCHESS DU MAINE

seuse et agitée ; autour d'elle, de vieux beaux esprits et de vieux petits abbés, les débris de la cour de Sceaux, se remémorent, avec des regrets cérémonieux, les divertissements mythologiques, les bergeries et les jeux innocents que le *grand Malezieu* ordonnait avec tant de goût et d'autorité, les railleries dont on s'égayait aux dépens du nez ridicule de l'abbé Genest, les mascarades de l'*Ordre de la Mouche à miel*, tous les graves enfantillages des temps heureux, puis — quand les feuilles jaunissent, que les brumes d'automne inclinent la compagnie à des pensées mélancoliques — les jours de vain héroïsme où la pauvre princesse avait rêvé d'une petite Fronde, et les déboires des complots pué- riles...

Dans l'hôtel la duchesse fit quelques modifications : elle ferma les arcades du vestibule par des portes-croisées, afin de faire de cette pièce une antichambre pour la livrée ; elle créa quelques petits cabinets, comme un oratoire, des toilettes, des garde-robres, etc... La chapelle qui, du temps de Moras, était placée dans les souterrains, et était fort incommode à cause d'une humidité persistante, fut établie au rez-de-chaussée. Blondel, qui a relaté ces changements et quelques autres, s'est exprimé de la manière la plus vague sur les décorations nouvelles exécutées par les soins de la duchesse du Maine. « Tous ces appar-



tements, dit-il, étaient décorés avec une très grande magnificence et ornés de glaces, de dorures, de sculptures de goût et de meubles de prix. » On n'a point manqué de hasarder quelques hypothèses sur le caractère de ces décorations. A. de Champeaux, dans *l'Art décoratif dans le Vieux Paris*, fait cette remarque : « Malgré l'attribution des plans à Gabriel et Aubert, les dispositions intérieures de l'édifice présentent de trop étroites affinités avec le style de Boffrand pour ne pas supposer que la duchesse du Maine se serait adressée à lui pour compléter l'œuvre de ses devanciers. » Simple conjecture, et, d'ailleurs, ces prétendues « affinités » ne nous semblent pas à ce point manifestes. On a dit aussi que les lambris durent être alors diversement colorés : c'est vraisemblable, mais nous n'en avons nulle preuve. Selon M. Vacquier, il est probable que le tympan de la façade sur le jardin fut sculpté au temps de la duchesse du Maine ; les traits de la principale figure rappelleraient ceux de la duchesse ; et le groupe représenterait la Gloire couronnant l'Hyménée. Rien ne paraît justifier ces suppositions, et le groupe dont il s'agit ressemble bien davantage à un Triomphe de Flore.

Le duchesse du Maine mourut, dans son hôtel, le 23 janvier 1753, « des suites d'un rhume qu'elle ne put cracher ». Son corps fut enseveli à Sceaux sans aucune cérémonie.

La propriété revenait aux héritiers de Peyrenc de Moras. Ceux-ci cherchèrent à s'en défaire. Or, à cette époque, le duc de Biron, se trouvant trop à l'étroit dans l'hôtel d'Estrées (rue de Grenelle), songeait à agrandir les bâtiments de cette maison ; il comptait y dépenser 200.000 francs, et avait déjà fait apporter des pierres pour commencer la construction. Il offrit à M. de Moras l'hôtel d'Estrées, les matériaux déjà préparés et les 200.000 francs qu'il destinait au bâtiment. Moras accepta, s'établit à l'hôtel d'Estrées, et Biron acquit l'hôtel du Maine, évalué 500.000 francs.

Les trente-cinq années durant lesquelles le duc, bientôt maréchal de Biron, occupa l'hôtel, marquèrent l'apogée de cette magnifique demeure. L'intérieur demeura probablement dans l'état où l'avait laissé la duchesse du Maine, car aucun des ornements qui subsistent encore çà et là dans diverses pièces des appartements, ne porte la marque du style qu'on a coutume d'appeler Louis XVI. Mais les jardins furent embellis, et c'était leur beauté qui excitait surtout l'admiration des contemporains, quand ceux-ci célébraient les magnificences de l'hôtel de Biron.

Nous connaissons le dessin primitif du jardin, lorsque l'hôtel n'appartenait pas encore à la duchesse du Maine. Le plan de Paris, dit de



Turgot, dont on sait la parfaite exactitude, a été achevé en 1739 : la duchesse du Maine a acquis la propriété en 1736 ; il est peu vraisemblable qu'elle ait eu le temps, en deux ou trois années, de remanier le jardin. Or, le plan de Turgot nous montre, du côté du Invalides, une quadruple rangée d'arbres formant quinconce ; devant l'hôtel, un jardin régulier composé de quatre parterres symétriques deux à deux ; entre ce jardin et les potagers, une seule rangée d'arbres.

En rapprochant du plan de Turgot les renseignements que nous donne Blondel sur le jardin de l'hôtel de la duchesse du Maine, on se rend compte des changements exécutés par la nouvelle propriétaire. « Au pied de la terrasse, dit Blondel, est pratiqué un grand boulingrin qui renferme deux parterres de gazon découpé... (deux parterres au lieu de quatre qu'indique le plan de Turgot). Aux deux côtés et sur la longueur du boulingrin, sont plantés des arbres qui produisent du couvert aux deux grandes allées, dont l'une traverse toute la profondeur du jardin. Aux deux côtés de ces allées, dans la longueur du boulingrin, sont pratiqués des bosquets, des salles de verdure, des cabinets, etc..., qui rendent cette maison une des plus riantes des extrémités de Paris. A côté des retours de la terrasse sont plantés *deux petits parterres à l'anglaise* entourés d'arbres qui produisent du

couvert au sortir du bâtiment, et auquel on arrive par les petits escaliers ; à gauche de ce jardin de propreté est placé un potager garni de plates-bandes pour les légumes, et d'environ 140 toises de mur en espalier. Au bout de ce potager, du côté de la rue, sont pratiquées les nouvelles basses-cours et les bâtiments des officiers... »

Notons, en passant, que ce timide essai de « jardin anglais » dut être un des premiers tentés en France, car la vogue du genre nouveau commença seulement quelques années après la mort de la duchesse du Maine, lorsque Rousseau eut, dans la *Nouvelle Héloïse* (1760), décrit le jardin de Clarens. Du reste, on ne toucha jamais au grand « jardin français » qui s'étendait devant la façade de l'hôtel ; aujourd'hui encore, son dessin est intact.

Biron fit de ce jardin une des curiosités de Paris. « C'est un des plus beaux de ce quartier, dit le *Guide des étrangers et voyageurs à Paris* ; rien n'égale la beauté des jardins de cet hôtel, que les curieux doivent s'empresser d'aller voir depuis le 1<sup>er</sup> avril jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre. Ce jardin joint à la vaste étendue la promenade la plus agréable par la beauté des fleurs qu'on y cultive, la grande propreté qui y règne, la magnificence des treillages qui la décorent, et le superbe potager qui la termine. » Biron,



grand seigneur fastueux, admettait le public à contempler les merveilles de son jardin. Il faisait largesse à ses amis de ses fleurs, de ses figues et de ses abricots-pêches, les premiers qu'on ait eus à Paris. Ses parterres contenaient pour plus de 200.000 livres de tulipes.

Le maréchal mourut à 88 ans le 29 octobre 1788. L'hôtel passa à son neveu Armand-Louis de Gontaut-Biron qui, jusqu'alors, portait le nom de duc de Lauzun.

Ce duc de Lauzun qui, un an avant la Révolution, succède dans cette maison à Peyrenc de Moras et à la duchesse du Maine, c'est Lauzun-Don Juan qui, pour n'en laisser le soin à aucun Leporello, dressa lui-même dans ses *Mémoires* le catalogue de ses maîtresses. Il a passé la quarantaine. Il est presque ruiné et vit dans la disgrâce du roi. L'éclat de ses aventures amoureuses a excité contre lui la jalousie des hommes et la rancune des femmes. Il s'est bravement conduit à l'armée en Corse, puis en Amérique; mais c'est un homme de grand courage et de médiocre volonté. Son amour-propre saigne : la survivance du régiment des gardes dont son oncle était colonel lui était promise, et le roi a donné le régiment au duc du Châtelet. Ce passe-droit a exaspéré Biron. Sa faiblesse naturelle et l'influence du duc d'Orléans font le reste. On sait son rôle à partir de 1789, sa présence peu glo-





rieuse à la tête d'armées révolutionnaires, sa mort sur l'échafaud...

Peyrenc, la duchesse du Maine, Lauzun habitèrent donc cette maison dans l'espace de cinquante années, les cinquante années qui précédèrent la Révolution française. C'est un joli sujet de méditation pour ceux que divertissent les jeux de l'histoire et du hasard. Sous les tilleuls du jardin de la rue de Varenne, évoquez ces trois fantômes, écoutez leurs propos : c'est toute la confession de l'ancien régime. Le garçon barbier vous contera le désordre jeté dans la société par la toute-puissance de l'argent ; la duchesse du Maine, les petitesesses et les ridicules de la vie de cour ; Lauzun, la dépravation des mœurs et la ruine de la noblesse...

Pour donner au symbole toute sa force et toute sa grandeur, on voudrait que l'hôtel de Biron eût servi de prison pendant la Terreur, comme l'affirment certains historiens des rues de Paris. Mais je n'en ai nulle part trouvé la preuve, et il faut, je crois, renoncer à cette légende.

Tout ce qu'on sait, c'est que, sous le Directoire, des entrepreneurs de spectacles organisèrent des fêtes dans les jardins de l'hôtel de Biron. En effet le *Courrier républicain* du 10 thermidor en V (cité par M. Aulard dans *Paris pendant la réaction thermidorienne et*

*sous le Directoire*), rend compte d'une fête donnée la veille, dans les termes suivants : « Paris, le 9 thermidor. — Presque seuls à Paris, les habitants du faubourg Saint-Germain étaient privés d'un jardin public et d'un de ces lieux enchantés qui, sous le nom de Tivoli, d'Élysée, de Bagatelle, etc..., offrent aux habitants de cette grande ville des amusements de tous les genres. Des entrepreneurs actifs viennent de remplir cette lacune et d'ouvrir un nouveau Tivoli, rue de Varenne, à l'hôtel de Biron. Cet hôtel et ses superbes jardins sont, à certains jours de la semaine, ouverts au public. Jeux, danses, concerts, illuminations magnifiques, feux d'artifices, promenades délicieuses, voilà les agréments qu'offre ce nouvel établissement. La fête champêtre qui a été donnée hier a paru satisfaire les nombreux flots de la multitude qui remplissait les appartements et les jardins. »

La Révolution avait guillotiné la veuve du maréchal et la veuve de Lauzun. L'hôtel passa au neveu du maréchal, le duc de Béthune-Chârost, qui décéda lui-même en 1800. Sa veuve se contenta d'un bâtiment des communs, et mit l'hôtel en location. Le nonce du pape y logea en 1806, 1807 et 1808, plus tard l'ambassadeur de Russie. Enfin le 5 septembre 1820, la propriété fut vendue aux dames religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, pour la somme de 350.000 francs.



La dérisoire modicité du prix a permis naguère, dans un des procès qui suivirent la dissolution de la congrégation, de plaider avec vraisemblance qu'il s'était agi, en 1820, d'une véritable donation; les représentants de la succession Béthune-Charost ont perdu ce procès.

La congrégation des religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, fondée par M<sup>me</sup> Barat, commença par faire disparaître les glaces, les tableaux, une partie des dorures; la supérieure gémissait de n'avoir pu enlever « toutes les beautés » de l'hôtel. La plupart des boiseries furent vendues; les plus belles furent partagées entre plusieurs membres de la famille de Rothschild; les unes passèrent en Angleterre, d'autres en Autriche; quelques-unes restèrent à Paris et ornèrent le cabinet de travail du baron Edmond, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Peu de temps avant de quitter l'hôtel, les dames du Sacré-Cœur ont achevé de dépouiller l'édifice en vendant la rampe en fer forgé de l'escalier et le magnifique balcon du premier étage. (Ce balcon est maintenant au South-Kensington.)

Pendant les quatre-vingt-cinq années qu'elle occupa l'ancien hôtel de Biron, la congrégation y fit de nombreuses constructions : les diverses bâtisses contiguës à l'hôtel et qui entourent la cour, une chapelle gothique, au coin de la rue de Varennes et du boulevard des Invalides, la

maison mère, le demi-pensionnat et une chapelle romane à l'autre extrémité de la propriété. Ces bâtiments ne présentent aucun caractère ; les deux chapelles sont de déplorables pastiches.

Dissoute par arrêté ministériel du 10 juillet 1904, la congrégation abandonna en 1907 les immeubles qu'un liquidateur fut désormais chargé d'administrer, en attendant la vente aux enchères.

\*  
\* \*

On sait la suite : les projets de démolition et de lotissement, l'indignation du public, l'ajournement de la vente, l'inqualifiable inertie de la Ville de Paris, l'intervention du gouvernement et l'achat du domaine par l'État.

---



LIOTEC  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI

PROPHETIE

ACCOMPLIE



J'ai prédit que CLAIRON illustreroit la Scène,  
Et mon espoir n'a point été déçu :  
Elle a couronné Melpomène,  
Melpomène lui vend ce qu'elle en a reçu.

GARRICK.

COURONNEMENT DE LA CLAIRON

Par Gravelot.

## LES LOGIS DE MADEMOISELLE CLAIRON

---

1901-1911.

Guidé par la minutieuse étude qu'a écrite Edmond de Goncourt, je me suis mis à la recherche des divers logis parisiens occupés jadis par M<sup>lle</sup> Clairon ; tous n'ont point encore disparu.

Tout prétexte est bon pour errer à travers les rues du vieux Paris ; mais, cette promenade-ci offre un intérêt particulier. Le plus souvent, la vraie façon de conter la vie d'un homme, et surtout la vie d'une femme, serait de faire l'histoire de ses déménagements. Chaque fois que nous changeons de maison, nous changeons de goût ou de situation. Si l'on donnait pour titres aux chapitres d'une biographie les adresses des habitations successives où le personnage a vécu, on aurait chance de bien caractériser ainsi les évolutions de son caractère ou les vicissitudes de sa destinée. Nulle méthode, en tout cas, n'est plus sûre, quand il s'agit d'une comédienne pour qui tout déménagement est un vrai changement de décor.



\*  
\* \*

*Rue de Bussy, près de la rue de Seine et de l'abbaye Saint-Germain.* — C'est M<sup>lle</sup> Clairon qui nous donne elle-même cette indication dans ses *Mémoires*. Elle ajoute que la proximité du marché et la quantité des locataires qui l'habitaient, rendaient cette maison fort bruyante. Nous en pouvons conclure qu'elle y occupait un simple et modeste appartement, et que cette maison devait être située dans la partie de la rue de Bussy qui allait de la rue Bourbon-le-Château au carrefour du Petit-Marché (le boulevard Saint-Germain passe aujourd'hui sur l'emplacement de ce carrefour où, depuis la démolition de la Porte de Bussy (1672) se tenait un marché, en avant de l'entrée de la Foire Saint-Germain). On ne saurait sans témérité identifier d'une manière plus précise la première habitation de M<sup>lle</sup> Clairon à Paris.

C'est le logis de la débutante. M<sup>lle</sup> Clairon a vingt ans. Depuis six années, elle a joué la comédie en province, en Normandie, en Flandre. La Popelinière la fait entrer à l'Opéra ; mais elle ne se fixe pas dans ce « royaume des prestiges » ; elle ambitionne de pénétrer dans le « temple de Melpomène », et elle y pénètre malgré les sociétaires dont la vertu se révolte à la pensée qu'on

leur veut imposer une telle camarade. Les faiseurs de libelle ont depuis longtemps consacré la réputation de Frétilton, et cette réputation est déplorable.

Sa beauté et sa grâce achèvent ce qu'avait préparé le bruit de ses aventures provinciales. On la dit spirituelle, tendre et passionnée. D'après les rapports de police tirés des archives de la Bastille, Edmond de Goncourt a dressé des listes interminables où figurent tous les grands noms de la cour et de la finance. Bien que tout cela soit affirmé par des policiers, c'est possible, c'est vraisemblable ; mais ces énumérations-là ne nous en apprendront jamais autant sur la Clairon que les lignes exquises par lesquelles se termine une de ses lettres à « son cher amant » le baron de Besenval : « Adieu, cher ami, donne-moi souvent de tes nouvelles, elles me font un plaisir que je ne puis t'exprimer. Je ne sais pas comment cela se fait, j'ai plus de plaisir maintenant à t'être fidèle, sans même que tu le désires, que je n'en avais autrefois à te faire une infidélité. » Voilà toute la femme.

Blanche et souple, avec de belles dents et des yeux ardents, elle est de petite taille ; cependant, dès qu'elle est en scène, cette disgrâce disparaît ; et cela, sans doute, explique le maintien théâtral que, plus tard, elle conservera, même à la ville. Les traits de son visage sont irréguliers, mais,



« sans être une beauté accomplie, il faut lui ressembler pour être charmante ». Elle a l'air d'une grisette, mais elle sait se transfigurer sur le théâtre; et, dans les coulisses, le piquant de son visage lui assure d'autres succès.

D'ailleurs, dans le taudis de la rue de Bussy, la future princesse de théâtre mène une vraie vie de grisette. Devenue vieille, elle se rappellera les petits soupers d'alors : « J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec moi. Les convives journaliers étaient un intendant des Menus-Plaisirs dont j'avais continûment besoin auprès des gentilshommes de la chambre et des comédiens ; le bon Pipelet... ; Rosely, l'un de mes camarades, jeune homme bien né, plein d'esprit et de talents. Les soupers de ce temps étaient plus gais, si petits qu'ils fussent, que les plus belles fêtes ne l'ont été depuis quarante ans. Je venais de chanter de fort jolies *moutonades* dont mes amis étaient dans le ravissement... »

La grisette débuta à la Comédie Française, et l'air noble et tragique que montra sur les planches du théâtre ce « chiffon coiffé », transporta le parterre.

*Rue des Marais (aujourd'hui rue Visconti, n° 21).* — « J'avais besoin, dit M<sup>lle</sup> Clairon, de plus de calme pour mes études et pour ma santé déjà fort altérée ; j'étais un peu moins pauvre,

et je désirais être mieux. On me parla d'une petite maison rue des Marais du prix de 1.200 livres. On me dit que Racine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille ; que c'était là qu'il avait composé ses immortels ouvrages, là qu'il était mort ; qu'ensuite la touchante Lecouvreur l'avait occupée, ornée et qu'elle y était morte aussi. Les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité de l'auteur et me faire arriver au talent de l'actrice : c'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir ! »

Elle n'y mourut pas, mais elle y vécut pendant les dix-huit années les plus glorieuses de son existence, celles de sa carrière théâtrale.

On avait assez inexactement renseigné M<sup>lle</sup> Clairon sur l'histoire de sa nouvelle demeure. Racine n'a logé rue des Marais que de 1692 à 1699 ; il n'y a donc composé aucun de ses immortels ouvrages ; mais la maison de la petite rue des Marais n'en avait pas moins un passé glorieux : elle avait abrité les dernières années de Racine. Elle n'a pas été démolie et a conservé sur la rue Visconti son aspect d'autrefois<sup>1</sup>.

1. Il semble bien, quand on regarde les plans du dix-huitième siècle, qu'un vaste jardin, appartenant à l'hôtel, s'étendait alors entre la rue des Marais et la rue du Colombier (aujourd'hui rue Jacob). Ce jardin a été morcelé, couvert en grande partie de constructions modernes. Néanmoins il en subsiste encore quelques vestiges. Derrière l'immeuble qui porte aujourd'hui le numéro 20, dans la rue Jacob, on aperçoit un petit temple dorique portant



L'hôtel de la rue des Marais, c'est la maison de la « grande tragédienne » encombrée de bibelots, de curiosités, de poètes et de soupirants.

Alors, M<sup>lle</sup> Clairon règne sur le Théâtre-Français. Le parterre ne se remplit qu'aux jours où elle paraît sur la scène : *Vive le roi et M<sup>lle</sup> Clairon!* crie le parterre des représentations gratuites. Chacune de ses créations la met plus haut dans l'estime des amateurs de spectacle. Elle impose au public, sans que celui-ci songe à lui résister, toute une réforme de l'art théâtral, abandonne la mélopée des tragédiennes d'autrefois, fait applaudir une diction plus simple, des attitudes plus naturelles et plus variées, un costume plus conforme à la couleur locale. Comme elle sait et déclare qu'une seule de ses représentations « fait vivre un mois » la Comédie, elle se rend par ses jalousies et ses taquineries insupportable à tous ses camarades. Elle traite avec dédain les poètes et leurs œuvres ; elle « tripatouille » leurs tragédies à sa convenance, et Voltaire n'est pas plus épargné que les autres, Voltaire qui l'accable de flagorneries, tout en pestant contre le sans-gêne avec lequel elle massacre ses ouvrages. Elle est le porte-parole

sur son fronton cette dédicace : *A l'Amitié*. Le jardin a-t-il été le jardin de la Clairon ? Est-ce la tragédienne qui a fait élever ce monument ?

Sur le séjour de Racine dans la maison de la rue des Marais, voir l'*Appendice*.

de la Comédie à la cour, et s'est mis en tête de faire relever les comédiens de l'excommunication qui pèse sur leur profession. Elle s'exagère son crédit; néanmoins son crédit est grand, et, chez les ministres, l'illustre actrice n'attend point avec la foule des solliciteurs. On la recherche dans les salons, et les femmes de la haute société la comblent d'égards et de prévenances.

Cependant la maison de Racine abritait d'étranges aventures. M<sup>lle</sup> Clairon était venue s'y établir, dit-elle, comme dans un « sanctuaire ». Il n'y a pas à dire, le « sanctuaire » était profané. Des rapports de police soigneusement compulsés par Goncourt ne croyons, si l'on veut, que la moitié : c'était encore assez pour mettre à jamais en déroute l'ombre du poète, si celle-ci, probablement indulgente aux tendres et tristes amours d'Adrienne Lecouvreur, avait continué, jusqu'à la venue de Frétilton, de hanter sa vieille demeure.

Longtemps l'âge semble n'avoir aucune prise sur le visage de la jolie Clairon. Au moment de ses grands triomphes elle a quarante ans. Alors « son buste et ses portraits nous la montrent, avec son petit front de volonté que bossue la mémoire au-dessus des sourcils, avec la délicate cambrure aquiline du nez, avec son ovale grassouillet, avec sa bouche aux lèvres char-



nues... » (E. de Goncourt). A côté de ce joli croquis, mettons un tableautin charmant que M<sup>lle</sup> Clairon a tracé elle-même dans ses *Mémoires*, et où se révèle cette grâce d'imagination qui la rendait si séduisante :

« J'étais parvenue à l'âge de quarante ans, sans m'être aperçue d'aucune dégradation dans ma figure. Soit que l'extrême parure, nécessaire à mes rôles, favorisât l'illusion des autres, soit qu'elle fût soutenue par la variété des personnages que je représentais, soit qu'on fût maîtrisé par les passions que je m'efforçais de bien peindre, ou par l'optique du théâtre, tous mes amis me trouvaient charmante, et mon amant m'aimait à la folie : bref, je ne doutais de rien. Un jour, plus vivement pressée du désir de plaire, je voulus ajouter à mes charmes le secours de ces parures élégantes, que nous avons toujours en réserve, et qui font faire : « Ah!... » quand on nous voit. Me regardant continuellement au miroir pour voir si mes cheveux allaient bien, il me sembla que ma femme de chambre se négligeait, qu'elle oubliait l'air de mon visage, qu'elle avait l'intention de me rendre moins jolie ce jour-là que de coutume. Cependant je demandai avec confiance le charmant bonnet qui devait tout surmonter ; mais, de quelque façon que je le tournasse, j'en fus mécontente ; je le jetai, j'en demandai vingt

autres, et, confondue de n'en trouver aucun qui m'allât comme je voulais, je m'examinai scrupuleusement moi-même. Le nez sur la glace, éclairée par le jour le plus pur, je vis plusieurs sillons de rides sur mon front, dans les deux coins de mes yeux, dans le tour de mon cou ! La blancheur de mes dents n'avait plus le même éclat ! mes lèvres étaient moins fraîches, mes yeux moins vifs ! *et malheureusement je me portais bien dans ce moment-là !*... Forcée de m'avouer que ce n'était plus la faute de ma femme de chambre et de mes bonnets, que c'était moi qui n'étais plus la même, je fondis en larmes... »

Ce fut à l'hôtel de la rue des Marais que, le 16 avril 1765, un exempt de police vint chercher, pour la conduire au For-l'Evêque, M<sup>lle</sup> Clairon coupable d'avoir refusé son service à la Comédie-Française. Malade et alitée, elle se leva et dit à l'homme de police que « tout en elle était à la disposition de Sa Majesté, que ses biens, sa personne et sa vie en dépendaient, mais que son honneur était intact, et que le roi lui-même n'y pouvait rien ». L'exempt répondit : « Vous avez raison, Mademoiselle, là où il n'y a rien le roi perd ses droits. » Et la comédienne s'en fut en prison dans le carrosse de M<sup>me</sup> de Sauvigny. Elle y demeura cinq jours, recevant ses amis et leur donnant à souper, puis revint dans sa maison prendre les arrêts.



Mais elle ne remonta plus sur le théâtre; elle fit liquider sa pension de retraite et, après un voyage à Genève et à Ferney, déménagea.

\*  
\* \*

*Rue du Bac, près le pont Royal*<sup>1</sup>. — Il est difficile aujourd'hui de retrouver la place de cette maison, louée trois mille six cents livres par an. Elle a, sans nul doute, disparu, puisque, aux abords du pont Royal, il n'y a plus, dans la rue du Bac, que des immeubles modernes. C'était une maison à *porte cochère* (le bail dont le texte a été publié le porte expressément). Nous savons qu'elle n'avait point de jardin. A l'inspection du plan de Turgot, il paraît assez vraisemblable qu'on la trouvait du côté gauche de la rue en venant du pont Royal.

C'était une grande et triste maison, où M<sup>lle</sup> Clairon avait logé ses tableaux, ses curiosités et son « cabinet d'histoire naturelle ». Mais elle ne pouvait s'y garer du tapage de la rue, et les voitures qui passaient, ébranlaient les murailles, secouaient les nerfs de la malheureuse femme, maintenant triste et malade.

Rue du Bac, c'est la demeure mélancolique de

1. M<sup>lle</sup> Clairon quitta la rue des Marais en 1766, et ne vint se loger rue du Bac qu'en 1768. Durant deux ans, elle habita rue Vivienne; il m'a été impossible de trouver aucun renseignement sur cette installation, d'ailleurs passagère.

l'artiste « qui a quitté le théâtre », et que tourmentée la nostalgie des planches.

M<sup>lle</sup> Clairon a juré de ne point reparaître sur la scène de la Comédie-Française ; elle tient son serment par vanité, mais bientôt elle est stupéfaite que personne ne vienne la supplier de se parjurer. On l'oublie. Elle paraît dans une loge du théâtre et peu à peu abaisse son éventail pour être aperçue du public qui naguère l'applaudissait avec tant de furie. On la reconnaît et l'on dit : Voilà Clairon ; mais « on le dit simplement, on ne le crie pas ; on ne fait éclater ni désir ni regret. » De temps en temps on annonce sa rentrée, mais chacun sait d'où vient la nouvelle. Elle joue à la cour, elle donne des représentations privées : on l'applaudit ; mais, le parterre de la Comédie ne s'avise pas de la réclamer, et il tolère les guenons qui se mêlent de jouer les rôles où elle a excellé. Elle organise dans sa maison une fête destinée à étonner Paris ; habillée en prêtresse, elle couronne un buste de Voltaire, et récite une ode de Marmontel ; Voltaire envoie à la muse un compliment que publient les gazettes, et cette cérémonie poétique préoccupe un jour les badauds ; mais un rimeur écrit à Voltaire :

Ton apothéose intéresse,  
 Mais chez nos bons plaisants, on la critique un peu.  
 Et le renom de la déesse  
 A te parler sans fard discrédite le dieu.



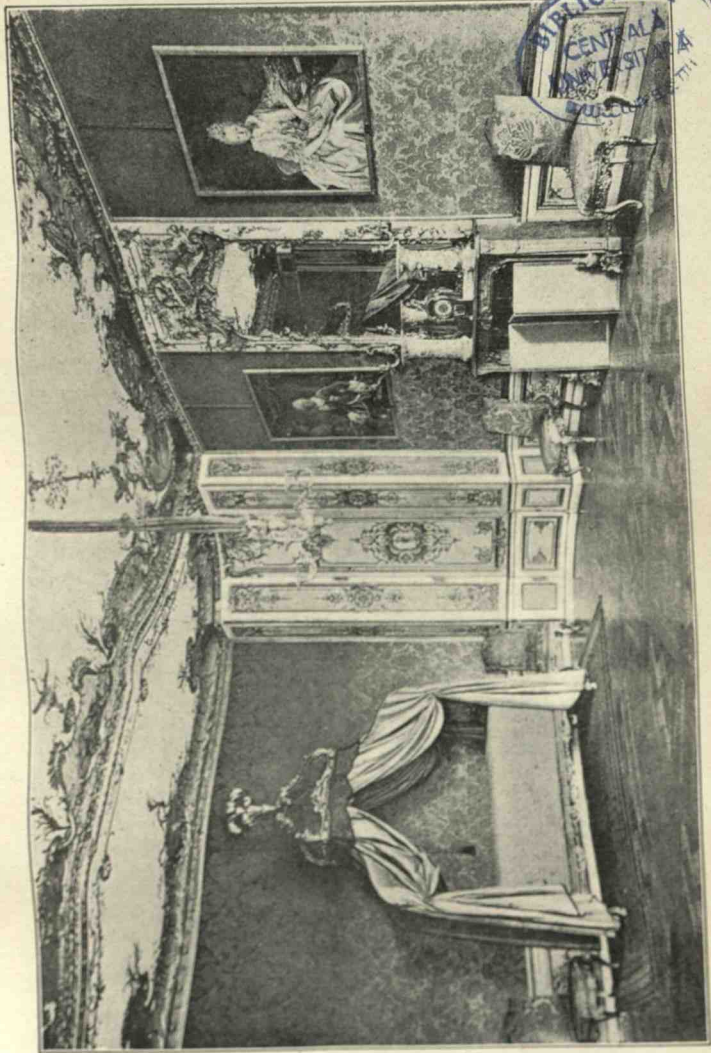
Décidément, rien ne réveille plus l'attention des Parisiens ingrats. Les mauvais jours sont venus. La pauvre Clairon n'en est plus maintenant à découvrir les premiers soupçons des premières rides. Elle prend en grippe, comme font tous les névropathes, la maison où elle a connu les premiers déboires de sa vie. Elle souhaiterait de se retirer à la campagne ; mais elle n'est point assez riche. Entre son dîner et son souper, elle se rend à l'hôtel de Valbelle, très proche de son logis<sup>1</sup> ; elle y reçoit ses visites ; elle y porte son ouvrage et ses livres ; de demi-heure en demi-heure, elle fait le tour du jardin. Mais ce semblant de villégiature lui devient bientôt impossible.

Il y a dix-neuf ans que le comte de Valbelle est son amant. Longtemps leurs mutuelles trahisons ne les ont découragés ni l'un ni l'autre ; mais maintenant Valbelle a quarante-quatre ans et songe à se retirer en Provence. Clairon en a cinquante. C'est la rupture<sup>2</sup>.

Le bail de la maison de la rue du Bac est résilié. L'actrice vend ses bibelots, ses porcelaines, ses bijoux, et part pour... Anspach.

1. L'hôtel de Valbelle s'élevait dans la rue du Bac, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le n° 34. Il fut plus tard occupé par Fouché, duc d'Otrante.

2. J'ai publié une étude sur le comte de Valbelle à propos du château de Tourves. (*En flânant à travers la France. — Provence.*)



BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARIA  
BUCURESTI

CHATEAU D'ANSPACH. — LA CHAMBRE DU MARGRAVE





*Anspach.* — Suivons-la jusque chez son margrave.

Parmi tous les petits « Versailles » dont les palais rococo, les grands jardins et les rues silencieuses racontent le rêve des souverains allemands du dix-huitième siècle, Anspach est un des plus charmants. La vieille ville a perdu ses remparts, depuis longtemps remplacés par de belles promenades, mais elle a conservé sa physionomie *alt-deutsch*, ses églises gothiques, ses maisons Renaissance. A côté, dans la ville neuve, des rues droites, des places rectangulaires, des bâtiments symétriques forment le quartier de la Cour ; devant une vaste orangerie s'étendent les magnifiques ombrages d'un jardin irrégulier ; enfin un palais massif et majestueux dresse sa longue façade décorée de pilastres et surmontée de balustrades.

A la place où s'élèvent ces classiques architectures il y eut jadis un château-fort flanqué de quatre tours et environné de fossés. Un incendie le consuma en 1710. Le margrave Frédéric-Guillaume fit venir un Italien, Gabrielli, et le chargea de lui construire un palais nouveau. Il mourut avant que l'ouvrage ne fût achevé. Mécontente des plans de Gabrielli, sa

veuve ordonna à un architecte wurtembergeois, Retti, de reprendre la construction. Le décor fut en partie exécuté par des artistes italiens et français. Le margrave Charles orna et meubla les appartements, commanda des statues. Lors de son avènement (1757) le margrave Alexandre possédait donc son Versailles.

Quelques années plus tard, il s'avisa d'avoir sa Maintenon, et, pour tenir cet emploi, il choisit une tragédienne glorieuse, mais mûre.

En 1770, le margrave était venu à Paris inconnu, sous prétexte de « consulter et de faire des remèdes ». Il aimait le théâtre, et voulut être présenté à la grande tragédienne. La chronique est muette sur les premières entrevues du prince et de l'actrice. On sait seulement qu'avant de retourner dans sa Franconie, le Prince témoigna à l'actrice le désir qu'elle vint se fixer à Anspach. La Clairon laissa passer trois années sans répondre à l'invitation, mais quand elle eut définitivement rompu avec Valbelle, elle abandonna — Voltaire l'en félicita — « le pays de la frivolité et de l'ingratitude », et débarqua à Anspach. Le Margrave mit tout de suite à sa disposition une belle maison située en face du château, et où l'on avait coutume de loger les hôtes d'importance. C'est aujourd'hui l'habitation du *Regierungspräsident*. La Clairon s'y installa avec cinq laquais, un valet de



chambre et un maître d'hôtel. Elle y resta jusqu'en 1786.

Dans ses *Mémoires*, elle affirme n'avoir jamais eu pour son hôte qu'une tendre, pure et maternelle affection. Les historiens allemands n'ont demandé qu'à la croire : elle ne fut jamais, disent-ils, la maîtresse du margrave mais sa « dame de compagnie », *Gesellschafterin*. Edmond de Goncourt est beaucoup plus sceptique. Il a raison. Sans doute Alexandre était de douze ans plus jeune que son amie, il l'appelait sa « bonne-maman », mais cela ne prouve pas grand'chose.

Dans les appartements du château d'Anspach on peut voir le portrait du margrave Alexandre et celui de son épouse Frédérique-Caroline de Saxe-Cobourg. Lui : un grand dadais blond, une tête d'une cruelle irrégularité montée sur un long cou, de gros yeux clairs, naïfs et bonasses. Elle : une pauvre personne toute blanche, toute malade, toute fanée, « d'une pâleur, disait la Clairon, à dérouter les désirs ». Quand on a regardé ces deux portraits, on doute encore bien davantage que le Margrave ait offert l'hospitalité pour l'amour de la tragédie, et que la tragédienne l'ait acceptée uniquement pour faire le bonheur du peuple franconien.

Une fois établie à Anspach la Clairon entend remplir tous les devoirs de son état. Elle dis-

trait le souverain qui vient chez elle oublier la fastidieuse étiquette et la glaciale margrave ; elle lui donne de petits soupers, lui récite des vers et lui lit du Voltaire. Cependant elle ne se désintéresse pas des affaires publiques ; elle reçoit les placets, dirige la politique, elle s'est même vantée d'avoir réformé les finances et détruit des abus.

Au début, tout semble marcher à souhait. La princesse de théâtre s'exalte à jouer son nouveau rôle. Elle confie ses joies et ses enthousiasmes au jeune acteur Larive à qui elle a donné des leçons, des conseils et le reste : « Ma maison, lui écrit-elle, ne désemplit pas ; les plus grandes dames me font l'honneur de souper chez moi... Une fort grande aisance, nulle espèce de tracasserie, de la considération, un commode et beau chez moi, une vie réglée, douce et honnête, indépendante des caprices qui la troublaient autrefois, l'impossibilité de recevoir des ingrats, d'apercevoir et d'entendre qui les rappelle, la facilité de faire du bien, tout cela rend mon sort infiniment doux. J'ajoute à tous ces biens la certitude de faire le bonheur de l'être le plus doux, le plus humain que j'aie jamais connu... »

Un an s'est à peine écoulé que voici les déboires et les déceptions. Si elle a renoncé à jouer la comédie, elle n'a pas perdu le goût du théâtre. Son rêve serait d'amener à Anspach une troupe



française, une troupe dont naturellement Larive serait le protagoniste; mais il y faut renoncer faute d'une salle de spectacle, et surtout faute de spectateurs : il n'y a pas à la Cour plus de dix personnes comprenant le français. Elle s'aperçoit bientôt que le pays est « triste, rude... » Les femmes allemandes lui semblent sottes et insupportables. La cuisine allemande lui est « aussi déplaisante que néfaste », et elle est forcée de faire venir une cuisinière française. Puis les petits pains qu'on lui sert pour son déjeuner sont détestables, lourds et fades; la maladresse des boulangers d'Anspach la jette dans la plus méchante humeur. Heureusement sa femme de chambre, qui est amoureuse d'un garçon boulanger, s'en va trouver le Margrave et lui conte le chagrin de sa maîtresse; elle connaît, ajoute-t-elle, certain « compagnon » boulanger qui fabriquera d'excellents petits pains, mais à condition qu'il deviendra « maître » et qu'on lui apportera un modèle de Paris. Aussitôt un courrier traverse l'Allemagne et la France et revient avec le petit pain de la Clairon. Le compagnon réussit son chef-d'œuvre, épouse la soubrette et toute la Cour lui donne sa clientèle. La Clairon retrouve sa bonne humeur. Anspach et son Margrave sont heureux.

Tout ne s'arrange point avec une si belle facilité. Bientôt de plus graves contrariétés

assailent la favorite. C'est la pâle et disgracieuse margrave qui ne veut pas croire que le commerce de son mari avec la Clairon soit innocent : d'où des orages domestiques, des scènes et des explications. Ensuite ce sont les ministres qu'exaspère l'influence de cette étrangère : d'où des cabales, des intrigues et des tracasseries. La Clairon cependant patiente, sa vanité et son intérêt lui défendent d'abandonner la partie. Elle patiente jusqu'au jour où elle s'aperçoit qu'une autre a pris sa place.

Cette autre, c'est lady Craven, une jeune Anglaise, jolie et bien faite, qui un beau jour reçoit du Margrave la même invitation que la Clairon a reçue quinze ans auparavant. Comme il redoute les plaintes et les colères de sa tragédienne, le Margrave tâche d'abord de tenir secrète sa nouvelle passion. Il retrouve lady Craven à Paris, où il est venu avec la Clairon ; mais, comme le brave homme n'est pas très habile à dissimuler, celle-ci a vite percé le mystère. Le Margrave proteste qu'il aime lady Craven « comme son enfant ». La Clairon qui se souvient d'avoir été aimée « comme une mère », n'a aucune illusion. Elle se sent vaincue.

Le Margrave fit cadeau à sa « bonne maman » d'une belle propriété à Issy et la « bonne maman » ne revint plus à Anspach. Elle abandonna dans sa maison quelques meubles, dont



un charmant bureau. Lady Craven qui reprit le logis les conserva : ils y sont encore. Quant au Margrave, lorsque sa femme fut morte, il épousa la belle Anglaise.

J'ai visité les appartements du château d'Anspach : la « Chambre des douze mois » où les douze peintures furent exécutées par les trois frères Kleemann, le premier peignant les paysages, le second les arbres, le troisième les figures, d'où il est résulté quelques défauts de proportion et de perspective ; — la « Chambre de porcelaine » dont les murs sont revêtus de jolis carreaux fabriqués à Anspach ; — la « Salle des fêtes » où la peinture du plafond représente l'apothéose d'un margrave dans les bras de Vénus, et où, en 1806, Bernadotte offrit un bal aux maréchaux Lefebvre, Mortier et Davoust ; — la « Chambre des miroirs » qui contient une merveilleuse collection de figurines de Meissen et de Berlin... J'ai vu des meubles précieux, des tapisseries, des lustres de Venise, des toiles d'Oudry, des tableaux hollandais, les portraits d'une multitude de Hohenzollern, et un seul souvenir de la Clairon, un tout petit buste posé sur une console dans la bibliothèque du Margrave.

J'ai été jusqu'à Triesdorf, la maison de campagne du Margrave, d'où la Clairon écrivait souvent à son cher Larive. On y voit encore quelques bâtiments du dix-huitième siècle sé-

parés par de belles avenues et les vestiges presque effacés d'un jardin. L'aspect morne de la campagne environnante justifie le mot de la Clairon : « Ce pays est triste, rude... » Comme elle a dû s'ennuyer à Triesdorf!

Je n'ai pas osé pénétrer chez le *Regierungs-präsident* qui détient toujours le bureau de la Clairon : j'ai craint que ce haut fonctionnaire ne comprît pas les raisons de ma curiosité. J'ai aussi hésité à demander aux vieilles dames d'Anspach, qui prenaient leur café au lait dans le Hofgarten, si elles savaient à qui elles devaient de manger de si savoureux petits pains. Mais je me suis assuré que les boulangers d'Anspach n'ont point oublié la recette qu'ils ont apprise au dix-huitième siècle, grâce à la soubrette de Frétilton.

\*  
\* \*

*Issy.* — « Le premier objet qui se présente à la vue en arrivant dans ce village, situé sur la pente d'un coteau fort élevé, est la belle maison appartenant aujourd'hui à M<sup>lle</sup> Clairon, pensionnaire du roi, dont les talents dramatiques ont fait les beaux jours du Théâtre-Français, excité l'admiration générale et causé les regrets universels, lors de sa retraite en 1766. Les murs de clôture du vaste jardin de cette maison s'étendent sur la gauche de la plaine; percés de grilles



en plusieurs endroits ; on en découvre les beautés de dessus la route. Ils sont ornés de pièces d'eau, de statues, de treillages et de pavillons. L'entrée de la maison est magnifique ; sa principale façade est à l'exposition du levant. »

Lorsqu'on rapproche des vieux plans d'Issy cette description tirée du *Guide* de Thiery (1787), on ne peut guère hésiter sur l'emplacement de la propriété de M<sup>lle</sup> Clairon. La maison a été depuis longtemps détruite. Mais naguère encore le parc subsistait derrière une grande grille qui s'élevait à l'entrée de l'ancien village, à gauche de la route. Ce parc magnifique a été rasé sans pitié par l'Administration française, éternelle ennemie des arbres ; on y a bâti la nouvelle manufacture des tabacs.

C'est là qu'oubliée de tous, la Clairon traverse les années de la Révolution. Quelques rares amis lui sont restés fidèles. Mais si son intelligence est demeurée vive et saine, son humeur s'est assombrie. Elle est aristocrate, naturellement, et son ancienne profession ne lui inspire plus que de l'horreur. A un jeune homme de famille qui se prépare à débiter à la Comédie-Française, elle tient ce langage : « Mais vous avez le choix de tous les états... Pourquoi choisir ce tas de boue ? Oui, comment pourrait-il y avoir maintenant des créatures assez viles, pour vouloir être comédiens ? *Aussi aucun d'eux n'a seu-*

lement l'ombre du talent. Autrefois un public, éclairé par les chefs-d'œuvre de Corneille, de Molière, de Racine, de Voltaire pouvait former des auteurs, des acteurs, mais que peut-on attendre de notre nouveau public, qui applaudit l'affreuse misérable pièce de *la Nuit de la Saint-Barthélemy* (le *Charles IX* de M.-J. Chénier), une pièce qui transporte à la scène, fondée cependant pour être une école de mœurs et de vertus, les effervescences terribles du Palais-Royal et de la place de Grève... »

Cependant la pauvre Frétillon qui a perdu toutes ses dents, n'en a pas moins gardé, comme elle le dit, un cœur entre vingt-cinq et trente ans, et il y a bien de la sensibilité, de la grâce et même de la coquetterie dans les lettres qu'elle écrit à ses derniers correspondants. Elle est infirme, minée par les maladies ; elle est « comme l'emblème, dit Dussault, de l'éternité ambulante, le type de la décrépitude pittoresque, un visage ciselé par les griffes incisives du Temps, une caricature de Téniers » ; mais qu'un inconnu lui écrive une lettre admirative, et la voilà qui, toute fière de l'aubaine, entame une correspondance presque lyrique avec ce « citoyen » qui n'a point perdu le souvenir de la Clairon de jadis « fraîche, brillante, entourée de tous ses prestiges ».

D'ailleurs, elle a toujours été furieusement



écrivassière. Au seul Valbelle (c'est elle qui le dit), elle a écrit quinze cents lettres. Dans sa retraite d'Issy, elle griffonne sur tout et à propos de tout; elle rédige des *Conseils à une jeune amie*, des notes sur les embellissements de Paris. Mais, auparavant, elle a mis la dernière main à ses *Mémoires* qui furent publiés de son vivant, contre son gré.

Les *Mémoires* de M<sup>lle</sup> Clairon ont été sévèrement traités par Edmond de Goncourt qui leur reproche d'être peu sincères, pleins de forfanterie, et de ne rien renfermer de révélateur sur la femme. C'est un roman, un pur roman, je l'accorde, où la vieille tragédienne, incapable de revenir au naturel dans la vie de chaque jour, continue de se composer une attitude pour la postérité. Mais ce roman contient des pages charmantes, de petits tableaux qui ont la gentillesse et l'esprit d'une gouache de Baudouin. (J'ai cité tout à l'heure *les Premières rides*; on pourrait encore découper dans ces *Mémoires* quelques jolies estampes: *le Baptême de Carnaval*, *l'Innocence surprise*, etc...) Sans doute, on n'y trouve pas la liste complète des amants de la Clairon; mais puisque ce document capital a été découvert dans les archives de la Bastille, il ne faut pas regretter le silence de l'actrice. Son récit, du moins, ne fait pas double emploi avec les rapports des agents de Berryer. Il n'est

point vrai de dire que M<sup>lle</sup> Clairon ne nous a rien appris d'elle-même en nous faisant ces confidences, si mensongères qu'elles soient. Le tour aisé de son style, la grâce de son récit prouvent que son esprit n'était point vulgaire, et que son imagination valait mieux que ses mœurs. On ne s'est pas fait faute, il est vrai, de prétendre qu'elle n'était point le véritable auteur des *Mémoires* parus sous son nom. Nous possédons assez de lettres écrites de sa main pour ne point ajouter foi à ces racontars.

\*  
\* \*

*Rue de Lille, au petit hôtel d'Humières (aujourd'hui, numéro 73<sup>1</sup>).* — On ne sait quel revers obligea M<sup>lle</sup> Clairon de quitter Issy à l'âge de soixante-dix-neuf ans et à venir habiter avec sa fille adoptive, M<sup>me</sup> de La Rianderie, dans un petit appartement de la rue de Lille, dont les fenêtres donnaient sur un jardin. Elle y mourut pauvre. Certaines historiettes nous la représentent alors tombée en une si profonde misère qu'elle était réduite à balayer elle-même son logis. Il semble qu'il y ait eu là quelque exagération. Jusqu'à l'attaque de grippe qui l'emporta le 31 janvier 1803, M<sup>lle</sup> Clairon fut soignée avec dévouement par M<sup>me</sup> de la Rianderie qui, après

1. La maison vient d'être démolie.



sa mort, conserva l'appartement et les meubles de la tragédienne.

\*  
\* \*

On l'ensevelit au cimetière de Vaugirard. En 1837, son corps fut transféré au Père-Lachaise et Samson prononça un discours. En 1888, comme sa tombe était abandonnée, les sociétaires de la Comédie-Française restaurèrent le monument et le décorèrent d'un médaillon. En 1889, Edmond de Goncourt écrivit sur la tragédienne une étude très complète et très méprisante. Enfin, Condé-sur-l'Escaut a couronné un buste de la Clairon, tandis que des fanfares éclataient, que des sociétaires déclamaient, et que les pères de famille, un instant épouvantés de voir se dresser chez eux l'image de Frétilton, s'avouaient désarmés et rassurés par l'éloquence des représentants du ministre de l'Instruction publique.

Cependant peut-être les admirateurs de la Clairon auraient-ils plus judicieusement glorifié leur tragédienne si, au lieu de lui élever un monument, ils s'étaient contentés de nous donner en un joli volume de format gracieux et de belle typographie, une édition — dite édition de Condé — des Mémoires et des Lettres de Frétilton.

---

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



M<sup>ME</sup> LA MARQ<sup>SE</sup> DE V.\*\*\*

*Surnommée Belle et bonne par Voltaire*

*Elle est Voltaire pour parrain,*

*Belle et bonne est le nom, que lui donna Voltaire;*

*Et ce nom, mieux que le burin,*

*Peut sa grace et son caractère.*

*De K. L. M.*

*De Villette.*

MARQUISE DE VILLETTE



## LA MAISON OU VOLTAIRE EST MORT

---

Janvier 1904.

Une plaque de marbre placée sur la maison qui forme l'angle de la rue de Beaune et du quai Voltaire, signale aux passants que là est mort Voltaire, le 30 mai 1778.

Au dix-neuvième siècle, cette maison fut agrandie, transformée et augmentée d'un étage; elle a perdu son escalier de pierre qu'ornait une rampe de fer forgé; son escalier moderne est d'une disgracieuse banalité; la porte cochère qui s'ouvrait sur le quai a été supprimée; le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques basses, à demi enterrées, car le niveau du quai a été relevé; dans l'intérieur, certains entresolements à la mode ancienne ont disparu, et l'on a élevé de nouvelles cloisons. Cependant, la distribution des chambres n'est pas modifiée à ce point qu'il soit impossible d'imaginer les aménagements d'autrefois, et il subsiste encore des restes charmants de la décoration du dix-huitième siècle.

Si l'on a sous les yeux les titres de propriété de l'immeuble et deux états de lieux très complets, dressés l'un en 1744, l'autre en 1793<sup>1</sup>, rien n'est plus simple que de restituer par la pensée les appartements de l'hôtel de Villette où Voltaire est venu mourir.

\*  
\* \*

Lorsque Voltaire, en 1778, s'installa chez ses amis de Villette, ce n'était point la première fois qu'il pénétrait dans la maison de la rue de Beaune. Cinquante-quatre ans auparavant, il avait demeuré quelques mois dans ce même hôtel, alors le logis du président de Bernières. On sait que la présidente était des amies de Voltaire.

Il avait trente ans et était déjà célèbre par ses vers, ses frasques et son libertinage. Page d'ambassadeur, puis cleric de procureur, puis homme de lettres, ami des grands seigneurs, et surtout des financiers, il avait couru les aventures. Pimpette l'avait aimé, et, ensuite, il avait aimé la maréchale de Villars. Il avait fait une année de Bastille et écrit trois tragédies dont la première, *Œdipe*, avait été aux nues, la seconde, *Artemise*, avait été outrageusement sifflée, et la

1. Ces documents m'ont été communiqués très obligeamment par M. Maurice Bouts.



troisième, *Marianne*, était tombée à plat. Il terminait *la Henriade*. Il était très malade : atteint de la petite vérole, il avait achevé de ruiner sa santé aux eaux de Forges, qui, disait-il, étaient faites de vitriol. Il revenait donc à Paris très mal en point, et, comme il lui déplaisait de loger à l'hôtel garni, il avait pris pension chez le président de Bernières pour dix-huit cents francs l'année, avec son ami Thieriot. Il en avait la quittance, et la mettait sous le nez des malveillants, lorsqu'ils l'appelaient le parasite du mari de la présidente.

La présidente était à la campagne, et Voltaire se morfondait rue de Beaune. Un bruit infernal l'empêchait de travailler le jour et de dormir la nuit. Au bout d'une semaine, ce tapage lui donnait une fièvre « double tierce ». Il lui était impossible d'habiter dans cette maudite maison « qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche, et où il y a plus de bruit qu'en enfer ». Il était donc forcé de déguerpir et de retourner dans son hôtel garni. Mais, quelques jours plus tard, il réintégrait son logement et y retombait malade. « Vous me trouverez, écrivait-il à M<sup>me</sup> de Bernières, avec une gale horrible qui me couvre tout le corps. » Il buvait du petit lait : Bosleduc le médicamentait, et Capron le faisait « souffrir comme un damné avec de l'essence de canelle ».

Ah ! nous les connaissons, les maladies de Voltaire ! Nous les connaissons, les ordonnances de ses médecins ! Toute sa correspondance est pleine d'histoires d'apothicaires, et on pourrait, rien qu'avec ses lettres, écrire un traité complet de la thérapeutique au dix-huitième siècle...

Et voilà à peu près tout ce que l'on sait du séjour de Voltaire dans l'hôtel de la rue de Beaune, en 1724.

\*  
\* \*

A quatre-vingt-trois ans, Voltaire quitte Ferney pour rentrer à Paris. Le prétexte, ce sont les répétitions d'*Irène*. La vraie raison qui décide le vieillard à tenter cette périlleuse aventure, c'est le désir de revoir, avant de mourir, les lieux où sa gloire est née, et d'y goûter la joie du triomphe suprême. M<sup>me</sup> Denis, qui s'ennuie dans le pays de Gex, a vite fait de réfuter les objections des amis qui, de Paris, déconseillent le voyage. Le marquis de Villette offre au patriarche l'hospitalité dans sa maison.

Villette était un homme d'esprit, célèbre par l'infamie de ses mœurs. Il tenait une grande fortune de son père qui, trésorier général de l'extraordinaire des guerres, s'était fait marquis à la fin de sa vie. Il possédait Villette dans le Valois, Cussigny en Bourgogne, Avenay en Nor-



mandie, l'hôtel d'Elbeuf rue de Vaugirard, un hôtel place Vendôme et un autre rue du Temple, une maison dans le cul-de-sac Férou et le fief de Montretout près de Saint-Cloud; il avait acheté à la marquise de Grammont l'usufruit de la maison située à l'angle de la rue de Beaune et du quai des Théatins. Il était maréchal des logis de la cavalerie, et sa poltronnerie était notoire : il passait pour un « personnage de comédie ».

Voltaire avait du goût pour Villette : il s'amusa de son effronterie ; peut-être aussi considérait-il avec indulgence le fils de la belle et gaillante Villette qui ne lui avait pas été cruelle jadis, disait-on. Donc, il accueillait bien les vers du marquis, lui promettait une cellule à Ferney, le chargeait de lui procurer des pincés épilatoires et lui donnait du philosophe :

« Les erreurs et les passions  
De vos beaux ans sont l'apanage ;  
Sous cet amas d'illusions  
Vous renfermez l'âme d'un sage. »

Or, un jour qu'une honteuse équipée l'avait obligé de s'éloigner de Paris, Villette passa par Ferney. Le château était en fête. Le patriarche recevait les hommages de sa colonie. « Étrangers et Français, — la description est de Villette, — catholiques et protestants, tous sont

animés de cette joie tumultueuse qui exprime moins l'amour que l'idolâtrie ; tous sous les armes, en uniforme bleu et rouge, formaient une longue et brillante cavalerie... Les filles et les garçons avaient des habits de bergers. Chacun apportait son offrande ; et, comme au temps des premiers pasteurs, c'étaient des œufs, du lait, des fleurs et des fruits... Au milieu de ce cortège, digne des crayons du Poussin, paraissait la belle adoptée du patriarche. Elle tenait, dans une corbeille, deux colombes aux ailes blanches, au bec de rose. La timidité et la rougeur ajoutaient encore au charme de sa figure. Il était difficile de n'être pas ému d'un si charmant tableau... » Puis, ce furent des illuminations, des festins, des chansons, des danses, tandis que « dans un élan de gaieté qui tenait encore à son vieux temps », Voltaire jetait son chapeau en l'air. Mais hélas ! cette délicieuse idylle qui, décidément, fait plus penser à Fragonard qu'à Poussin, finit par un accès de colère presque tragique : « M. de Voltaire apprend que l'on a tué les deux beaux pigeons que sa chère enfant avait apprivoisés et nourris. Je ne puis rendre l'excès de son indignation, en voyant *l'apathie avec laquelle on égorge ainsi ce qu'on vient de caresser...* » (Ce sentiment-là est un peu imprévu chez Voltaire.)

L' « adoptée du patriarche », sa « chère en-



fant », c'était M<sup>lle</sup> Renée Philiberte de Varicourt, d'une famille de gentilshommes pauvres du pays de Gex ; on la destinait au couvent ; mais M<sup>me</sup> Denis l'avait prise en amitié, et la « jeune religieuse » était venue loger à Ferney. On l'appelait *Belle et bonne*, et ce surnom lui resta jusqu'à sa mort. Elle avait dix-huit ans. Voltaire lui prodiguait ses soins, ses caresses, et lui baisait les mains « d'un air pénétré ».

Le marquis de Villette déclara qu'il voulait épouser *Belle et bonne*. Le mariage eut lieu dans la chapelle de Ferney, à minuit, en présence de six oncles de M<sup>lle</sup> de Varicourt. Le patriarche, « dans sa belle pelisse de l'impératrice de Russie, donnait l'idée d'un grand châtelain qui marie ses enfants ». Les vassaux obstruaient la porte de l'église.

Les deux jeunes époux étaient encore dans la lune de miel lorsqu'ils durent quitter Ferney pour se rendre à Paris et recevoir leur bienfaiteur dans leur hôtel.

Depuis le temps où Voltaire avait été l'hôte de M<sup>me</sup> de Bernières, la maison de la rue de Beaune avait été transformée. Quand le marquis de Villette en avait acquis l'usufruit de la marquise de Grammont, il avait promis d'exécuter des travaux d'embellissement pour une somme de cinquante mille francs, et avait été au delà de son engagement.

L'hôtel avait deux portes cochères, l'une sur le quai : elle a disparu ; l'autre sur la rue de Beaune, elle subsiste encore, et a conservé ses sculptures. Le rez-de-chaussée était occupé par les cuisines et les remises. Les écuries pour dix chevaux étaient dans le sous-sol. L'hôtel était formé de deux bâtiments, le principal sur le quai, l'autre en retour sur la cour. Au premier étage, trois pièces donnaient sur la rivière : un beau cabinet dont les murailles étaient peintes en camaïeu, et où l'on voyait, au plafond, les signes du Zodiaque (ce plafond est intact) ; une chambre à coucher que décoraient des guirlandes, des fleurs, des têtes de Silène et des vols d'amours ; un grand salon avec des colonnes ioniques à chapiteaux dorés. Cette dernière pièce est celle qui, aujourd'hui, a le mieux conservé sa physionomie ancienne. Les deux niches où la statue de Voltaire et la statue d'une muse se faisaient vis-à-vis sont maintenant condamnées ; mais les mythologies du plafond, bien qu'elles aient été fâcheusement rafraîchies, n'ont point perdu toute grâce. Une belle balustrade s'en est allée. Sur ce beau salon s'ouvrent deux boudoirs, « deux petites pièces destinées à se tenir à l'écart », dit démocratiquement l'expert chargé de dresser, en 1793, l'état des lieux. Ils ont perdu leurs glaces et leurs banquettes, mais leurs plafonds bas sont ornés encore d'exquis bas-reliefs de terre cuite.



Le second étage contenait les chambres d'habitation. Le décor en a été changé ; les corniches ont été refaites. Mais certains encadrements trahissent encore le goût délicat de l'époque où Villette aménagea sa demeure. Au troisième étage, c'étaient la bibliothèque et la galerie de tableaux ; on y trouve encore quelques jolies boiserie et un délicieux boudoir ovale, dont les fines sculptures n'ont pas été touchées.

Où Voltaire habitait-il ? Où est sa chambre mortuaire ? On a quelquefois indiqué le salon du Zodiaque. Mais il semble à peu près certain que l'appartement du poète était, non pas dans le bâtiment élevé sur le quai, mais dans l'aile qui donne sur la cour, au premier étage. Il se composait de deux pièces, dont une grande chambre à alcôve, et d'une garde-robe. (Une cloison a, depuis, partagé la grande chambre.)

Nous savons, en effet, que le logement de Voltaire n'était pas clair, et qu'il fallait de la lumière pour y travailler à midi. Cela se rapporte aux chambres sur la cour qui sont obscures, et non aux chambres sur le quai. Nous savons aussi que Voltaire se trouvait trop étroitement logé, car, un mois avant sa mort, il avait décidé de quitter l'hôtel de Villette et avait acheté un hôtel bâti par Villarceaux, rue de Richelieu. Enfin, dans un des anciens états de lieux du dix-huitième siècle, en face de la description de ce

petit appartement, j'ai relevé cette note : « *Logement qu'a occupé M. Arouet de Voltaire en 1778, et où il est décédé* ». Ces mots sont de l'écriture du baron Barbier, ancien chirurgien du Val-de-Grâce, qui se rendit acquéreur de l'immeuble en 1824 : à cette époque, il avait pu recueillir ce renseignement de certains témoins oculaires, car il y avait seulement quarante-six ans que Voltaire était mort.

\*  
\* \*

Si Voltaire habitait, sur la cour de la rue de Beaune, ce logement modeste et sombre, il recevait ses innombrables visiteurs dans le salon du marquis de Villette ; ce fut le théâtre de l'apothéose. Les grandes glaces de cette pièce somptueuse et élégante ont reflété tout le Paris de 1778. Durant les trois mois et demi que le grand homme fut dans la maison, amis et badauds assiégeaient sa porte. Il la défendait sans rigueur. Après les acclamations qui le saluaient dans la rue et au théâtre, il lui était doux de voir défiler devant lui, avec des airs de respect et d'attendrissement, toutes les gloires de son siècle. Son vieil ami d'Argental et son jeune ami Villette servaient d'introducteurs à cette cohue de curieux, et présentaient au dieu ses adorateurs inconnus.

Gluck a différé son départ d'un jour pour le



pouvoir contempler. Deux heures après, on annonce Piccini : « Ah ! ah ! fait Voltaire, il vient après Gluck, cela est juste. » Julie de Polignac tient à rassurer elle-même le vieillard, à qui l'on a rapporté des bruits fâcheux sur les sentiments de la cour à son égard. Une délégation de la Comédie, solennelle et larmoyante, fait son entrée : Voltaire joint ses larmes à celles de l'orateur de la troupe : « Oui, dit-il ensuite, nous avons fort bien joué la comédie l'un et l'autre ». M<sup>me</sup> Necker, pour le venir voir, s'aventure sans scrupule dans la maison d'un homme aussi décrié que le marquis de Villette. Franklin demande pour son petit-fils la bénédiction du patriarche qui étend les mains sur la tête de l'enfant en proférant : « *God and Liberty !* », et vingt personnes spectatrices de cette scène touchante fondent en larmes. Le duc de Richelieu vient entretenir son vieil ami des discordes du tripot comique à propos de la distribution des rôles d'*Irène*. Un autre jour, ce sont Stormont, l'ambassadeur d'Angleterre, et Balbâtre, le claveciniste à la mode. M<sup>me</sup> du Barri vint remercier le poète qui, sans l'avoir jamais vue qu'en peinture, lui a jadis envoyé de si galants compliments. M<sup>me</sup> du Deffand hésite à se mêler à cette foule de visiteurs : « Tout le Parnasse, écrit-elle à Walpole, s'y trouve depuis le borbier jusqu'au sommet » ; et, deux jours

après, elle est rue de Beaune. Lebrun-Pindare désire juger par lui-même de l'effet qu'a produit sur son confrère une certaine ode de sa façon où il l'invite à partager avec Buffon « le temple de Mémoire », et voilà Voltaire qui accepte le partage, qui accepte la leçon, qui fait le modeste, avoue qu'il a commis quatre-vingt-dix mille sottises, vante la sagesse d'un Fontenelle, pleure et renvoie Lebrun-Pindare enthousiasmé : la scène est d'une impayable bouffonnerie. Mercier lui fait surtout compliment de son grand âge et le félicite de surpasser Fontenelle dans l'art de vivre longtemps, à quoi Voltaire répond que Fontenelle était Normand et avait trompé la nature. Jusqu'à la chevalière d'Eon qui sollicite une entrevue et traverse la cour de l'hôtel de Villette, le nez dans son manchon, sous les regards curieux de la valetaille ! Et, au milieu de toute cette multitude de femmes, de gazetiers et de « célébrités », on voit de temps en temps la soutane d'un ecclésiastique : c'est l'abbé Marthe qui fait irruption dans l'hôtel et somme Voltaire de se confesser sur-le-champ ; c'est l'abbé Gaultier, l'aumônier des *Incurables*, qui, avec moins de brusquerie, obtient la fameuse rétractation.

Pour chacun de ces visiteurs, Voltaire a un sourire, une caresse, une larme ou un bon mot. Car il est inlassable. Son esprit pétille comme au temps de sa jeunesse. Sa sensibilité est tou-



jours prête. L'applaudissement public surexcite sa verve et tend ses nerfs. Il crache le sang ; il est torturé par des douleurs de vessie ; il va donc quitter Paris et se rendre enfin au conseil de Tronchin ; mais le lendemain, le voici soudain ressuscité, et les badauds de Paris aperçoivent, derrière les vitres d'un grand carrosse, le petit squelette tout poudré qui va se faire complimenter à l'Académie et couronner à la Comédie.

Un jour, cependant, l'ivresse du triomphe finit par abattre le vieillard, et il connaît alors « le tourment affreux de celui pour qui la mort est le roi des épouvantements », ainsi qu'écrivit Tronchin, — lequel, en cette occasion, avait sans doute oublié les statuts de la Faculté relatifs à l'observance du secret professionnel.

\*  
\* \*

Le marquis de Villette, qui, à l'insu de la famille, s'était emparé du cœur de Voltaire, transforma la chambre de son illustre ami en une sorte de sanctuaire ; il en respecta l'aménagement ; mais, pour placer sa relique, il fit construire un petit monument de marbre haut de sept pieds : c'était une pyramide quadrangulaire contre laquelle avait été adossé un autel formé d'un simple tronçon de colonne cannelée. Les ennemis du marquis prétendaient que ce monument

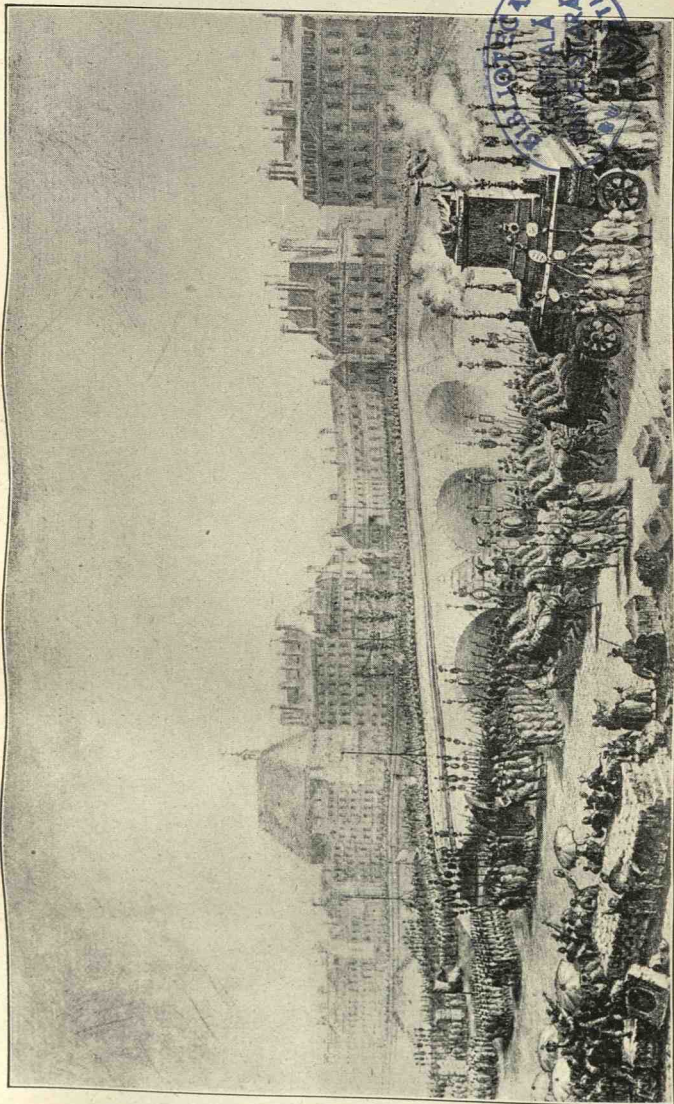
ne valait pas deux louis et que le prétendu marbre était de la terre cuite et vernissée en couleurs ; ils disaient même que le cœur n'était point sous la pyramide, qu'on l'avait relégué sur une tablette de l'office.

Villette, ayant racheté Ferney à M<sup>me</sup> Denis, y plaça le cœur de Voltaire ; puis il le rapporta à Plessis-Villette, près de Pont-Saint-Maxence, lorsqu'il dut se défaire de Ferney, ayant perdu trente mille livres de rente dans la banqueroute du prince de Guéménée. Et je ne vous conterai pas l'histoire fastidieuse de cette relique jusqu'au jour où elle échut, en 1864, au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. On a beaucoup écrit sur cette question ridicule. L'article *Reliques* n'est pas le plus mauvais du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.

Revenons à la maison de la rue de Beaune.

Le ménage de Villette résidait de préférence dans son château de Plessis-Villette. *Belle et bonne* se plaisait à la campagne où elle secourait les pauvres et instruisait les jeunes filles du village ; mais le marquis philosophe revint habiter Paris, dès les premiers jours de la Révolution. Alors, plus de marquisat, mais que de philosophie ! Il s'appelle tout simplement le citoyen Charles Villette. Il abandonne tous ses droits seigneuriaux : ses vassaux seront ses amis ; et il se fait journaliste.





TRANSLATION DES RESTES DE VOLTAIRE A SAINTE-GENEVIÈVE. — LE CORTÈGE AU PONT-ROYAL

(Dessin de Prieur).

Il partage les illusions optimistes des constitutionnels ; mais, en bon voltairien, il en veut moins aux rois qu'aux prêtres. Il loue le rez-de-chaussée de la maison accolée à la sienne. Comme elle appartient aux Théatins, il fait à ses voisins la plaisanterie de sous-louer une des boutiques à un marchand d'estampes à condition que celui-ci inscrira au-dessus de sa porte en lettres d'or : *Au grand Voltaire*. Une autre fois, il efface sur la muraille de sa maison les mots de *quai des Théatins*, et les remplace par *quai Voltaire*. Belle et bonne lui ayant donné un fils, il appelle son enfant du prénom de *Voltaire*. Mais le jour de gloire pour Villette est celui où l'Assemblée décide la translation à Paris des restes de Voltaire ensevelis à l'abbaye de Seillières : il est un des organisateurs de cette pompe funèbre et triomphale.

Parti de la Bastille, le grand cortège, soldats, citoyens, amazones, comédiens, académiciens, magistrats, suit le boulevard jusqu'à la place Louis XV, puis, ayant pris le quai de la Conférence, passe sous les fenêtres des Tuileries et s'engage sur le pont Royal pour défiler devant la maison où Voltaire est mort. (Cette phase de la cérémonie a été fixée dans un beau dessin exécuté par Prieur, qui s'était placé sur la terrasse des Tuileries.)

« Devant la maison de M. Charles Villette dans



laquelle est disposé le cœur de Voltaire, on avait planté quatre peupliers très élevés, lesquels étaient réunis par des guirlandes de feuilles de chêne, qui formaient une voûte de verdure, au milieu de laquelle il y avait une couronne de roses que l'on a descendue sur le char au moment de son passage. On lisait sur le devant de cette maison :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

« M<sup>me</sup> Villette a posé une couronne sur la statue d'or. On voyait couler des yeux de cette aimable dame des larmes qui lui étaient arrachées par le souvenir que lui rappelait cette cérémonie. On avait élevé devant cette maison un amphithéâtre qui était rempli de jeunes demoiselles vêtues de blanc, une guirlande de roses sur la tête, avec une ceinture bleue et une couronne civique à la main. On chanta devant cette maison, au son d'une musique exécutée en partie par des instruments antiques, des strophes d'une ode de MM. Chénier et Gossec. M<sup>me</sup> Villette et la famille Calas ont pris rang à ce moment ; plusieurs autres dames vêtues de blanc, de ceintures et de rubans aux trois couleurs précédaient le char. » (*Moniteur* du 13 juillet 1791.)

Puis le cortège prend la rue Dauphine, fait une halte devant le théâtre de la Nation

(l'Odéon), halte qu'une terrible averse prolonge jusqu'à la nuit, et enfin parvient à Sainte-Geneviève.

On raconte que, des femmes du peuple lisant l'inscription placée sur la façade de la maison du quai Voltaire, l'une d'elles dit : « Eh ! son cœur, c'est M<sup>me</sup> de Villette ! » Mot charmant, et que *Belle et bonne* eût été fière d'entendre, car elle garda pour la mémoire de Voltaire une dévotion inaltérable et touchante.

Deux ans après, la citoyenne Villette était veuve. Une maladie de langueur avait emporté Villette le 9 juillet 1793, et peut-être lui avait épargné la guillotine ; car, plus voltairien que révolutionnaire, il était devenu suspect de modérantisme ; il avait eu l'imprudence de s'indigner des massacres de Septembre et, représentant de l'Oise, il s'était refusé à voter la mort du roi.

*Belle et bonne* avait trente-six ans. Elle ne pouvait demeurer dans l'hôtel de la rue de Beaune : son mari en avait seulement l'usufruit. Elle remit donc la maison aux héritiers de la marquise de Grammont, et alla se fixer rue de Vaugirard, au cul-de-sac Férou. Elle y emporta les reliques, les manuscrits, les meubles, les bustes, les vêtements de Voltaire, et son appartement devint une sorte de temple dédié à la mémoire de l'homme qui l'avait recueillie et mariée. A



BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



Cliché de la Bibliothèque de la Ville de Paris.

JARDIN DES EAUX DE PASSY

## LES EAUX DE PASSY

---

Mars 1913.

Les magnifiques jardins qui couvrent de leurs ombrages le coteau de Passy, vont bientôt disparaître, soit qu'on bâtisse en cet endroit le nouveau palais de l'Agriculture, soit qu'on élève des gratte-ciel, là comme ailleurs. De beaux arbres seront abattus, de charmants souvenirs effacés.

Un de ces jardins fut jadis celui de l'établissement des eaux minérales de Passy. Il s'étend du quai à la rue Raynouard. Une ruelle, la rue Berton, le sépare de cette propriété qui, au dix-huitième siècle, appartient à la princesse de Lamballe, et qui est aujourd'hui la maison de santé du docteur Meuriot, successeur du docteur Blanche. De l'autre côté, le mur bordait naguère la rue des Eaux ; mais une bande de terrain a été déjà lotie, et l'on y a entassé d'effroyables bâtisses « de rapport. »

Ce jardin des Eaux est encore un lieu ravis-



sant : on y voit des arbres centenaires ; quatre terrasses s'étagent sur la pente de la colline ; entre deux ifs énormes, un escalier à demi ruiné montre des degrés moussus et disjoints. Au fond d'un souterrain coule goutte à goutte une des sources qui eut jadis la réputation de guérir. Une grande galerie voûtée, qui servit de promenoir aux buveurs et aux buveuses, est voilée de lierre ; à l'intérieur, le long de la muraille, s'aligne une rangée de grandes jarres en terre où les eaux étaient versées pour être épurées pendant un certain temps ; on dirait l'écurie d'Ali-Baba. Sur la plus haute des terrasses s'ouvrent les portes d'une orangerie construite dans le tuf du coteau. Les treillages à demi pourris d'une pergola s'inclinent et vont tomber. Dans un bosquet, des lierres dessinent sur le sol les petites allées d'un labyrinthe. Un chalet suisse est décoré des blasons des 22 cantons et d'images peintes représentant l'histoire de Guillaume Tell. Ce chalet et le dessin des allées datent sans doute du dix-neuvième siècle, d'un temps où les Parisiens ne prenaient plus les eaux de Passy ; mais les ombrages, les terrasses conservent cet air étrange et suranné qui est le charme des jardins d'autrefois. Quelques pas de promenade sous les grands marronniers, par ces allées que l'herbe a envahies, et le passé ressuscite avec ses modes, ses divertis-

sements et ses caquets. Que ce jardin serait joli si la fâcheuse tour Eiffel ne se dressait en plein ciel !

\*  
\* \*

On ne sait qui découvrit les vertus des eaux de Passy. En 1658, un médecin, M. Le Givre, dit « que cette eau rouillait les pierres qu'elle touchait, qu'avec la noix de galle elle prenait une teinture aussi rouge que la Notre-Dame de Provins, qu'elle avait le goût de fer, outre celui de moellon qu'elle lava dans la montagne d'où elle descend ; qu'elle coulait bien dans le corps, et qu'enfin elle lâchait le ventre. » Mais un autre médecin, M. Duclos, vint déclarer qu'elle n'avait que « peu de vertu ». Survint un troisième médecin, M. Lemery, qui, en 1700, affirma qu'elle contenait les mêmes principes que les eaux de Forges. Enfin, un quatrième, M. Du Moulin, trouva, en 1722, qu'elle était pareille à de l'eau commune, mais avait une odeur ferrugineuse, « surtout dans la seconde source qui est assez voisine d'un lieu malpropre ».

Entre temps, l'abbé Le Ragois, ancien précepteur du duc du Maine et ancien aumônier de M<sup>me</sup> de Maintenon, avait découvert dans sa propriété de nouvelles sources « ferrugineuses, sulfureuses, vitrioliques, lâchant le ventre ». La Faculté de médecine députa quelques-uns de



ses membres pour examiner ces eaux, et, d'une voix unanime, le 3 février 1720, les déclara minérales. M. Bolduc, premier apothicaire du roi, membre de l'Académie royale des sciences, conclut que le mélange des divers éléments découverts dans les sources faisait de cette eau « un composé merveilleux travaillé par la nature et inimitable par l'art ». Et l'abbé Le Ragois se mit à vendre des bouteilles à 5 sols.

Il exploitait tranquillement et fructueusement ces sources merveilleuses, lorsqu'en 1723, un de ses voisins, M. Guichon, marchand d'étoffes de soie, s'avisa de creuser dans son propre jardin, découvrit, sans les chercher, de nouvelles sources à huit pieds du mur mitoyen, et fit venir chez lui neuf médecins de la Faculté qui déclarèrent l'eau excellente, « très utile, très avantageuse au public ». Alors, Le Ragois fit chez lui un trou pour arriver quelques pieds plus bas, et ne trouva rien. Là-dessus il menaça Guichon de creuser sous son jardin ; Guichon porta plainte ; en même temps il s'engagea à vendre la bouteille deux sols, et à donner de l'eau gratuitement aux indigents et aux communautés. Mais le Conseil d'État le condamna à vendre à l'abbé la partie du terrain où il avait fait venir les eaux. Robert de Cotte, le célèbre architecte, qui habitait à Passy, dans la ruelle voisine, fut chargé d'estimer le jardin de Guichon. Celui-

ci cependant n'en voulut point démordre, et, fort de l'opinion du Père Sébastien, de l'Académie des sciences, refusa d'abandonner sa propriété. \*

Le Ragois mourut en 1730. Sa maison et son jardin passèrent à sa nièce, M<sup>me</sup> de Pouilly, qui les laissa à M. Bellamy. Ils furent ensuite la propriété de M. Le Veillard, puis de M<sup>me</sup> Gautier Delessert.

\*  
\* \*

Ce que fut au dix-huitième siècle l'établissement des eaux minérales de Passy, un amusant petit livre va nous l'apprendre. Sous le titre de *Voyage à Saint-Cloud par terre et par mer* (1748), Louis-Balthazar Néel conte les ahurissements d'un Parisien qui, n'ayant jamais quitté son logis, s'en fut en bateau jusqu'à Saint-Cloud. Cette satire de l'humeur casanière des Parisiens est parfois un peu lourde, mais les paysages des deux rives de la Seine y sont peints d'une manière agréable.

Après avoir passé devant le couvent des Bonshommes de Passy, le voyageur aperçut deux jardins charmants et, s'adressant à une des passagères, lui demanda si « tout cela dépendait encore de la France ». La dame se mit à rire et répondit « que ces deux jardins étaient destinés



à prendre les eaux minérales de Passy, que bien des familles étaient redevables à ces deux endroits de leur origine et de leur postérité, que l'on y venait de fort loin pour recouvrer la santé ; qu'il y avait pendant toute la saison une compagnie choisie ; qu'il y avait eu à la vérité autrefois quelques abus dans le grand nombre des personnes qui venaient prendre les eaux ; mais que, depuis que les temps sont devenus si durs, on n'y voyait plus guère que de véritables malades qui ne pensaient point à la galanterie ; qu'elle-même n'y était venue depuis plus de dix ans ; que le Passy d'aujourd'hui n'était plus le Passy de son temps pour les plaisirs, et qu'enfin sa fille y était depuis un mois sans... Là nous fûmes interrompus par un matelot, etc. »

Il est probable que cette dame cédait à la commune illusion des personnes mûrissantes en regrettant le Passy de son temps. Malgré les attestations des médecins et des apothicaires du roi, les vertus curatives des sources n'eussent point suffi à attirer la foule dans les jardins de Passy, et la galanterie ne cessa jamais d'y faire des siennes.

Un auteur anonyme, et qui sans doute ne voulait pas déplaire aux tenanciers des eaux, fit sur ce sujet une petite comédie destinée à donner aux badauds une idée avantageuse des mœurs et des divertissements de Passy. Cette

comédie a pour titre *Les Eaux de Passy ou les Coquettes à la mode* ; elle porte la date de 1761. Elle n'aurait jamais été représentée qu'en province. Y fut-elle même représentée ? Ce n'est point un chef-d'œuvre d'esprit et de comique, mais c'est un assez gentil prospectus.

« Le théâtre représente le jardin des Nouvelles eaux. La maison dans l'enfoncement. La scène se passe sur la première terrasse, entre les deux ifs. » Voici la première terrasse, voici les deux ifs. Nous avons le décor sous les yeux, le joli décor que vont peupler les fantômes un peu falots de la comédie : un marquis amoureux, une comtesse ridicule, un bourgeois trompé, un abbé poète et gascon, un médecin folâtre, le valet, la soubrette et le petit laquais.

L'intrigue est sans complications, s'agrémenté d'un divertissement mythologique, et se dénoue par un mariage. L'abbé rimeur et parasite se nomme Cochognac : il porte un habit ponceau à boutonnères d'or et une perruque « à demi naissante ». La comtesse est M<sup>me</sup> de Toutfardé. Le plus plaisant de la farce est le médecin, M. Vaporet. Le type éternel du « médecin d'eaux » est assez joliment croqué. C'est un homme charmant, poète, musicien, le médecin le plus agréable et le plus commode. « Son attachement pour les eaux est inconcevable. Il les ordonne pour toutes sortes de maladies. » Il



ne parle jamais latin ou grec, pas même aux chirurgiens et aux apothicaires. Tous ses ouvrages sont en vers, il va mettre Hippocrate en vaudevilles dont la musique aussi sera de sa façon. On a toujours, dit-il, reproché aux médecins d'être sombres et pédants, mais je n'eus jamais ces défauts, et j'ai regardé comme principe essentiel que rien ne devait mieux conserver la santé que peu de drogues et beaucoup de gaieté. Mes malades sont traités avec des remèdes simples ; j'ajoute quelques doses de contes, de bons mots, un peu de musique et de danse. Je fais d'innombrables cures... »

Et jusqu'en 1785 on fit à Passy d'innombrables cures, grâce à l'agrément de la compagnie, à la fraîcheur des ombrages et à toute une dynastie de Vaporet.



Parmi les buveurs de Passy, il y eut deux illustres personnages : Rousseau et Franklin.

En 1752, Rousseau fit un séjour à Passy chez le « bonhomme Mussart », son compatriote, un honnête joaillier atteint de conchyliomanie. Celui-ci avait persuadé à Jean-Jacques que les eaux lui seraient salutaires.

Mussard jouait du violoncelle et aimait pas-

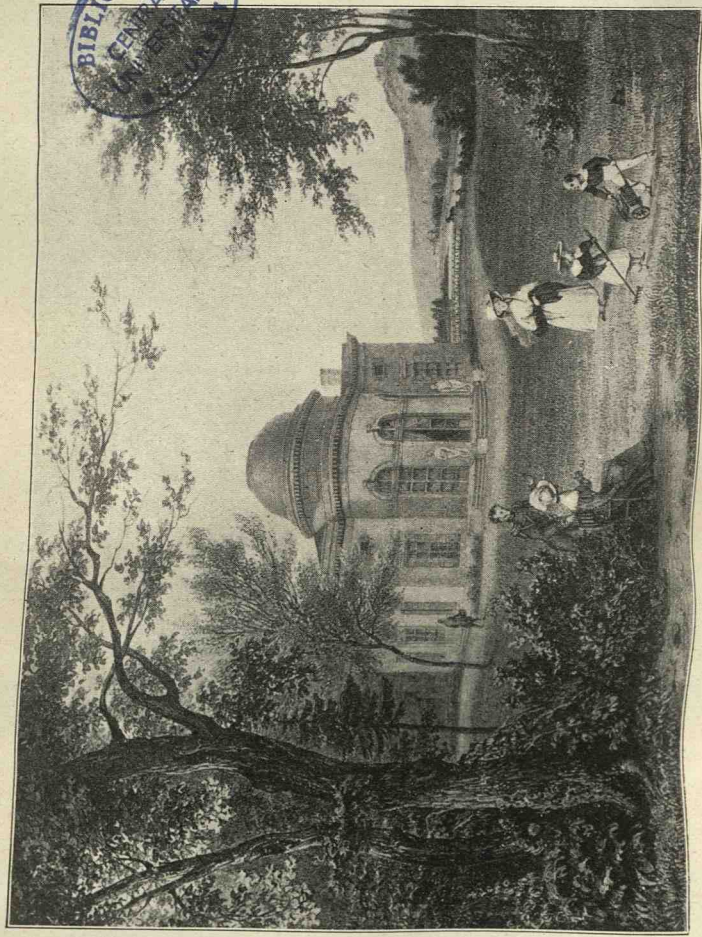
sionnement la musique. Un soir, les deux amis s'entretenaient des *opera buffe* dont tous deux étaient transportés. La nuit, Rousseau rêva comment on pourrait donner à la France l'idée d'un drame de ce genre. Le matin, il alla prendre les eaux, et tout en se promenant, fit quelques manières de vers très à la hâte et y adapta des chants qui lui revinrent en les faisant. « Je barbouillai le tout, dit-il, dans une espèce de salon voûté qui était en haut du jardin, et au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Mussard et à M<sup>lle</sup> Duvernois, sa gouvernante, qui était en vérité une très bonne et aimable fille. » Trois morceaux avaient été ainsi esquissés. Mussard et M<sup>lle</sup> Duvernois encouragèrent si bien Rousseau qu'au bout de six jours l'ouvrage était à peu près achevé. C'était *Le Devin du village*. L'« espèce de salon voûté » est toujours en haut du jardin.

Franklin habita, de 1782 à 1785, l'hôtel de Valentinois situé sur la colline, dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de Raynouard. On le rencontrait souvent dans le parc des eaux, où il se lia d'amitié avec le directeur de l'établissement, M. Le Vieillard, qui l'accompagna en Amérique.

Alors finit la vogue des eaux de Passy. On tâcha en vain d'y ramener le public au commencement du siècle dernier; ces eaux ne gué-



BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARIA



BAGATELLE  
(1832)

## CHRONIQUE DE BAGATELLE

---

1908.

Lorsqu'en 1902, le bruit courut que l'héritier de Richard Wallace mettait en vente le domaine de Bagatelle, nous exprimions le vœu que la Ville de Paris acquit cette propriété, et la réunit au Bois de Boulogne. Alors, nous n'étions pas embarrassés pour montrer qu'il fallait à tout prix sauver le parc magnifique, le délicieux pavillon, et du même coup sauver le Bois de Boulogne, car il eût été singulièrement endommagé, si un quartier neuf s'était bâti sur les terrains de Bagatelle. Nous n'étions pas en peine non plus pour restituer l'aspect de la maison et des jardins à la fin du dix-huitième siècle, grâce aux descriptions du temps. Mais sur l'histoire du domaine, sur les prédécesseurs du comte d'Artois, sur le détail des travaux que celui-ci fit exécuter, nous en étions réduits à des données bien incertaines... Depuis lors, les historiens ont rattrapé eltemps perdu. Ils ont fouilé les



archives. Aujourd'hui, on nous a tout livré, les plans, les inventaires, les comptes, les actes de transmission et la chronique de Bagatelle. M. Charles Yriarte a publié les *Mémoires de Bagatelle*, où sont énumérées toutes les merveilles du pavillon du comte d'Artois, les cheminées de Gouthières, les meubles de Jacob, les sculptures de l'Huillier, les pendules de Lepautre, les arabesques de Dusseaulx, les peintures de Callet et de Hubert Robert. M. Robert Henard a décrit les jardins, tels que les avait dessinés et décorés Blackie, sous la direction de Bellanger, assemblage pittoresque et charmant de bosquets, pelouses, lacs, rivières, rochers, ponts chinois, tombeaux égyptiens, cabanes hollandaises, statues antiques et fabriques ogivales. Sous le titre de *Bagatelle et ses hôtes*, M. Gailly de Taurines a donné d'agréables récits où revivent les propriétaires successifs du domaine : la maréchale d'Estrées, pour qui fut construite la première maison de Bagatelle, complaisante et spirituelle personne qui hébergea les maîtresses du régent et, plus tard, celles du roi ; — M<sup>me</sup> de Monconseil, l'aimable correspondante du comte de Chesterfield, qui eut un jour l'espoir, vite déçu, de donner à Louis XV une maîtresse digne de lui et de la noblesse de France, en secondant la galante ambition de M<sup>me</sup> de Robecq, fille du maréchal de Luxembourg ; — le comte d'Artois qui

fit improviser par Bellanger et Blackie le chef-d'œuvre dont les architectes et les jardiniers du second empire n'ont pu effacer les délicates élégances. Voici enfin un important volume de M. Henri-Gaston Duchesne : *Le Château de Bagatelle 1705-1908* où le sujet paraît, cette fois, épuisé.

M. H.-G. Duchesne a largement mis à profit les travaux des historiens qui l'ont précédé et, en particulier, le livre de M. Gailly de Taurines. Il cite les documents analysés déjà par ses devanciers, il en publie d'autres encore inédits, notes, comptes et inventaires, qui font clairement voir comment la propriété se transmet durant tout le dix-huitième siècle. Il pousse très loin la précision, car il ne nous fait grâce d'aucun des dîners offerts par le comte d'Artois dans son château. Il orne ses récits de considérations générales sur l'esprit de la société française depuis les Gaulois jusqu'à la Révolution ; il remonte aux croisades et met en cause Duguesclin, Jeanne d'Arc, Montaigne, Spinoza, Leibnitz et Bayle, pour nous éclairer sur les mœurs des familiers de M<sup>me</sup> de Monconseil, et nous montrer comment une « volupté raffinée » succède à la « licence orgiaque » de la Régence. Et nous n'en demandons pas tant. Quoi qu'il en soit, les historiens n'ont plus rien à nous apprendre sur les fastes de Bagatelle.



Ces fastes joyeux et galants, on les pourrait en quelque sorte résumer dans quatre tableautins : es œunfêtous la Régence, une fête sous Lôi sXV, une fête sous Louis XVI, une fête sous le Directoire, et cette imagerie nous mettrait sous les yeux la chronique du château et ses métamorphoses.



*Sous la Régence.* — Le 12 août 1721, la maréchale d'Estrées donnait à souper au Régent et à M<sup>mo</sup> d'Averne, qui venait de recueillir la succession de M<sup>mo</sup> de Parabère.

Le duc d'Estrées, maréchal de France, grand d'Espagne et membre de l'Académie française, avait commandé avec honneur les vaisseaux du roi ; au temps du *systeme*, il s'était enrichi en accaparant le chocolat et le café, tandis que le duc d'Antin accaparait les étoffes, et que le duc de La Force « se jetait sur le suif » ; il charmait les loisirs de son opulente retraite en se formant une admirable bibliothèque. Il avait acquis pour la maréchale un petit domaine à la lisière du bois de Boulogne, vis-à-vis de la Seine, et, ayant dépensé cent mille livres pour y bâtir une maison de campagne et y dessiner un jardin, il l'avait nommé Bagatelle.

Un mur séparait la propriété du bois. Le jardin

se composait de deux parterres que prolongeaient des bosquets divisés par de petites salles de verdure. La cour pouvait tenir cinq ou six carrosses. Au rez-de-chaussée du logis, il y avait une salle à manger, une salle et un cabinet d'assemblée, une chambre à coucher; au-dessus, dans la mansarde, sept ou huit logements de maîtres; le tout de modestes dimensions, car la salle à manger ne pouvait contenir que quatorze convives; mais le site était charmant, et, en avant de la maison, une prairie qu'avait plantée M<sup>me</sup> de Charolais, hôtesse de Madrid, s'étendait jusqu'à la Seine, et offrait d'agréables promenades.

En 1721, le bruit courait que le Régent venait de donner une compagnie à M. d'Averne et cent mille livres à M<sup>me</sup> d'Averne. L'affaire conclue, le prince avait loué pour sa maîtresse une maison à Saint-Cloud, sur la côte, à droite du pont. Saint-Cloud n'était pas loin de Bagatelle. La maréchale d'Estrées, bonne voisine, fidèle sujette et épouse attentive aux intérêts du ménage, devait souhaiter une visite du Régent. D'ailleurs, elle n'était point d'humeur à s'indigner, comme le faisaient alors les bourgeois de Paris, en voyant le Régent « faire triompher l'adultère et le vice publiquement », car tout le monde savait ses galanteries et qu'elle avait eu pour amants Marcilly, Chauvelin, le président Henault, le comte de Roussil-



lon et le grave d'Aguesseau qu'elle appelait « son petit folichon ».

La visite eut lieu par une belle soirée d'août. Or, ce jour-là, Barbier, avocat au parlement, était venu souper près de Bagatelle, dans une petite maison dont il avait la jouissance, et qui dépendait des communs de Madrid. Il vit passer la compagnie, entendit le bruit de la fête et écrivit dans son *Journal* : « J'admirai la hardiesse du Régent qui sait ou doit savoir qu'il n'a pas donné sujet de l'aimer. Cependant, il était dans un carrosse tout ouvert, la maréchale à côté de lui, la d'Averne sur le devant. Deux valets de pied, sans un page ni un garde. Cela ne peut pas s'appeler avoir peur. Avant de souper, ils se promenèrent sur l'eau, nous entendîmes de dessus la terrasse de fêtes de musique. Et, de là, il s'en alla coucher à Saint-Cloud. »

Pour achever le tableau, ces quelques lignes du même Barbier : « L'objet (*M<sup>me</sup> d'Averne*) ne mérite pas d'être si fort éclairé, car cela n'est pas joli ; cela a trop de gorge et pendante, est fort noir de corps, et n'a d'éclat que par du blanc et du rouge ».

C'est la première fois que le nom de Bagatelle apparaît dans la chronique galante du dix-huitième siècle, ce n'est point la dernière.



*Sous Louis XV.* — Depuis douze ans, la maréchale d'Estrées est morte, et depuis dix ans M<sup>me</sup> de Monconseil règne à Bagatelle. Elle y règne seule, car M. de Monconseil est le plus souvent aux armées, et, en temps de paix, il se livre, au fond d'une lointaine province, à sa passion pour le jeu de biribi, ce qui lui a mérité le surnom de Royal-Biribi. Elle a conservé la maison de la maréchale qui commence à se détériorer, mais qu'elle entend faire réparer aux frais du roi : celui-ci ne lui a-t-il pas déjà concédé plus de deux arpents pour agrandir le jardin ? M<sup>me</sup> de Monconseil est une femme longue, décharnée, bavarde, alerte et assez adroite en intrigue. La comparant à sa mère, M<sup>me</sup> de Cursay, dont la taille est fort imposante, M<sup>me</sup> du Deffand écrit à Walpole : « Je prétendais qu'on avait dans sa cuiller le portrait de M<sup>me</sup> de Cursay et de M<sup>me</sup> de Monconseil ; de la première, en se regardant dans le large, et de la seconde, en la prenant dans l'autre sens. »

Le grand souci de cette maigre et fringante personne est d'organiser des fêtes. Amie de Favart et des comédiens, elle ne perd pas une occasion de donner dans son parc quelque divertissement ingénieux mêlé de danses, de couplets et de



scènes comiques, pour le mariage de sa fille ou pour la naissance de sa petite-fille, ou en l'honneur du maréchal de Richelieu. Quand, chaque année, Stanislas vient de Nancy à Versailles pour passer quelques jours auprès de sa *Marinecska*, M<sup>me</sup> de Monconseil se rappelle à propos qu'elle fut jadis dame d'atours de Catherine Opalinska et sollicite une visite du roi de Pologne.

C'est ainsi que, le 3 septembre 1757, elle a tout préparé pour recevoir Stanislas. Ce dernier a annoncé qu'il quitterait, ce jour-là, Versailles pour retourner dans son duché, car, le jour de la Nativité de la Vierge, il doit, comme de coutume, faire ses dévotions dans la chapelle de Bon-Secours, où la reine est ensevelie. On l'attend à Bagatelle pour l'heure du diner.

Quelques instants avant le moment fixé pour l'arrivée du roi, survient un homme à cheval : il annonce que Sa Majesté est empêchée de partir. Trouble, inquiétude, désarroi. Mais un quart d'heure plus tard, Stanislas paraît : c'était une farce. Le monarque polonais comblait ses amis de ces sortes de plaisanteries.

« Au milieu des acclamations d'un peuple immense », il est reçu par deux enfants de sept ans vêtues en jardinières, et qui lui présentent les fleurs et les fruits de la saison. Ce sont : Bijou, la fille de M<sup>me</sup> de Monconseil, et sa cousine, M<sup>lle</sup> de Baye. L'une et l'autre récitent des com-

pliments en vers à ce roi « que l'univers admire » et lui offrent les fleurs « qu'une fée a fait naître sur ses pas ».

A la tête d'une troupe de paysans sonneurs et carillonneurs, l'acteur Prévile, déguisé en magistrat de village, et patoisant à la mode des campagnards de théâtre, avec force *j'venons* et *j'dirions*, harangue le roi, et l'invite à venir voir la foire du village. Un petit carillon en musique suit le discours du magistrat. M<sup>me</sup> Favart et un acteur de la Comédie italienne chantent des couplets et un duo où ils parodient la célèbre ariette de *Ninette à la Cour*.

On sert un dîner délicat et somptueux : Stanislas est sensible à la finesse et surtout à l'abondance de la chère. Puis la compagnie passe sur la terrasse des bosquets. On y a établi de petites tentes abritant des marchandises, comme l'on fait dans les foires de village. Au fond de l'allée s'ouvre un cabinet vitré, couvert d'une toile sur laquelle est écrit : *Grand Café de Bagatelle*. Un fauteuil y est préparé pour le roi. Les deux petites jardinières présentent l'une le café, l'autre le sucrier. Et, tout de suite, on donne la *Comédie des novellistes*. La maîtresse du café se tient à son comptoir, au fond de la boutique. Les garçons vont et viennent. Trois hommes sont assis à une table, dont un habillé de noir avec une grande perruque, les deux autres vêtus de gris.



Ce sont les nouvellistes, Craquet et le chevalier de Vantillac qui, devant M. Gobemouche ahuri, développent les plans de campagne les plus extravagants pour envahir l'Angleterre, et finissent par se gourmer.

La scène achevée, beau compliment de Polichinelle; et Stanislas est conduit dans un bosquet où des libraires en plein vent débitent les ouvrages composés par Sa Majesté et d'autres princes. Des comédiens représentent les acheteurs, et, tout en feuilletant les livres, échangent des propos qui font sentir, « sans affectation », combien sont supérieurs les écrits d'un souverain uniquement occupé du bonheur des hommes.

Dans un bosquet voisin, des acteurs jouent le dernier succès de la Comédie italienne : *Les Ensorcelés ou La Nouvelle Surprise de l'Amour*. Des devises en forme de couplets sont distribuées à toutes les personnes de la compagnie.

Enfin, Stanislas s'assied sur un banc au bout d'une allée, et toute la fête du village défile devant lui. La petite Favart et la petite Baletti, fille de la Sylvia, précèdent la troupe avec des guitares, et chantent ensemble, sur l'air de *Dame française*, des couplets qui se terminent par cet adieu :

Mais je vois de nos retraites  
S'éloigner les ris, les jeux ;  
Vous nous faites vos adieux,  
Le bonheur n'est qu'où vous êtes ;

Si nous vous perdons des yeux,  
Le cœur vous suit en tous lieux ;  
Ah ! bientôt dans nos retraites,  
Ramenez les ris, les jeux.

Et, répétant la chanson, tout le chœur reconduit l'hôte jusqu'à son carrosse.

Le roi remercie M<sup>me</sup> de Monconseil, donne sa main à baiser à toute sa cour et s'en va, ce soir-là, coucher à Germiny, dans la maison de campagne de M. l'évêque de Meaux, d'où il envoie un affectueux billet de reconnaissance à M<sup>me</sup> de Monconseil. Il sera dans son château de la Malgrange, le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Le divertissement de Bagatelle avait été imaginé par M<sup>me</sup> de Monconseil et dirigé par Favart. Dans son innocente puérilité, il avait dû plaire à Stanislas.

\*  
\* \*

*Sous Louis XVI.* — Le comte d'Artois avait dix-huit ans, lorsqu'entre mille fantaisies, celle d'acheter Bagatelle lui traversa l'esprit. Un instant, il avait eu la pensée d'acheter le couvent du Mont-Valérien, occupé par les moines du Calvaire ; mais le roi lui avait, en public, montré l'inconvenance d'un tel projet. Le comte rasa donc la vieille maison bâtie par le maréchal d'Es-



trées, augmenta l'étendue des jardins, et l'on sait comment il tint contre la reine Marie-Antoinette le pari de bâtir un château en l'espace de soixante-quatre jours.

Neuf cents ouvriers furent mis à l'œuvre. Comme les matériaux manquaient, des patrouilles du régiment des gardes suisses, caserné à Courbevoie, se répandirent sur les grands chemins pour saisir toutes les voitures chargées de bois ou de pierre et les diriger de force sur Bagatelle. On payait ces matériaux à leur valeur, mais l'arbitraire du procédé fit murmurer le public.

Le comte gagna l'enjeu du pari, qui était de 100,000 livres, et invita la reine à une fête pour qu'elle jugeât de ses yeux le travail accompli. La reine tomba malade, et la fête fut ajournée. Puis la mort de l'empereur mit la cour en deuil. La reine ne vint inaugurer Bagatelle que le 23 mai 1780.

Le comte alla au-devant de *Leurs Majestés* jusqu'à un *rond-point circulaire* sur lequel s'ouvraient l'entrée du château et celle des écuries. Six statues se dressaient à cette place, et représentaient le Silence, le Mystère, la Folie, la Nuit, le Plaisir, la Raison. Les visiteurs traversèrent une première cour, passèrent par le bâtiment des pages, et pénétrèrent dans la cour intérieure que fermaient deux terrasses latérales et le petit château.

[Observons en passant que le rond-point a disparu, que les anciennes écuries ont été remplacées par des écuries neuves, que le bâtiment des pages a été démoli, que des constructions anciennes il reste aujourd'hui seulement deux pavillons de garde, les deux terrasses et le château.]

Tandis que le comte d'Artois guidait le roi et la reine dans ses merveilleux appartements, leur faisant admirer l'ouvrage de ses artistes et, en particulier, cette extraordinaire chambre à coucher dont les draperies simulaient une tente, et où tous les meubles présentaient des attributs guerriers, la foule des invités se répandait dans le jardin et se divertissait aux mille curiosités qu'on y avait disséminées.

Une grande tente avait été dressée pour le dîner. Lorsque tout le monde y fut réuni, on s'aperçut que plusieurs sièges étaient vacants et notamment celui de la reine ; mais, à ce moment, le fond de la tente s'ouvrit et laissa voir la scène d'un petit théâtre. L'orchestre préluda et le rideau se leva pour la représentation de *Rose et Colas*, le petit opéra-comique de Sedaine. Les comédiens étaient la reine, M<sup>me</sup> de Polignac, M<sup>gr</sup> le comte d'Artois, MM. de Dillon, de Besenval, d'Adhémar, de Coigny et de Vaudreuil. Le roi se permit de siffler la reine, et celle-ci, s'avancant sur le bord de la scène, lui dit : « Monsieur,



puisqu'vous n'êtes pas content de mon jeu, prenez la peine de sortir, on vous rendra votre argent à la porte. » La répartie excita de grands applaudissements. Le roi un peu honteux demanda pardon à la reine. La fête se termina par un bal champêtre.

D'après tous les comptes qu'il a consciencieusement examinés, M. H.-G. Duchesne a évalué à trois millions les dépenses du comte d'Artois pour son château de Bagatelle.



*Sous le Directoire.* — Dans l'été de l'an V, le grand turc envoya à la République française un ambassadeur nommé Effeid-Ali-Effendi. L'Ottoman tombait au milieu de la grande mascarade du Directoire : tous les badauds de Paris se mirent à ses trousses. On le mena au ministère des Affaires étrangères où « l'évêque d'Autun, armé d'un sabre, reçut le turc, récitant son chapelet ». On le conduisit chez les ministres disgraciés. On le fit passer sous les œillades des merveilleuses, et l'on publia dans les journaux la liste présumée de son sérail parisien. Une seule femme retint un instant son attention, ce fut M<sup>lle</sup> Lange, qu'il rencontra au bal de l'Odéon, habillée à la française, « resplendissante de grâces et de diamants ». Il se pencha à l'oreille

de son interprète et demanda le nom de cette jeune dame : « C'est Lange », à quoi il répondit : « Il est bien beau ». Tous les entrepreneurs de bals publics se disputaient sa présence, et annonçaient qu'on verrait chez eux le turc et sa pipe. On les vit à Idalie, à Tivoli, à l'Élysée. Un soir, on les vit à Bagatelle.

Le parc et le château du comte d'Artois n'avaient point péri durant la Révolution. Le mobilier avait été vendu. Mais Bagatelle avait été mis par la Convention sur la liste des châteaux royaux ou princiers qui devaient être conservés et entretenus aux frais de la République, « pour servir aux jouissances du peuple ». On l'avait donc concédé à une société d'entrepreneurs de divertissements publics, et c'était devenu un lieu de promenade, un bal et un tripot. On y voyait « une nuée d'écuyers charmants, des palefreniers à cadettes, à oreilles de chiens », des conspirateurs royalistes et des femmes à la mode. Le monde élégant s'y rendait deux jours par semaine. Et, ces jours-là, raconte Henri Swinburne, « les belles de Paris s'y promènent à peu près aussi habillées que si elles allaient au bal ».

Les tenanciers de Bagatelle annoncèrent donc qu'ils donneraient en l'honneur d'Effeid-Ali-Effendi une fête magnifique : « Depuis que Bagatelle est devenu le guide des Parisiens, l'amour n'a cessé d'y faire des pèlerinages : par Ali-

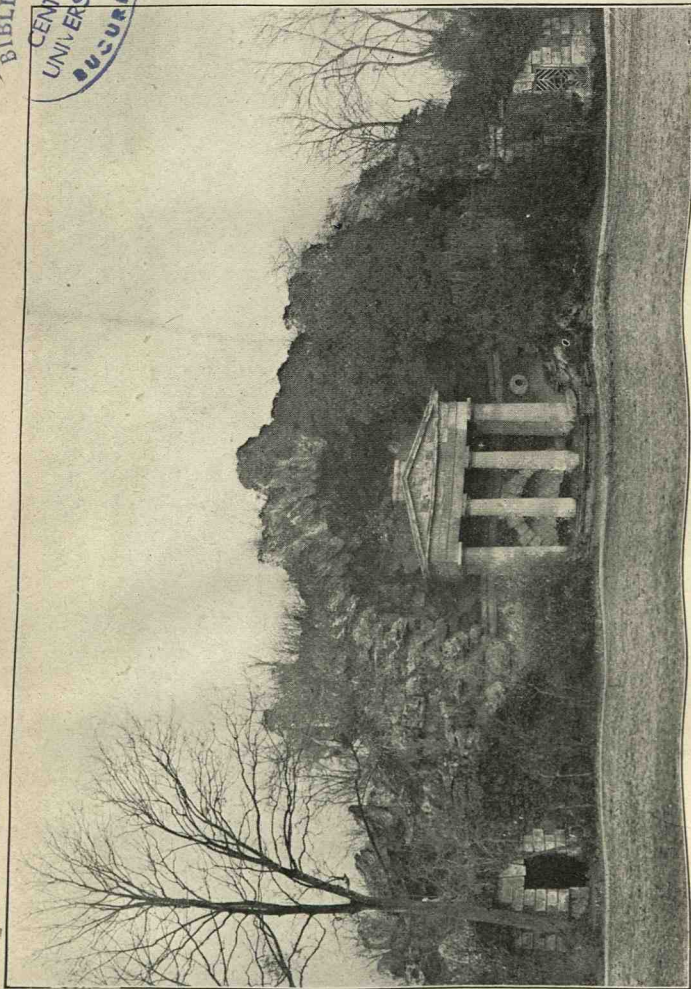


Effendi, Bagatelle devient le Grand Caire, si les ordonnateurs de la fête qui lui est destinée ont l'intention d'offrir à ses yeux des signes propres à lui rappeler sa croyance ». Les ordonnateurs se contentèrent, à la vérité, du programme des fêtes qu'on donnait ordinairement au public : un concert, un bal, un festin, une illumination, un feu d'artifice, le départ d'une montgolfière, peut-être la présence de M<sup>me</sup> Tallien ou de M<sup>lle</sup> Lange. Et l'ambassadeur ottoman y fit le personnage du mamamouchi.

La complaisante d'Estrées et l'intrigante Monconseil, la charmante Favart et le bon roi Stanislas, Marie-Antoinette et le ture du Directoire : c'est un jeu aimable que d'évoquer ces fantômes et bien d'autres, lorsque les dernières lueurs d'un beau jour d'automne s'éteignent derrière le Mont-Valérien, et que des brumes blanches commencent de s'élever sur les eaux et les pelouses du merveilleux jardin.

---

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



Cliché Fréon.

JARDIN DE LA FOLIE SAINTE-JAMES. — LE ROCHER



## LA FOLIE SAINTE-JAMES

---

Août 1912.

Le baron Baudard de Sainte-James était le fils du baron Baudard de Vaudésir, trésorier des colonies ; il succéda à son père, puis devint trésorier de la marine. Comme il était originaire de Sainte-Gemme en Anjou et que les choses et les gens d'Angleterre faisaient fureur, il se fit seigneur de Sainte-James. Et voici son portrait, d'après les *Souvenirs* de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun : « De moyenne grandeur, gros et gras, visage très coloré de cette fraîcheur qu'on peut avoir à cinquante ans passés quand on se porte bien et qu'on est heureux » : le type classique du financier du dix-huitième siècle. Il a pour maîtresse une jolie fille mise à la mode par nombre de grands seigneurs, M<sup>lle</sup> Beauvoisin, et fait pour elle des dépenses extravagantes : à la vente de la demoiselle, les *élégantes* et les femmes de qualité viennent admirer des diamants sur papier, comme chez le lapidaire, quatre-vingts belles robes et des

draps de trente-deux aunes, « tant que la reine n'en a point ». Sainte-James loge à Paris dans une magnifique maison, place Vendôme; Bellanger, architecte du comte d'Artois, a dessiné la décoration du salon, La Grenée le jeune, peintre du roi, en a peint le plafond. Puis, comme Watetlet à Bezons, comme Boutin dans la rue Saint-Lazare, comme Beaujon aux Champs-Élysées, le trésorier général de la marine veut avoir sa « folie » : il fait choix de Neuilly, afin de rivaliser avec le comte d'Artois, pour qui Bellanger vient de construire Bagatelle, achète un terrain de soixante-cinq arpents au bord de la Seine, entre le parc de Madrid et la grande route qui conduit de l'Étoile au pont de Neuilly. C'est à Bellanger lui-même qu'il confie le soin de lui bâtir un pavillon élégant et de lui composer un jardin où l'on verra des « scènes », des kiosques, des ponts et des grottes, à la mode pittoresque. Il fait apporter d'énormes blocs de grès de la forêt de Fontainebleau, car la principale fabrique de son jardin doit être un formidable groupe de rochers abritant un temple dorique. Or, il arrive qu'un jour un chariot chargé de pierres et traîné par quarante chevaux oblige le carrosse du roi de s'arrêter sur une route. De ce jour, Louis XVI appelle Sainte-James *l'homme au rocher*. Cette plaisanterie divertit le comte d'Artois qu'agaçent les bâtisses de son voisin,



Le financier se livre à quelques fâcheuses spéculations. Il commet l'imprudence d'écouter M<sup>llo</sup> de La Motte et de garantir l'achat du Collier aux joailliers Bœhmer et Bossange. Il est envoyé à la Bastille, et tous ses biens sont vendus, y compris la « folie » de Neuilly, qui passe au duc de Praslin. On ignore la date de sa mort.

Dans un livre charmant où il a évoqué les souvenirs du Vieux-Neuilly (*Aux portes de Paris*), M. Leroux-Cesbron ajoute un épilogue amusant et inattendu à la biographie de Saint-James : il paraîtrait que celui-ci ne fut jamais mis en faillite, comme l'ont répété les historiens, qu'il demanda lui-même à être conduit à la Bastille, pendant que sa situation serait liquidée et que l'on contrôlerait ses comptes, que la commission nommée à cet effet n'avait pas terminé ses opérations quand éclata la Révolution, mais que les vérifications furent ensuite reprises et achevées... en 1817 : or, la conclusion de cette enquête fut que le Trésor devait vingt millions aux héritiers de *l'homme au rocher*. Il est inutile d'ajouter que le Trésor ne les leur a jamais rendus.

\*  
\* \*

Ce qui subsiste de la folie Sainte-James nous laisse deviner ce que furent le logis et le jardin avant la Révolution.

A cette époque, le domaine était déjà coupé en deux morceaux par le chemin de Neuilly à Bagatelle, aujourd'hui rue de Longchamp. La partie la plus proche de la Seine est maintenant occupée par des maisons et de petits jardins, on n'y voit plus trace des avenues et des ruisseaux qui la sillonnaient jadis. L'autre forme encore une propriété d'un seul tenant où l'on pénètre par l'avenue de Madrid; une maison de santé y fut établie en 1844 par un neveu de Pinel, et, depuis, l'ironique destination de la « Folie » est demeurée la même<sup>1</sup>.

Je ne connais point d'estampes représentant soit le pavillon, soit les fabriques du jardin dans leur état primitif; mais le *Guide des amateurs et étrangers* de Thiéry contient une description fort détaillée grâce à laquelle nous pouvons nous représenter l'aspect des lieux, au temps du baron de Sainte-James. Suivons cette description, et nous la confronterons avec le paysage que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

La maison d'abord: « Elle a le milieu de sa façade sur la cour, ornée d'un joli péristyle d'ordre ionique, élevé sur quelques degrés. Sur la façade du côté du jardin est un perron à deux rampes

1. Je remercie M. le docteur René Semelaigne, médecin directeur de cette maison de santé, de la bonne grâce avec laquelle il m'a permis de visiter la Folie Sainte-James. J'ai emprunté quelques renseignements au très intéressant ouvrage qu'il a publié sur les Pinel: *A ténistes et philanthropes*.



dont les extrémités sont terminées par des piédestaux qui portent des lions dans le genre antique, et exécutés en marbre bleu turquin. Ce perron, recouvert par un petit péristyle dans la manière des Chinois est très bien traité... » Rien de tout cela n'a disparu, ni le joli péristyle d'ordre ionique, ni les lions « dans le genre antique », ni le péristyle « dans la manière des Chinois ». Mais, il n'existe plus, le « paysage délicieux » que l'on découvrait autrefois du perron et qui se terminait agréablement « sur la droite par le superbe pont de Neuilly et sur la gauche par le Mont-Valérien ». Les arbres ont poussé, les maisons ont grandi.

Cette construction de Bellanger ne montre pas l'adorable élégance du pavillon de Bagatelle; et même au premier abord on pourrait croire qu'une malencontreuse surélévation a défiguré l'architecture primitive. Mais il y a de la grâce et une charmante justesse de proportions dans les dessins du rez-de-chaussée.

Du décor de l'appartement du rez-de-chaussée, Thiéry ne dit rien. On y reconnaît pourtant la marque exquise du talent de Bellanger : d'admirables sculptures forment les dessus de porte du salon et de la salle à manger ; des vases et des statues en trompe-l'œil sont peints sur les murailles du vestibule ; le parquet en marqueterie d'une des pièces est un chef-d'œuvre.

Il est superflu de reproduire la description du jardin dessiné sur les bords de la Seine, puisqu'il n'en reste rien. D'ailleurs, les créations les plus extraordinaires se rencontraient aux environs de la maison.

Une petite rivière déroulait ses sinuosités sous de petits ponts et entourait de petites îles, plantées de magnolias et ornées de sculptures. La rivière est depuis longtemps à sec, et son lit forme une simple allée de jardin; mais un des ponceaux n'a pas été démoli, un délicieux ponceau que soutiennent des colonnes doriques.

Près de là, au bord d'un lac minuscule, s'élevait sur une hauteur un kiosque chinois qui formait belvédère. Au temps de la Commune, quelques obus ont eu raison du kiosque chinois. Quant à la vue, elle est maintenant terriblement bornée.

Le labyrinthe souterrain était une des curiosités de la Folie Sainte-James. « Une caverne lui sert de vestibule; elle conduit sous une voûte de mousse, où l'on désire pénétrer malgré l'obscurité qui y règne. A peine y a-t-on fait quelques pas qu'on entend le bruit des eaux qui tombent en bouillonnant sur du rocher. Un jour mystérieux adroitement pratiqué dans l'assemblage des rochers vous laisse apercevoir cette chute en avançant de quelques pas... En conti-



nuant de se promener sous cette agréable voûte verte, on rencontre des bancs de mousse et de gazon qui invitent au repos... A quelques pas de là on trouve un petit temple ou laiterie gothique d'un plan pentagone qui ne reçoit le jour que par le milieu de la coupole, soutenue par les cinq colonnes qui en marquent les angles... On sort de cet agréable dédale par un petit salon rustique dehors duquel on se trouve sur les bords de la rivière, près du kiosque... » Il n'y a plus de chutes d'eau ; le souterrain et la « laiterie gothique » n'ont pas été détruits ; mais il ne faut pas se laisser prendre aux descriptions du Guide : ces cavernes, ces cascades, ces salons rustiques, tout cela tient dans le creux de la main.

Une autre caverne, creusée sous le chemin public, réunissait les deux parties de la propriété du baron Sainte-James ; la rivière s'y précipitait dans une « espèce de gouffre ». De ce décor pittoresque, il reste seulement une allée charmante encadrée de rochers que les lierres et les mousses ont envahis.

Voici enfin le fameux rocher pour lequel Sainte-James avait, dit-on, dépensé un million. Cette immense fabrique, formée de blocs de grès, présentait une vaste voussure, « ornée dans son milieu d'un corps d'architecture composé de six colonnes d'ordre dorique, dont deux en retour et soutenant un fronton triangulaire ». Qu'on

se figure l'entrée d'une grotte bouchée par le péristyle d'un temple grec. L'art des jardins a, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, donné naissance à des ouvrages bien bizarres, mais rien ne passe en bizarrerie la montagne de Sainte-James. Par un détour imprévu, mais rapide, l'amour de la nature avait conduit les disciples de Rousseau à la frénésie de l'artificiel. Cet amas de rochers apportés de Fontainebleau dans un petit jardin de Neuilly pour y surplomber une colonnade antique semble un défi au sens commun. Et pourtant, par l'effet d'une mystérieuse vertu qu'on nomme le goût, et qui alors appartenait à tout le monde, cette extravagance a produit un tableau délicieux, merveilleusement ordonné. Aujourd'hui, il amuse encore nos yeux, alors qu'il a perdu l'agrément des eaux qui l'animaient autrefois. Une cascade tombait derrière les colonnes; la rivière baignait les pieds du temple. « Des escaliers à deux rampes, en pierre et brique, permettent de monter sur partie des rochers; leurs paliers sont ornés de candélabres en plomb soutenus par des chimères. De ces candélabres sortent des bouillons d'eau. D'autres escaliers, pratiqués dans le roc, laissent gravir jusqu'au sommet de cette masse importante, sur laquelle est un réservoir contenant 260 muids d'eau... »

Il y avait aussi dans les jardins de la « folie »



des berceaux de treillage, des statues, des bassins, une balançoire et un temple de Bacchus « dans le genre gothique », avec un porche couvert de chaume ! Tout cela n'est plus ; mais il existe encore un charmant édifice dont Thiéry ne dit rien ; il servit, dit-on, à loger le cabinet d'histoire naturelle du baron de Sainte-James, et il est maintenant transformé en chapelle ; là encore on reconnaît au premier coup d'œil la main de Bellanger. D'exquises danseuses sculptées au-dessous de la petite coupole ont été métamorphosées en anges, comme le voulait la nouvelle destination.



« Ce lieu, qui n'est ni chinois ni anglais, dit Thiéry, nous donne l'idée de la manière dont on peut traiter un jardin dans un genre pittoresque, sans emprunter ce mot d'*anglais* qui ne caractérise point un genre. »

Anglais, chinois ou pittoresque, le jardin de la « Folie » Sainte-James devait, comme tous les jardins des « folies » parisiennes, offrir de charmants coups d'œil gâtés par la manie de l'irrégularité et la profusion des fabriques. Que de kiosques, de cavernes, de rochers et de sculptures dans un si petit espace ! L'art nouveau des jardins a produit, en ce temps-là, quelques chefs-

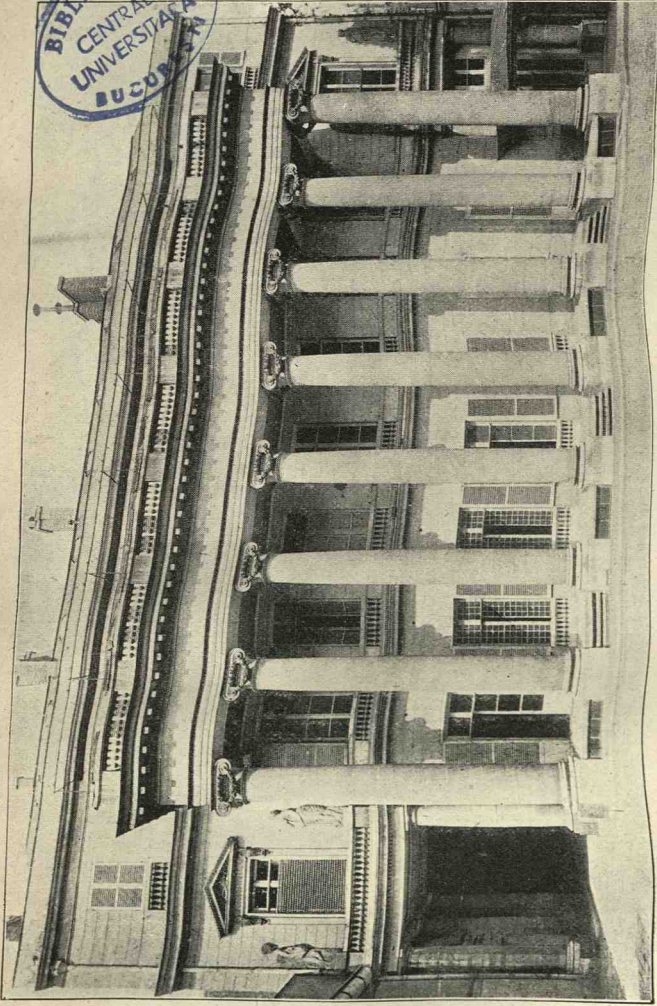
d'œuvre, comme Trianon, Ermenonville, Betz, Méréville. Mais à Neuilly, l'enclos était trop étroit, et le propriétaire trop riche, et l'on se demande avec effroi de quelles étranges inventions se fût encore avisé le baron de Sainte-James, s'il avait eu sous la main les vingt millions dont il s'était dépouillé pour le service du roi.

---



XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITATII  
BUCURESTI



HOTEL DE GALLIFFET  
(Aujourd'hui ambassade d'Italie.)



LA  
TOMBE DE MADAME DE TALLEYRAND

---

Février 1901.

« Lorsque, dit Sainte-Beuve, mourut la princesse sa femme, qui, depuis 1815, n'habitait plus avec lui, Talleyrand prit soin que l'inscription funéraire n'indiquât que le plus légèrement possible le lien qui les avait unis, un lien purement civil. » Sainte-Beuve ne connaissait-il cette inscription que par ouï-dire ? Avait-il lui-même visité la tombe de M<sup>me</sup> de Talleyrand dans le cimetière Montparnasse ? L'inscription a-t-elle disparu depuis trente années ?

En 1901, il faut, pour retrouver la sépulture de M<sup>me</sup> de Talleyrand, consulter les registres du cimetière, car rien n'en indique la place, ni une inscription, ni une croix, pas même une dalle funéraire. Une simple grille entoure le terrain de la concession où poussent quelques mauvaises herbes.

La curiosité qui m'avait amené devant la

tombe abandonnée de la princesse de Bénévent, m'a poussé à rechercher dans les écrits et les mémoires de ses contemporains quelques traits grâce auxquels je pusse évoquer la figure de cette femme, dédaignée des historiens de Talleyrand.

Voici les notes que j'ai recueillies de-ci et de-là; elles sont loin de former une biographie complète. Elles suffisent cependant à nous faire suivre l'étrange destinée de celle que, sous le Directoire, on appelait la « belle Indienne »<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Le 3 germinal an IV, Talleyrand écrivait à Barras :

« Citoyen directeur, on vient d'arrêter M<sup>me</sup> Grand comme conspiratrice. C'est la personne d'Europe la plus éloignée et la plus incapable de se mêler d'aucune affaire. C'est une Indienne bien belle, bien paresseuse, la plus désoccupée de toutes les femmes que j'aie jamais rencontrées. Je vous demande intérêt pour elle;

1. Deux livres m'ont été particulièrement utiles : 1° *Souvenirs intimes sur M. de Talleyrand*, recueillis par Amédée Pichot. Ce petit livre, d'un tour très vivant et très amusant, contient pêle-mêle des anecdotes, des traditions, des racontars, des citations, de la légende et de l'histoire : 2° *Echoes of old Calcutta*, par Busted (Calcutta. Thaker Spink and Co; 1882). Cet ouvrage, qui n'a pas été traduit en français, contient des renseignements très intéressants sur M<sup>me</sup> Grand, depuis duchesse et princesse de Talleyrand.



je suis sûr qu'on ne lui trouvera pas l'ombre de prétexte pour ne pas terminer cette petite affaire à laquelle je serais bien fâché qu'on mît de l'éclat. Je l'aime ; et je vous atteste à vous, d'homme à homme, que, de sa vie, elle ne s'est mêlée et n'est en état de se mêler d'aucune affaire. C'est une véritable Indienne, et vous savez à quel degré cette espèce de femme est loin de toute intrigue.

« Salut et attachement,

« CH.-M. TALLEYRAND. »

Voilà la première apparition de M<sup>me</sup> Grand dans la vie de Talleyrand. Cette lettre ne laisse aucun doute sur les sentiments de l'ex-évêque d'Autun. « D'homme à homme », ce « je l'aime » veut tout dire.

Talleyrand venait de rentrer en France. Grâce à l'influence de M<sup>me</sup> de Staël dont il avait été l'amant, et dont il restait le débiteur, il avait été, sur la proposition de Marie-Joseph Chénier, rayé de la liste des émigrés. Il venait de passer par Hambourg, où il avait pu voir le désarroi de la faction d'Orléans et comprendre l'inutilité de s'attacher trop étroitement à un parti désormais compromis. Son équipage était modeste, et il logeait dans un hôtel garni de la rue Saint-Nicaise.

Avait-il fait à Hambourg la connaissance de M<sup>me</sup> Grand ? Ne la rencontra-t-il qu'à Paris où

elle était venue chargée de quelques commissions par des émigrés d'Angleterre ? Ce point reste obscur. Quoiqu'il en soit, lorsque, un an, plus tard, — toujours grâce à la protection de M<sup>mo</sup> de Staël, — il devint ministre des Affaires étrangères, M<sup>mo</sup> Grand vint s'installer avec lui, rue du Bac, à l'hôtel de Galliffet.

Henri Delatouche, l'un des auteurs de *l'Album perdu* (recueil d'anecdotes souvent apocryphes sur Talleyrand), a fait de la première rencontre de M<sup>mo</sup> Grand et du ministre un récit dont la lettre à Barras prouve l'inexactitude, mais que je veux citer, néanmoins, tant il y a de grâce et de malice dans cette page charmante :

« M<sup>mo</sup> Grand, menacée d'être arrêtée, monte dans un fiacre et se fait conduire, tremblante, rue du Bac, à l'ancien hôtel Galliffet, où était alors le ministère des Relations extérieures ; il était dix heures du soir, et ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que le suisse Joris consentit à la laisser pénétrer jusqu'aux appartements du citoyen-ministre. Elle y parvint enfin, en se faisant annoncer comme une dame émigrée ayant les plus importantes révélations à lui confier. Reçue enfin dans un salon particulier, elle ne cache pas les poursuites dont elle est l'objet, et demande un asile. Le ministre craint d'abord de se compromettre et refuse. Cependant, la vue d'une femme en larmes, la



plus belle chevelure blonde qui ait peut-être jamais existé, tout cela amollit le cœur du diplomate ; il donne immédiatement des ordres pour faire préparer une chambre pour la belle réfugiée, et le citoyen-ministre, après l'avoir fait conduire dans son appartement, rentre dans le salon de réception, le sourire sur les lèvres. Ce sourire n'échappa point aux regards de M. de Sainte-Foix et du duc de Laval. Le ministre ne leur cache point quel genre d'hospitalité il venait d'accorder ; on dit même que la conversation des trois amis aurait pu rappeler les vieillards de l'histoire de Daniel, si la belle Indienne eût mieux ressemblé à la chaste Suzanne.

» Le lendemain, la politesse exigeait que le maître du lieu s'informât de la manière dont sa pensionnaire avait passé la nuit ; elle parut plus belle encore à son réveil et fut tout naturellement invitée à déjeuner, puis à dîner ; puis M<sup>me</sup> Grand ne sortit plus de l'hôtel ».

Elle n'en sortit plus, voilà le plus certain de toute l'histoire.

Talleyrand avait alors quarante-trois ans ; M<sup>me</sup> Grand en avait trente-cinq.

\*  
\* \*

Noëlle-Catherine Werlée (ou Worlée ?) était née le 21 novembre 1762 à Tranquebar, sur la

côte de Coromandel. Elle était d'origine danoise. Son père, capitaine du port de Pondichéry et chevalier de Saint-Louis, vint habiter Calcutta. Ce fut à Chandernagor que Catherine Werlée se maria le 10 juillet 1777, avec M. Grand. Elle avait quinze ans.

Ce Grand descendait d'une famille de calvinistes français, établie depuis la révocation de l'édit de Nantes entre Morges et Lausanne. Il avait achevé son éducation en Angleterre, puis avait pris du service aux Indes. Il était employé dans l'administration civile lorsqu'il s'éprit de M<sup>lle</sup> Werlée et l'épousa. C'était un homme qui unissait à une grande indécatesse de sentiments — on verra le parti qu'il sut tirer de sa disgrâce — une solennité de langage peu commune. Il fit imprimer en 1814 au Cap de Bonne-Espérance une sorte d'autobiographie où il conta ses infortunes sans réserve et sans simplicité.

M<sup>me</sup> Grand était mariée depuis un an à peine, lorsqu'elle fit la connaissance d'un Anglais très spirituel, Philip Francis, qui habitait Calcutta, et qui passe pour avoir écrit les célèbres *Lettres de Junius*.

Francis était « remarquablement beau » ; ses contemporains et surtout ses contemporaines parlaient avec admiration de la régularité de ses traits classiques, de la finesse de ses mains,



du dessin délicat de ses oreilles. Lorsqu'il était venu à Paris, en 1766, on l'avait surnommé « le bel Anglais ». Il savait parler aux femmes et encore mieux leur écrire. Il leur plaisait par un mélange de bonhomie et de sentiment, et savait rehausser le prix de ses soumissions et de ses tendresses par l'arrogance et la hauteur qu'il témoignait aux hommes dont, naturellement, il était détesté.

M<sup>me</sup> Grand fut flattée d'être recherchée par Francis. Celui-ci l'invita à un bal chez lui le 23 novembre 1778. Le lendemain, le journal de Francis portait ces simples mots : *Omnia vincit amor*. Et, dans le même journal, le 8 décembre, on lit : « La nuit, diable à quatre dans la maison de G.-F. Grand, esq. »

Que s'était-il donc passé dans la nuit du 8 décembre chez G.-F. Grand, esq. ?

Donnons la parole au mari :

« Le 8 décembre 1778, je sortis de ma maison, vers neuf heures, me croyant le plus heureux des hommes. Entre onze heures et minuit, j'y rentrai aussi misérable qu'on peut l'être. Je l'ai quittée, persuadé que j'avais la plus belle et la plus vertueuse des femmes ; nous étions honorés et respectés, reçus dans les premières maisons, avec la perspective d'un avancement rapide. Je ne fus pas plus tôt installé chez mon protecteur, M. Barwell, que je fus soudain

frappé de la plus terrible des douleurs. Un domestique au service de M<sup>me</sup> Grand arriva et me chuchota à l'oreille que M. Francis venait d'être saisi dans ma maison et retenu prisonnier par mon *jemadar* (domestique ayant une certaine autorité sur les autres *serviteurs*). Je me levai de table ; je courus à la terrasse où, un instant, je soulageai mon chagrin par un torrent de larmes. Je fis chercher un ami que je priai de m'accompagner ; mais celui-ci ne put venir, malgré tout le mépris qu'il ressentait pour l'acte coupable de M. Francis... »

Alors le pauvre M. Grand, avant de rentrer chez lui, alla quérir le major Palmer, secrétaire du gouverneur général, et lui emprunta un sabre ; il voulait délivrer Francis et lui proposer un duel à mort. Le major Palmer l'accompagna.

En arrivant, Grand et Palmer furent stupéfaits. Ce ne fut point Francis qu'ils trouvèrent lié sur une chaise, mais un certain M. Shee. Le *jemadar* raconta que ce M. Shee avait fait irruption avec quelques amis dans la maison pour délivrer Francis, qu'ils avaient fait échapper ce dernier, et que, dans la bagarre, les domestiques s'étaient du moins emparé de M. Shee.

On délivra donc M. Shee ; et, le lendemain matin, Grand écrivit à Francis pour lui deman-



der réparation par les armes. Francis répondit le plus galamment du monde qu'il n'avait fait aucune injure à M. Grand et qu'il déclinait son invitation. M. Grand, eut alors une suprême entrevue avec sa femme ; celle-ci avoua et retourna chez ses parents.

L'aventure se termina par un procès devant la Cour de Calcutta. Le juge, sir E. Impey condamna Francis à payer au plaignant une indemnité de 50.000 roupies. M. Grand empocha l'argent, et Francis vécut un an avec M<sup>me</sup> Grand, Celle-ci quitta l'Inde en 1780, peut-être accompagnée par Francis.

\*  
\* \*

Les années de la vie de M<sup>me</sup> Grand qui s'écou-  
lent depuis son arrivée en Europe jusqu'au jour  
où elle s'installe au ministère des Relations  
extérieures, sont mal connues. Les libellistes  
qui ont écrit contre Talleyrand ont conté les  
pires anecdotes sur les séjours de M<sup>me</sup> Grand,  
soit en France, soit en Angleterre. En décriant  
l'une on avilissait l'autre.

Il est à peu près certain que M<sup>me</sup> Grand était  
en France au commencement de la Révolution  
et qu'elle passa en Angleterre en 1792. A plu-  
sieurs reprises, elle aurait été mêlée aux intri-  
gues de certains émigrés français et entre autres

du vicomte de Lambertye, dont elle était la maîtresse. Ce dernier aurait, à cause de cela, touché, jusqu'à sa mort, en 1813, une rente de neuf francs par jour... Mais laissons cette chronique scandaleuse, et retrouvons M<sup>me</sup> Grand en 1797, à l'heure où, après bien des traverses et des déboires, sa fortune grandit, tandis que décline sa beauté.

Tant que dura le Directoire, la présence de M<sup>me</sup> Grand dans le salon du ministre ne scandalisa personne. Les mœurs étaient faciles. Sous le Consulat, les manières et le ton de la société commencèrent de changer. Lorsqu'il fut question de présenter les ambassadrices chez le ministre, il s'éleva des difficultés. « Quelques-unes, dit M<sup>me</sup> de Rémusat, ne voulurent pas s'exposer à être reçues par M<sup>me</sup> Grand. Elle se plaignirent, et ces mécontentements parvinrent aux oreilles du Premier Consul. » Il fallait prendre un parti : ou se séparer de M<sup>me</sup> Grand ou l'épouser.

M<sup>me</sup> Grand, comme on le pense, souhaitait le mariage ; elle poursuivait Talleyrand de ses reproches, de ses prières. « Si vous ne m'épousez pas de suite, lui disait-elle, je vous fais raccourcir d'un pied. »

Talleyrand hésitait, tergiversait ; et, à la vérité, le projet de M<sup>me</sup> Grand rencontrait de sérieux obstacles. D'abord, si la Cour de Calcutta avait



condamné Francis à payer 50.000 roupies à M. Grand, elle n'avait point prononcé le divorce. Heureusement M. Grand était venu en Europe avec l'intention de profiter de la nouvelle situation de sa femme, et, en 1798, on avait pu obtenir de lui un acte de divorce ; mais il s'acharnait à demeurer à Paris, où sa présence était embarrassante et coûteuse pour Talleyrand. Le juge Impey, celui-là même qui avait jugé le procès de Calcutta et qui avait, dit-on, conservé une véritable adoration pour M<sup>me</sup> Grand, se trouvait aussi à Paris. On raconte même qu'un jour, dans sa villa de Neuilly, Talleyrand avait réuni à sa table, que présidait M<sup>me</sup> Grand, Philip Francis, M. Grand, le juge Impey et sa femme. Peut-être prenait-il quelque divertissement à cette sorte de souper de famille ; mais, le lendemain, M. Grand n'en trouvait que meilleur l'air de l'Europe. Il fallait en finir.

M<sup>me</sup> Grand s'adresse alors à Van der Goës, ministre des Affaires étrangères de la République batave, afin qu'il donne à M. Grand la place de Conseiller de Régence au Cap de Bonne-Espérance, avec 2.000 florins d'appointements. Cette fois, M. Grand promet de s'embarquer. Mais, un mois après, on apprend que le Conseiller de Régence est toujours à Amsterdam. La solliciteuse écrit de nouveau à Van der Goës : « Monsieur, je ne veux pas tarder davantage à

vous remercier de votre obligeance et de tout ce que vous avez bien voulu faire pour M. Grand à ma demande. L'empressement et la grâce que vous y avez mis, me prouvent, Monsieur, que l'on ne compte pas en vain sur votre amitié, et cela m'autorise à vous demander un nouveau service. C'est celui de faire enjoindre à M. Grand de s'embarquer sans délai, étant tout à fait inconvenant qu'il prolonge son séjour à Amsterdam, où il est déjà depuis un mois *fort mal à propos...* » Cette lettre du 1<sup>er</sup> vendémiaire an XI est signée : *Talleyrand-Périgord, née Worlée*, et elle est suivie de ce post-scriptum : « Vous observerez, Monsieur, au nom que mon union avec M. de Talleyrand me donne le droit de porter, combien la tendre et sincère affection de cet aimable ami m'a rendue la plus heureuse des femmes. » Entre temps, en effet, le mariage a été célébré.

*Le ministre fait embarquer M. Grand, et tout semble aller le mieux du monde, quand la soudaine rupture de la paix d'Amiens vient encore réveiller les alarmes de M<sup>me</sup> de Talleyrand. Son ex-mari est en mer ; il peut être capturé par un vaisseau anglais, ramené en Europe ! Enfin une lettre de Van der Goës calme ses inquiétudes : le Conseiller de Régence a débarqué au Cap ; grâce au gouvernement de la République batave, on n'entendra*



plus parler de M. Grand ! N'est-ce pas là un joli scénario de comédie ?

Il y avait au mariage de Talleyrand une difficulté beaucoup plus grave que la présence de l'honnête M. Grand. Depuis 1790, l'évêque d'Autun était excommunié, mais la loi ecclésiastique ne lui en interdisait pas moins de se marier. Tout en négociant le Concordat avec Consalvi, il ne perdit point de vue ses intérêts particuliers, et demanda au Saint-Père d'être relevé de l'excommunication et de pouvoir reprendre la vie séculière. Pie VII, « touché de foie par cet ardent désir de réconciliation, effaça toutes les excommunications, ordonna à Talleyrand « des distributions d'aumônes pour le soulagement surtout des pauvres de l'évêché d'Autun », et « lui accorda le pouvoir de porter l'habit séculier et de gérer toutes les affaires civiles... » Le bref de Pie VII semblait permettre à l'ancien évêque de se marier sans trop de scandale, à condition que cette union fût purement civile et presque clandestine.

La papauté comme la République batave secondaient donc les vœux de M<sup>me</sup> Grand. La volonté de Bonaparte fit le reste. Le Premier Consul mit Talleyrand en demeure d'épouser la « belle Indienne ». Peut-être trouvait-il un « malin plaisir » à le faire marier, et était-il « secrètement charmé de cette occasion de le flé-

trir » (M<sup>me</sup> de Rémusat). L'intervention de Joséphine que touchaient les larmes de M<sup>me</sup> Grand, ne fut pas non plus étrangère à cette décision. Quant à Talleyrand, « un reste d'amour, la puissance de l'habitude, peut-être aussi la crainte d'irriter une femme qu'il est impossible qu'il n'eût pas mise dans quelques-uns de ses secrets, le déterminèrent ». Tel est du moins le sentiment de M<sup>me</sup> de Rémusat ; mais, comme nous le verrons, M<sup>me</sup> de Rémusat est ici sujette à caution. Le mariage de Talleyrand fut-il, autant qu'on l'a dit, autant que lui-même l'a laissé croire, un « mariage forcé » ?

\*  
\* \*

Napoléon à Sainte-Hélène disait de Talleyrand et de M<sup>me</sup> de Talleyrand : « Le triomphe de Talleyrand est le triomphe de l'immoralité ; un prêtre marié à la femme d'un autre et qui a donné une forte somme d'argent à son mari pour qu'il permette à sa femme de se marier avec lui ! un homme qui a tout vendu, trahi tout le monde et tous les partis ! J'ai défendu l'entrée de ma cour à cette femme, premièrement parce que sa réputation était décriée et parce que j'ai découvert que quelques marchands génois lui avaient payé 400.000 francs dans l'espérance d'obtenir par l'entremise de son mari



quelques faveurs commerciales. Elle était très belle femme, des Indes Orientales, mais sotte et de la plus parfaite ignorance. »

La sottise et l'ignorance de M<sup>me</sup> de Talleyrand sont restées légendaires. Mais, avant d'examiner cette légende, récusons le témoignage de Napoléon. L'anecdote des marchands génois ne démontre point que M<sup>me</sup> de Talleyrand fût une sotte; elle prouve simplement que cette personne avait su profiter des leçons de son mari. Puis Napoléon n'a pas toujours très bien apprécié l'esprit des femmes. Enfin, il y a une historiette à laquelle cette diatribe même pourrait donner quelque vraisemblance.

Le lendemain du mariage, M<sup>me</sup> de Talleyrand se présenta à la cour du Premier Consul. Celui-ci lui témoigna l'espoir que « la bonne conduite de la citoyenne Talleyrand ferait oublier les légèretés de M<sup>me</sup> Grand ». La citoyenne Talleyrand aurait alors répondu « qu'elle ne pourrait mieux faire que de suivre, à cet égard, l'exemple de la citoyenne Bonaparte ».

La légende de la sottise de M<sup>me</sup> de Talleyrand a d'autres cautions que celle de Napoléon.

M<sup>me</sup> de Rémusat est cruelle pour M<sup>me</sup> de Talleyrand. « Elle a, dit-elle, le son de voix désagréable, de la sécheresse dans les manières, une malveillance naturelle à l'égard de tout le monde et un fond de sottise inépuisable qui ne

lui a jamais permis de rien dire à propos. Les amis intimes de M. de Talleyrand ont toujours été les objets de sa haine particulière et l'ont cordialement détestée. Son élévation lui a donné peu de bonheur, et ce qu'elle a eu à souffrir n'a jamais excité l'intérêt de personne. » Mais M<sup>me</sup> de Rémusat est suspecte. Elle « détestait cordialement » M<sup>me</sup> de Talleyrand. Elle la détestait, parce que celle-ci était M<sup>me</sup> de Talleyrand. C'était inévitable. Lorsqu'un homme a, comme Talleyrand, le don d'intéresser les femmes et sait leur faire désirer l'honneur de sa recherche et de ses égards, les femmes veulent trouver une excuse à ses faiblesses, même à ses vices, et elles ont vite fait de la découvrir, si cet homme a eu la prudence de ne point rester célibataire : c'est l'épouse. Talleyrand se donnait le grand avantage d'être mal marié. M<sup>me</sup> de Rémusat était vaine du goût que Talleyrand montrait pour sa conversation ; lorsqu'on ouvrait les deux battants de sa chambre et qu'on annonçait : « le prince de Bénévent », elle en éprouvait de l'angoisse et du plaisir ; elle jouissait de la surprise du monde étonné de la voir distinguée par un si grand personnage ; elle écoutait ses confidences : c'est elle-même qui nous l'a conté. Et, après cela, M<sup>me</sup> de Rémusat aurait reconnu de l'esprit à M<sup>me</sup> de Talleyrand ! Tout ce qu'elle pouvait faire — et elle l'a fait — c'était ne point médire



de sa beauté, puisqu'elle-même était médiocrement jolie, et que, « dévouée aux habitudes d'une vie pure et morale », elle aspirait seulement à la conversation de Talleyrand. Il faut lire et relire dans les *Mémoires* de M<sup>me</sup> de Rémusat toutes les pages consacrées à Talleyrand, non qu'elles révèlent rien de nouveau sur la vie ou l'esprit du personnage, mais elles sont la confession charmante, presque ingénue d'une vanité féminine. Et un des secrets de la prodigieuse fortune de Talleyrand, c'est d'avoir su mettre beaucoup de vanités féminines dans son jeu.

Quant à Talleyrand lui-même, nous ne savons pas au juste ce qu'il pensait de sa femme. Naturellement, il n'en dit rien dans ses *Mémoires*. Dans la lettre à Barras que j'ai citée, il affirme qu'elle est « belle, paresseuse, inoccupée », qu'elle n'est « en état de se mêler d'aucune affaire »; mais il s'agit alors de tirer une conspiratrice des mains de la police. Je sais que les *Talleyrandiana* sont pleins de « bons mots » de Talleyrand sur M<sup>me</sup> de Talleyrand. A Bonaparte qui lui demandait si M<sup>me</sup> Grand avait de l'esprit, il répondait : « Elle en a comme une rose ». Cela n'est pas bien cruel. A quelqu'un qui s'étonnait de voir un homme, jadis l'ami intime de M<sup>me</sup> de Staël, trouver quelque charme à la société de cette Indienne : « Il faut avoir aimé, disait-il, une femme de génie pour savourer le bonheur

d'aimer une bête ». Réponse dure, surtout pour M<sup>me</sup> de Staël, qui décidément laissa de terribles souvenirs à tous ceux qui l'aimèrent. Enfin, à un autre que surprenait son mariage, il fit cette remarque : « Une femme spirituelle compromet souvent son mari, tandis qu'une femme bête ne compromet qu'elle-même ». Comme on a négligé de nous dire à qui cet aphorisme était décoché, nous pouvons supposer qu'il s'adressait à un homme d'État compromis de toutes les façons par l'esprit de sa femme. D'ailleurs que valent toutes ces anecdotes ?

Il semble bien que M<sup>me</sup> de Talleyrand n'eut jamais cet esprit de salon qui fit la gloire de son mari, gloire qu'il achetait, selon ses contemporains, au prix de longues et laborieuses méditations. Pour cela fut-elle une sotte ?

On m'objecte l'histoire de « Vendredi », cette histoire qui traîne dans tous les *Souvenirs* du temps de l'Empire — avec d'innombrables variantes — exemple traditionnel de la bêtise de M<sup>me</sup> de Talleyrand. Un jour, son mari lui annonça que Denon viendrait dîner, et lui recommanda de lire quelques pages de son livre sur l'Égypte, afin de pouvoir mieux causer avec lui. Elle se trompa de volume, prit *Robinson Crusôé* et le lut attentivement, si bien qu'au dîner elle entreprit Denon sur l'île déserte et sa manière d'y vivre au grand étonnement du convive qui finit par



comprendre la méprise dont il était l'objet, quand sa voisine lui dit : *Et ce cher Vendredi!* — Au lieu de Denon, certains anecdotiers parlent de Humboldt et d'autres de sir Georges Robinson. Malheureusement tout cela n'est que la réédition d'une historiette tirée d'une lettre d'Horace Walpole.

Le plus piquant, c'est que Moore, étant venu à Paris en 1821 et ayant été invité chez M<sup>me</sup> de Talleyrand, consigne dans son journal cette vieille anecdote, et rapporte en même temps quelques autres traits de « niaiserie » ; mais il ajoute : « Je fus placé à côté d'elle à dîner. Elle me parla beaucoup de *Lalla-Roukh* qu'elle avait lue en prose française. » Paradoxale ingratitude d'un homme de lettres qui ose prononcer le mot de « niaiserie » à propos d'une dame qui a lu ses œuvres et lui en a parlé « beaucoup » !

Je ne prétends point, comme l'a fait un des apologistes de M<sup>me</sup> de Talleyrand, que, pour contester la sottise de cette très belle dame, il suffise d'observer qu'elle a été aimée successivement par un des hommes les plus spirituels de l'Angleterre et par le plus fin des diplomates européens. Cet argument reposerait sur la plus incertaine des psychologies. Mais vraiment ni Napoléon, ni M<sup>me</sup> de Rémusat, ni Talleyrand lui-même ne semblent des témoins impartiaux. Quant au monde, il est trop disposé à accepter les

réputations toutes faites pour avoir jamais contredit l'Empereur, Talleyrand et les amies de Talleyrand.

Michaud, qui causa souvent avec M<sup>me</sup> de Talleyrand, affirme que sa conversation n'était point d'une sottise ; je le croirais volontiers.

Et il ne faut pas oublier la grande raison qui dut porter les hommes et surtout les femmes à décrier l'intelligence de M<sup>me</sup> de Talleyrand : elle était très belle.



Sur sa beauté, tout le monde est d'accord.

« Je n'ai point connu M<sup>me</sup> Grand, dit M<sup>me</sup> de Rémusat, dans l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ; mais j'ai entendu dire qu'elle avait été une des plus charmantes personnes de son temps. » Cette façon de ne parler que par ouï-dire est une assez jolie malice ; mais il faut croire que la beauté d'antan n'avait pas encore tout à fait disparu ; voyez plutôt le portrait qui suit : « Grande, sa taille avait toute la souplesse et l'abandon gracieux si ordinaire aux femmes de son pays. Son teint était éblouissant, ses yeux d'un bleu animé ; le nez un peu court, retroussé, et, par un hasard assez singulier, lui donnant quelque ressemblance avec M. de Talleyrand. Ses cheveux, d'un blond particulier, avaient une



beauté qui passait presque comme un proverbe. Je crois qu'elle devait avoir au moins trente-six ans quand elle épousa M. de Talleyrand. L'élégance de sa taille commençait à disparaître un peu, par l'embonpoint qu'elle prit alors, qui a fort augmenté depuis, et qui a fini par détruire la finesse de ses traits et la beauté de son visage devenu fort rouge. »

Au musée de Versailles, parmi les petites esquisses de Gérard, exposées dans l'attique Chimay, vous verrez un portrait de M<sup>me</sup> de Talleyrand. La princesse est debout devant une cheminée à laquelle elle est accoudée : elle tient un petit livre à la main. La peinture est délicate. Elle est datée de 1809. Presque trait pour trait, vous retrouverez ici la femme si bien décrite par M<sup>me</sup> de Rémusat. Cependant, est-ce M<sup>me</sup> de Rémusat qui a un peu avancé l'âge du déclin ? Est-ce Gérard qui l'a retardé ? Cette belle créature, souple et blonde, semble n'avoir encore perdu aucun des charmes de sa triomphante maturité.

Il existe d'elle un autre portrait peint aussi par Gérard et dont j'ignore la date exacte, mais qui évidemment est antérieur. (Il appartient aujourd'hui à M<sup>me</sup> la comtesse de Castellane, et je n'en ai sous les yeux qu'une reproduction photographique.) Elle est vêtue à l'antique et coiffée d'un turban d'où s'échappent les lourdes

boucles de son admirable chevelure. C'est un portrait d'apparat, assez inexpressif. Mais le regard un peu rêveur des grands yeux bleus, le mouvement du cou long et délicat, la finesse du buste, nous font pressentir quelle devait être la séduction de la « belle Indienne », laquelle était, on le sait, de sang danois <sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Talleyrand s'était marié pour éviter le scandale de sa liaison publique avec M<sup>me</sup> Grand, mais son mariage ne parut pas un moindre scandale. La vieille duchesse de Talleyrand refusa de recevoir la nouvelle épousée, et, dans son indignation, rompit toutes relations avec son fils. A Rome, on trouva que l'ancien évêque d'Autun

1. Il y a encore un autre portrait de M<sup>me</sup> de Talleyrand peint par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun. Un amateur délicat me le signala en ces termes : « La princesse, vue à mi-corps, presque de face, est assise, la tête levée. Elle regarde sentimentalement en l'air. Sur sa robe, très décolletée, à manches collantes, des épaulettes de gaze. Sur la poitrine, un nœud de ruban. Relevés et ébouriffés sur le front et autour des tempes, les cheveux retombent en longues boucles sur le cou et les épaules. Assise de côté sur une chaise, elle appuie sur le dossier son bras droit et tient une feuille de musique. On dirait qu'elle rêve à l'air — mettons de Gluck — qu'elle vient de chanter. Une élégante nonchalance et une pose pleine de la grâce la plus savante donnent à ce portrait un charme tout particulier. Le cou et les épaules sont admirables, et l'ovale du visage très pur. Un seul détail serait pour déparer un peu cet ensemble rare : le nez paraît trop pointu (M<sup>me</sup> de Rémusat disait *retroussé*). Quand M<sup>me</sup> Lebrun la peignit, la princesse ne devait guère avoir plus de vingt-cinq ou trente ans. »

Depuis, j'ai vu cette peinture qui faisait partie de la collection de M. Jacques Doucet et qui a été vendue naguère.





PORTRAIT DE MADAME DE TALLEYRAND  
PAR MADAME VIGÉE-LEBRUN

(Reproduit avec l'autorisation de MM. Knœdler and Co.)

avait interprété d'une façon un peu trop large le bref de Pie VII qui lui permettait le port de l'habit séculier. Aux Tuileries, l'Empereur parut oublier que le mariage avait été voulu par le Premier Consul, et il tint M<sup>me</sup> de Talleyrand à l'écart de la cour, même à une époque où Talleyrand jouissait encore de toute sa confiance. Les deux seules personnes qui trouvèrent profit à la situation furent M<sup>me</sup> Grand, qui devint princesse de Bénévent, et M. Grand, qui après avoir mené au Cap une vie tranquille et fortunée, finit par se remarier à soixante-six ans.

Talleyrand ne se plaignait pas, dit-on, de sa destinée. Il portait avec un courage résigné le *tu l'as voulu* de la comédie. C'est du moins M<sup>me</sup> de Rémusat qui l'affirme : « Les affaires publiques le servirent et l'occupèrent; il livra au jeu le temps qu'elles lui laissaient. Toujours environné d'une cour nombreuse, donnant aux affaires ses matinées, à la représentation le soir, et la nuit aux cartes, jamais il ne s'exposait au tête-à-tête fastidieux de sa femme, ni aux dangers d'une solitude qui lui eût inspiré de trop sérieuses réflexions. Toujours attentif à se distraire de lui-même, il ne venait chercher le sommeil que lorsqu'il était sûr que l'extrême fatigue lui permettrait de l'obtenir. »

Cependant, M<sup>me</sup> de Talleyrand fut appelée un jour à aider son mari dans le service de l'Em-



pereur. C'était en 1808. Après le guet-apens de Bayonne, Napoléon, s'étant assuré de la personne des princes espagnols, avait ordonné que Ferdinand, son frère don Carlos et son oncle don Antonio résideraient chez le prince de Talleyrand, au château de Valençay. Le 9 mai, Napoléon avertissait Talleyrand en ces termes :

« Je désire que ces princes soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement et avec intérêt, et que vous fassiez tout ce qui sera possible pour les amuser. Si vous avez à Valençay un théâtre et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal. Vous pourriez y faire venir M<sup>me</sup> de Talleyrand avec quatre ou cinq femmes. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, et qu'on en fût sûr, cela n'aurait aucun inconvénient puisqu'on aurait un moyen de plus de le surveiller... Quant à vous, votre mission est assez honorable : recevoir trois illustres personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui de votre rang. » (Ne dirait-on point Basile chargé d'accompagner Grippe-Soleil sur les routes en jouant de la guitare ? )

Réponse de Talleyrand : « M<sup>me</sup> de Talleyrand est partie dès hier au soir pour donner les premiers ordres. Le château est abondamment pourvu de cuisiniers, de vaisselle, de linge de toutes espèces. Les princes y auront tous les

plaisirs que peut permettre la saison qui est ingrate. Je leur donnerai la messe tous les jours, un parc pour se promener, une forêt très bien percée, mais où il y a très peu de gibier, des chevaux, des repas multipliés et de la musique. Il n'y a point de théâtre, il serait plus que difficile de trouver des acteurs. *Il y aura d'ailleurs assez de femmes pour que les princes puissent danser, si cela les amuse*<sup>1</sup>. » Cette dernière phrase est exquise. Elle assure l'Empereur que sa volonté a été comprise, tout en réprouvant, sans paraître y toucher, l'expression un peu brutale des ordres donnés.

Ces ordres sont, d'ailleurs, exécutés à la lettre. M<sup>me</sup> de Talleyrand veille aux plaisirs des princes. Sur les belles terrasses de Valençay, ce ne sont que *bolero* et *fandango*. Et l'on entend la guitare de Castro sous les grands arbres du parc, du parc merveilleux dont toutes les issues sont gardées par huit brigades de gendarmerie.

Lorsque Talleyrand quitte Valençay pour suivre Napoléon à Erfurth, sa femme demeure au château dans la crainte que le séjour des Bourbons ne prenne un « aspect monacal ». Elle est la bonne hôtesse attentive au divertissement de ses hôtes. Elle ferme les yeux sur les attentions que le

1. Cette correspondance a été publiée, pour la première fois, par M. Geoffroy de Grandmaison dans une étude très intéressante, *Les Princes d'Espagne à Valençay*, parue dans le *Correspondant* (mai-juin 1900).



prince des Asturies prodigue à une jeune personne qu'il a — par hasard — rencontrée sur son chemin. Elle préside aux fiançailles, puis au mariage d'un gentilhomme de la suite des princes, don Raphael Antonio de Souza, marquis de Guadalquazar, avec la fille d'un châtelain du Berry, *M<sup>lle</sup> Ernestine d'Entraigue*. Elle-même accueille les hommages du duc de San Carlos. Elle les accueille si bien que l'année suivante, cet infortuné Espagnol partage jusqu'à la disgrâce de Talleyrand, et que l'Empereur trouve bon de l'exiler à Bourg en Bresse. *M<sup>me</sup> de Talleyrand* en est alors réduite à échanger avec le duc de San Carlos une correspondance mystérieuse, par l'intermédiaire de l'obligeant chanoine Escoïquitz, chapelain des princes.

Ce fut là, je crois, la seule intervention de *M<sup>me</sup> de Talleyrand* dans les affaires de l'État. Elle ne s'acquitta point mal de sa mission, puisqu'en souvenir de l'hospitalité qu'ils avaient reçue à Valençay, les princes espagnols firent cadeau à l'ancien évêque d'Autun de leurs vieux livres de prières.

\*  
\* \*

En 1815, Talleyrand se sépara de sa femme. Une sorte de convention fut conclue entre les deux époux. *M<sup>me</sup> de Talleyrand* devait recevoir

une pension annuelle de 60.000 francs, et désormais demeurer à Londres. Elle toucha la pension et respecta d'abord les termes du traité. Mais, sous le ministère Decazes, elle rentra en France, où elle resta jusqu'à sa mort. Louis XVIII qui peut-être n'avait pas été étranger à ce retour, se donna le malicieux plaisir d'en parler à Talleyrand, lui demandant avec un intérêt touchant, s'il était vrai que sa femme était revenue à Paris. Mais il s'attira, dit-on, cette mordante réponse : « Rien n'est plus vrai, Sire ; il fallait bien que j'eusse aussi mon 20 mars. »

Durant la Restauration, M<sup>me</sup> de Talleyrand mena la vie la plus tranquille et la plus retirée. Elle avait loué à Auteuil un appartement en garni dans la villa Beauséjour. Elle avait pris comme dame de compagnie une comtesse de l'ancien régime qui devait toujours la suivre à distance respectueuse. Si la comtesse s'approchait un peu trop de la princesse, cette dernière se retournait et lui disait : « Comtesse, vous perdez le respect. » Elle conservait encore quelque trace de son ancienne beauté, et une Anglaise, qui la vit alors, affirme que « sa physionomie était celle d'une bonne pâte de femme ».

Elle n'était point, du reste, sans garder autour d'elle quelques amis d'autrefois. Elle donnait à dîner. L'académicien Viennet venait lire chez elle ses tragédies inédites. Elle recevait à sa



table des écrivains anglais. Tout cela ferait croire qu'elle n'était ni si sotté ni si ignorante qu'on nous l'a répété.

Plus tard, elle vint habiter rue de Lille, et ce fut là qu'elle mourut, le 11 décembre 1835.

Voici comment fut rédigée la déclaration du décès sur les registres de l'église Saint-Thomas-d'Aquin :

« Le 12 décembre 1835 fut présenté à cette église le corps de Catherine, veuve de Georges-François Grand, connue civilement comme princesse de Talleyrand, âgée de soixante-quatorze ans, décédée l'avant-dernière nuit, munie des sacrements de l'Église, au numéro 80 de la rue de Lille. Ses obsèques furent faites en présence de Mathieu-Pierre de Goussot et de Charles Demon (agent du prince), amis de la morte, qui ont signé avec nous. »

Thomas Raikes, qui se trouvait alors à Paris et qui a reproduit ce document dans son journal, ajoute gravement : « Il est curieux qu'après toutes les allusions diaboliques faites à Talleyrand, son agent principal s'appelle tout justement Demon. » Mais il fait cette autre remarque, moins saugrenue, que la forme même de la déclaration inscrite sur les registres de l'église prouve combien Talleyrand avait le souci d'effacer le souvenir de son mariage. Il préparait déjà sa suprême réconciliation avec l'Église.

Bientôt l'abbé Dupanloup allait entrer en scène.

Un incident dramatique s'était passé au lit de mort de M<sup>me</sup> de Talleyrand. Les journaux de Paris n'en dirent rien ; mais le récit en fut publié par les journaux anglais.

Durant son agonie, la princesse avait remis à l'archevêque de Paris une cassette pour la comtesse d'Estignac. Cette dame s'étant présentée dans la chambre où la princesse venait de mourir, l'archevêque s'acquitta de son mandat. Mais survint un agent du prince qui réclama la cassette. Une violente querelle s'éleva sur-le-champ. Un juge de paix dut intervenir. Que contenait la cassette ? des bijoux que la princesse de Dino désirait conserver ? ou bien des papiers sur lesquels Talleyrand voulait remettre la main ? On ne l'a jamais su. L'affaire fut arrangée : la comtesse d'Estignac reçut 200.000 francs en échange de la mystérieuse cassette.

\*  
\* \*

Voilà tout ce que j'ai glané sur la vie, les aventures et le caractère de la belle princesse dont la tombe est laissée à l'abandon et dont rien, pas même une brève épitaphe, n'évoque aujourd'hui la mémoire. Les historiens qui ont, depuis longtemps, étudié la société française du Directoire et de l'Empire, trouveront que cette



collection d'anecdotes n'a même point le mérite de l'inédit. Certaines personnes jugeront peut-être oiseux d'apprendre comment fut trompé le prédécesseur, disons mieux, l'un des<sup>9</sup> prédécesseurs de Talleyrand, et prendront un médiocre intérêt à la question de savoir si l'épouse du grand diplomate avait le nez pointu ou retroussé, l'esprit vif ou paresseux.

Mais il m'a paru assez divertissant d'entr'ouvrir la porte du ménage Talleyrand. C'est un plaisir — très innocent — que de surprendre, empêtré dans les embarras et les ridicules d'un sot mariage, un homme qui passa sa vie à jouer le personnage d'un sceptique ricaneur et glacial, témoin railleur des humaines faiblesses.

Est-ce que d'ailleurs la destinée de la « belle Indienne » n'offre pas quelque chose d'extraordinaire qui amuse l'imagination ? Depuis le bal où M<sup>me</sup> Grand, femme d'un petit employé de Calcutta, est séduite par un bel et spirituel Anglais, jusqu'à cet appartement du faubourg Saint-Germain où la vieille princesse meurt oubliée, presque répudiée, quel roman ! le procès et le scandale de Calcutta, l'embarquement pour l'Europe, les années d'intrigues et d'aventures, la rencontre de l'illustre boiteux, le divorce, le mariage avec un évêque défroqué, la gloire d'être princesse de Bénévent et de distraire des Bourbons !

---

BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITARA  
BUCURESTI



LOUIS XVIII

Gravure de Girard.

D'après le tableau de Gérard qui se trouvait dans le salon de Saint-Onen.



## LE CHATEAU DE SAINT-OUEN

---

Octobre 1912.

Le 2 mai 1814, Louis XVIII quitta Compiègne, et, avant d'entrer dans Paris, s'arrêta à Saint-Ouen. Il y avait dans ce village un ancien château bâti au dix-septième siècle par Antoine Lepautre et qui avait appartenu aux ducs de Gesvres. Il était entouré d'un parc magnifique dont les ombrages bordaient la Seine. Ce domaine était la propriété du comte Vincent Potocki, général de cavalerie, grand chambellan du royaume de Pologne.

Le roi arriva vers quatre heures du soir ; il devait signer à Saint-Ouen une déclaration convenue la veille avec Alexandre, et dont la rédaction avait été confiée à Talleyrand. Une première version souleva un orage dans le conseil privé. Il fallut que le tsar, prévenu par Talleyrand, intervint. Dans la nuit, on arrêta les termes d'une nouvelle déclaration qui, dès la première heure du jour, devait être affichée sur les murs

de Paris ; elle fixait tous les principes de la Charte.

Le lendemain matin, Louis XVIII fit son entrée dans Paris. Sa calèche était attelée de huit chevaux des écuries de l'Empereur ; les hommes qui la conduisaient portaient encore la livrée de Napoléon.

\*  
\* \*

Huit ans plus tard, le 29 octobre 1822, Louis XVIII acheta le domaine de Saint-Ouen par devant M<sup>e</sup> Le Roy, notaire à Paris. Le bruit courut dans le public qu'il en voulait faire présent à la duchesse d'Angoulême. Mais on sut bientôt que Saint-Ouen était destiné à Zoé-Victoire Tallon, comtesse de Baschi du Cayla.

Les Tallon étaient une famille de robe. M. Tallon avait émigré pendant la Révolution et avait été mêlé à d'assez grandes affaires en Angleterre et en Amérique. Sa fille, Zoé-Victoire, était restée en France, elle n'avait que quatre ans lorsqu'éclata la Révolution. Elle fut élevée par M<sup>me</sup> Campan, et, sous le Consulat, épousa le comte de Baschi du Cayla, d'origine italienne, dont le père était attaché à la personne du prince de Condé. Elle avait d'utiles relations dans tous les camps ; la reine Hortense, qui avait été sa condisciple chez M<sup>me</sup> Campan, l'aimait tendrement ; Mathieu



de Montmorency, l'abbé de Montesquiou, le jeune Sosthène de La Rochefoucauld, Talleyrand étaient ses amis.

Le comte et la comtesse de Baschi du Cayla firent très mauvais ménage ; mais la comtesse fut défendue par l'attachement que lui montra toujours sa belle-mère. Celle-ci prit parti contre son fils, et, en mourant, remit à sa bru une lettre pour le roi Louis XVIII, prévoyant que les circonstances l'obligeraient un jour à se placer sous la protection du roi. En effet, dès que sa mère eut disparu, le comte exerça des poursuites contre sa femme pour lui faire réintégrer le domicile conjugal ou au moins lui retirer ses jeunes enfants. Avant de se résoudre à s'expatrier avec son fils et sa fille, la comtesse du Cayla voulut présenter au roi la lettre de sa belle-mère, et, conduite par le vieux prince de Condé, se rendit aux Tuileries. Elle fit appel à la bonté du roi, racontant que son mari prétendait lui enlever ses enfants. A ces mots, Louis XVIII l'interrompit : « Et moi aussi, madame, ils veulent m'enlever mon enfant ! » La suppliante demeura un instant interloquée, se demandant quel pouvait bien être l'objet des craintes du vieux roi ; s'agissait-il d'un complot contre la vie du duc d'Angoulême ? Le roi s'expliqua plus clairement : l'enfant qu'on voulait lui ravir, c'était Decaze... Louis XVIII prit les enfants de M<sup>me</sup> du

Cayla sous sa protection, et le ministre de la police reçut l'ordre de les cacher à tous les yeux.

« Mais ce n'était pas impunément — je cite les Mémoires du baron de Vitrolles — que la belle éplorée était venue se jeter aux pieds du monarque. Sa beauté, sa grâce, son esprit firent sur lui l'impression qu'ils avaient faite sur bien d'autres, et, nouvel Assuérus, s'il eût été sur son trône, il eût tendu son sceptre à cette autre Esther en signe de grâce et de faveur... » D'abord, il accorda deux ou trois audiences par semaine à la « belle éplorée ». Puis ce fut entre eux une correspondance quotidienne.

Sur leurs relations, on a conté bien des anecdotes et fait bien des mots : les unes et les autres ont traîné dans tous les mémoires du temps. Je me contente de citer cette analyse très fine du sentiment de Louis XVIII par Vitrolles : « On aurait dit que le Roi voulait se rassurer lui-même sur l'insensibilité qu'il tenait de son tempérament, de son éducation et peut-être de ce rang élevé qui interdit l'échange des sentiments dont la condition nécessaire est l'égalité. *Il avait jadis cherché cette garantie de sa faculté d'aimer* auprès de M<sup>me</sup> de Balbi. Ils s'étaient rencontrés plutôt par l'esprit que par le cœur. Le comte d'Avaray avait ensuite absorbé toute l'activité affectueuse de son maître. Plus



tard, le Roi ne s'était attaché à M. de Blacas que comme à un remplaçant nécessaire, et faute de mieux. Son isolement à Hartwell ne lui laissait pas une grande liberté de choix ; et toutes les grâces de l'esprit de M<sup>me</sup> de Narbonne n'avaient pu l'emporter sur la raideur du favori provençal... »

Enfin, il aima M<sup>me</sup> du Cayla parce qu'elle était belle, spirituelle, discrète et que, sans renoncer à aucun des avantages de sa position, elle montra, tout d'abord, un désintéressement relatif. Elle refusa un rouleau de cent billets de mille francs que lui offrit son royal ami, dans le commencement de leurs relations ; mais elle accepta Saint-Ouen.



Louis XVIII commença par faire raser l'ancien château et modifier le dessin du vieux parc. Lui-même s'occupa des plans du nouvel édifice. Les dehors en sont intacts. C'est un grand pavillon carré à l'italienne surmonté d'une toiture peu élevée. Aucun ornement extérieur. Quant aux appartements démeublés et dénudés, ils offrent çà et là quelques détails de serrurerie et de menuiserie où on remarque encore une singulière virtuosité d'exécution. Une seule pièce a conservé son décor d'autrefois, c'est une

bibliothèque gothique, d'un invraisemblable gothique anglais : un dessin de Tony Johannot pour illustrer un roman de Walter Scott. Un mobilier pesant, luxueux, orné de soies charmantes et de bronzes admirablement ciselés, garnissait le château. Gérard avait composé des panneaux allégoriques pour le salon principal ; il avait peint aussi le portrait de la comtesse avec ses deux enfants, et un très beau portrait de Louis XVIII : le roi y était représenté assis devant une petite table qu'il avait rapportée d'Hartwell. (Ces peintures et la plus grande partie du mobilier ont quitté le château de Saint-Ouen depuis 1870 : tous ces objets se trouvent maintenant dans le château d'Haroué, en Lorraine.)

Dans le salon où se trouvait le portrait de Louis XVIII par Gérard, une plaque de marbre blanc était placée sur la paroi opposée ; on y lisait, en caractères d'or : *Le 2 mai 1814, ici a commencé une ère nouvelle. La plaque de marbre est restée sur la muraille, mais les caractères ont été arrachés. Ce petit monument nous révèle à quelle pensée le roi avait obéi en acquérant Saint-Ouen. Mais si l'on conçoit qu'il ait tenu à commémorer la Déclaration qui marqua en quelque sorte la réconciliation de la France avec les Bourbons, on comprend moins bien pourquoi il a démoli le château où s'était accompli ce*



grand événement, et pourquoi il a cru devoir évoquer ce souvenir chez une personne qui, en 1814, ne lui était rien, qu'il n'avait encore jamais vue.

Le 3 mai 1823 eut lieu une fête magnifique pour l'inauguration du portrait de Louis XVIII par Gérard. Isabey avait été chargé d'en régler tous les détails. Les invités étaient au nombre de quatre cent vingt-cinq. Le déjeuner fut servi sous une tente décorée de verdure et de fleurs. Les Menus avaient aménagé une salle de spectacle où les meilleurs comédiens et les plus jolies comédiennes vinrent représenter un vaudeville de circonstance. Dans le salon, tandis que les chœurs de l'Opéra entonnaient une cantate à la gloire du Roi, on faisait tomber le voile qui cachait le tableau de Gérard se détachant sur une tenture de velours bleu fleurdelisé. Enfin les invités se rendirent sous une troisième tente, où étaient servis des rafraîchissements. A ce moment, raconte le *Journal des Débats*, « on aperçut des musiciens groupés sur le toit du pavillon à l'italienne, et l'on fut réjoui par un beau soleil qui dorait leurs instruments. Les accents de cette musique descendaient dans le parc et en remplissaient toute l'étendue : ce qui fit dire à une dame aimable que le roi avait été *célébré jusque sur les toits* ».

Des contemporains ont dit que Louis XVIII avait choisi Saint-Ouen dans l'espoir qu'après sa mort, son souvenir y serait sans cesse présent à la pensée de son amie, à cause du voisinage de Saint-Denis, sépulture des rois de France. Seize mois plus tard, on le portait à Saint-Denis.

Quand il tomba malade et fut en danger, la comtesse l'exhorta à remplir ses devoirs religieux. Elle triompha des répugnances du vieux souverain, et obtint de lui qu'il se confessât.

\*  
\*\*

Après la mort de Louis XVIII, M<sup>me</sup> du Cayla mena la vie la plus retirée, tantôt à Saint-Ouen, tantôt dans son hôtel de la rue de Lille. Elle mourut à Saint-Ouen en 1852, et y fut ensevelie. On peut voir dans le cimetière sa tombe d'une extrême simplicité.

Saint-Ouen passa à sa fille, la princesse de Beauvau, puis à sa petite-fille. Et voici maintenant plus de quarante ans que le château est inhabité. Du parc, on a fait un champ de courses. Des établissements industriels élevés sur la rive de la Seine dérobent la vue de la rivière. Une sordide banlieue a remplacé la jolie et fraîche campagne de jadis. Cependant, quelles que soient la tristesse de ces alentours et la lourdeur de ce pavillon massif et carré, on emporte



de Saint-Ouen une élégante vision, si l'on se représente, dans la bibliothèque gothique, la belle « châtelaine » dont Gérard fit le portrait. Comme je ne puis mettre cette peinture sous les yeux de mes lecteurs, j'ai cherché dans les mémoires du temps si j'y trouverais un portrait à la plume. Voici tout ce que j'ai découvert :

« Sans être grande, elle est loin d'être petite ; sans être extrêmement mince, on n'a pas plus d'élégance et de distinction dans la taille ; sans être régulièrement belle, on n'a pas de plus jolis traits. Ses yeux surtout ont une expression qu'il est difficile de peindre. Heureux qui sait y lire ! surtout ceux à qui elle le permet ! Bien difficile à connaître, pouvant soutenir toutes les prétentions et les dédaignant toutes ; indulgente jusqu'à l'excès pour les autres ; se jugeant beaucoup au-dessus de ce qu'elle est ; sévère pour elle seule, ayant eu dans les circonstances de sa vie une conduite remarquable ; quelquefois une apparence de légèreté, qui n'était qu'aimable, mais pourtant qui n'était pas en harmonie avec ce que son âme a de solide ; son esprit est vif, pénétrant, juste, souvent brillant ; sa raison a toujours été au-dessus de sa jeunesse... »

Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, qui a écrit ces lignes, n'était assurément pas un Saint-Simon. Ne reconnaît-on pas, jusque

dans cet éloge mondain et sagement balancé, quelque chose du style pseudo-classique qui distinguait les pendules, les guéridons et les pavillons que le vieux roi offrait à sa dernière amie?

---



BIBLIOTECA  
CENTRALA  
UNIVERSITATEI  
BUCURESTI



VICTOR HUGO  
(1828)  
Par Deveria.

## LES LOGIS DE VICTOR HUGO A PARIS

---

Janvier 1902.

Paris, le 26 février, célébrera le centième anniversaire de la naissance de Victor Hugo.

Laissons aux poètes le soin de célébrer comme il convient Victor Hugo. Pour nous, plus modestes, contentons-nous de parcourir Paris à la recherche des maisons où vécut le grand homme. Au cours de notre pèlerinage, obligés de recourir aux œuvres de l'écrivain, nous relirons quelques pages admirables et quelques beaux vers... Et, après tout, ce n'est peut-être point une mauvaise façon d'honorer Victor Hugo, roi des flâneurs et dévot à Paris, que cette promenade par les rues de sa ville<sup>1</sup>.

1. Nous prendrons pour guide *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*; et nous ne manquerons pas de contrôler les assertions de cette autobiographie en recourant aux ouvrages d'Edmond Biré. D'ailleurs, qui oserait parler de Victor Hugo sans consulter Biré? On peut ne pas aimer le ton de pamphlet sur lequel ses livres sont écrits; mais sa conscience d'historien est irréprochable.





En 1805, M<sup>me</sup> Hugo revenait de Corse avec ses trois fils, tandis que son mari regagnait l'Italie, et elle se fixait rue de Clichy, n<sup>o</sup> 24.

Inutile de rechercher ce premier logis ; la maison a disparu et sur son emplacement on a planté le square de la Trinité.

Victor avait alors trois ans. C'était à ce moment que remontaient ses plus anciens souvenirs.

« Il se rappelait qu'il y avait dans cette maison une cour, dans la cour un puits, près du puits une auge et au-dessus de l'auge un saule ; — que sa mère l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc ; — que, comme il était tout petit, on avait plus soin de lui que des autres enfants ; — qu'on le menait le matin, dans la chambre de M<sup>lle</sup> Rose, la fille du maître d'école ; — que M<sup>lle</sup> Rose, encore au lit le plus souvent, l'asseyait sur le lit près d'elle, et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas... »

A l'école de la rue du Mont-Blanc (aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin), il y avait des représentations enfantines. Un jour, on y joua *Geneviève de Brabant*. Victor fit l'enfant. On l'avait habillé d'une peau de mouton qui laissait pendre une griffe de fer. Comme le drame l'en-

nuyait, il enfonça, pour se distraire, la griffe dans les jambes de M<sup>lle</sup> Rose...

Ces choses et d'autres encore ont été confiées par Victor Hugo au « témoin de sa vie », Enfantillages d'Olympio.

\*  
\* \*

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,  
J'errai, je parcourus la terre avant la vie<sup>1</sup>.

La famille Hugo ne demeura point longtemps rue de Clichy, elle reprit son existence nomade à la suite des armées impériales. L'enfant vit Turin, Florence, Rome, Naples. Puis, de nouveau, sa mère vint se loger à Paris, tout près de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dans l'ancien couvent des Feuillantines.

Les Feuillantines étaient des religieuses de Toulouse qu'Anne d'Autriche avait fait venir à Paris, et qu'elle avait établies, au faubourg Saint-Jacques, près du Val-de-Grâce, dans un enclos de cinq arpents, entre la rue des Marionnettes, la rue Saint-Jacques et la rue de la Poterie. Couvent et jardin avaient été achetés pendant la Révolution par un nommé Lalande qui en occupait une partie et louait l'autre. On pénétrait dans le pavillon de M<sup>me</sup> Hugo par une grille

1. *Odes et Ballades. Mon enfance.*



située au n° 12 de l'impasse des Feuillantines.

Tout a disparu : logis et jardin. Sur l'emplacement de l'ancien monastère, on a percé la rue des Feuillantines, la rue Claude-Bernard, la rue d'Ulm, la rue Gay-Lussac. J'ai vainement cherché quelque vestige des bâtiments ou des bosquets d'autrefois.

« Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce... »

Pour rendre impérissable le souvenir des Feuillantines, il n'y a point seulement ces quelques lignes du *Dernier Jour d'un condamné*, il y a encore les merveilleux tableaux de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, il y a surtout l'admirable pièce des *Rayons et des Ombres* intitulée : *Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813*.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,  
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,  
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières  
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,  
Plein de bourdonnements et de confuses voix,  
Au milieu presque un champ, dans le fond presque un bois...

Victor et son frère Eugène (Abel était au collège) peuplaient ces broussailles de chimères

et de féeries enfantines. Une amie de M<sup>me</sup> Hugo, M<sup>mo</sup> Foucher, amenait ses enfants. Victor offrait à la petite Adèle une place sur l'escarpolette ou bien la promenait dans une vieille brouette boiteuse...

Un jour, en 1811, les jeux furent interrompus. Il fallait rejoindre en Espagne le général Hugo. Cependant, en 1812, la famille revenait aux Feuillantines. Mais tout avait changé. Les deux frères avaient grandi, le jardin leur parut plus petit. La mère voulait qu'au lieu de jouer sans cesse, on se mit au jardinage. Puis, un jour, un homme « chauve et noir », — c'était le proviseur du collège Napoléon — vint trouver M<sup>me</sup> Hugo et lui remontra tous les dangers de l'« éducation en liberté » qu'elle donnait à ses enfants. Ces paroles jetèrent le trouble dans le cœur de la mère ; et, toute rêveuse, cherchant son devoir, celle-ci se mit à errer dans le grand jardin :

C'était l'été ; vers l'heure où la lune se lève,  
 Par un de ces beaux soirs qui ressemblent au jour,  
 Avec moins de clarté, mais avec plus d'amour.  
 Dans son parc, où jouaient le rayon et la brise,  
 Elle errait, toujours triste et toujours indécise,  
 Questionnant tout bas l'eau, le ciel, la forêt,  
 Écoutant au hasard les voix qu'elle entendait.

Ces voix lui dirent de se défier de l'homme « chauve et noir ». Victor Hugo continua donc



d'aller apprendre le rudiment chez un vieil oratorien défroqué, le père Larivière, qui habitait dans la rue Saint-Jacques ; et il resta maître de son domaine.

Tout le jour, libre, heureux sous le firmament,  
Je pus errer à l'aise en ce jardin charmant.

La petite compagne de jeux, Adèle Foucher, était devenue presque une jeune fille. Lui était toujours un enfant « mais déjà rêveur et passionné ». — « ... Nos mères nous ont dit d'aller courir ensemble ; nous sommes venus nous promener. On nous a dit de jouer et nous causons, enfants du même âge, non du même sexe... Maintenant elle s'appuie sur mon bras et je suis tout fier, tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir ; je le lui ramasse<sup>1</sup>... »

C'est ici comme le prélude de l'idylle qui, neuf ans plus tard, doit se terminer par un mariage, — idylle dont nous savons les tendres et douloureuses péripéties, maintenant qu'on nous a livré les lettres passionnées et charmantes que le poète écrivait à sa fiancée.

1. *Le dernier jour d'un condamné*. Il n'est pas douteux que Victor Hugo ait ici évoqué les souvenirs du jardin des Feuillantines. Néanmoins, il n'est point inutile de rappeler que, fantaisie de romancier ou bien illusion d'amoureux, il a peut-être un peu « arrangé » ce tableau de son amour naissant. En 1813, dernière année de son séjour aux Feuillantines, il a onze ans, et M<sup>lle</sup> Foucher en a dix.

En 1813, il fallut abandonner le jardin des Feuillantines que l'on venait d'exproprier pour prolonger la rue d'Ulm...

Un jardin verdissait où passe cette rue<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Le 31 décembre 1813, M<sup>me</sup> Hugo vint demeurer rue du Cherche-Midi « presque en face du Conseil de guerre ». M. Foucher, greffier du Conseil, était logé dans l'hôtel de Toulouse, au coin de la rue du Regard. Cet hôtel, qui a été bâti au dix-huitième siècle, pour M<sup>me</sup> de Verue, subsiste encore aujourd'hui et est toujours affecté aux services de la justice militaire<sup>2</sup>. Quant à la maison habitée par M<sup>me</sup> Hugo, tout porte à croire qu'il s'agit de l'ancien hôtel de Rochambeau (maintenant n° 40). « C'était, rapporte Victor Hugo, un ancien hôtel Louis XV ; une porte cochère du temps ouvrait sur un péristyle voûté conduisant à une cour au fond de laquelle était l'habitation... La châtelaine des Feuillantines trouva bien chétif le nouveau jardin. C'était un morceau de gazon embarrassé d'un petit fourré et de trois ou quatre arbres plus grands qui essayaient, sans y réussir, d'atteindre le

1. *L'année terrible.*

2. Cette belle demeure a été sauvagement démolie quand on a percé le boulevard Raspail.



deuxième étage... » La porte cochère est restée intacte. Quant à l'habitation, elle a été complètement transformée.

Victor ne demeura pas longtemps dans ce nouveau logis. De retour à Paris, le général Hugo qui ne partageait point les idées de sa femme sur les bienfaits de l'éducation en liberté, plaça Eugène et Victor dans la pension Cordier et Decotte, rue Sainte-Marguerite.

Cette pension ne pouvait passer pour un « palais enchanté ». La rue Sainte-Marguerite était une voie sombre, resserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon, « enfumé et martelé par ses forgerons ». La pension occupait un corps de logis entre deux cours dont l'une était décorée d'arbres peints sur la muraille, afin de donner aux écoliers l'illusion de la nature. Eugène et Victor avaient une chambre à part; on les préparait à l'École polytechnique.

Victor Hugo montre alors quelques dispositions pour les mathématiques; mais c'est à la pension Cordier que se déclare sa vocation de poète : il bâtit des tragédies, traduit Virgile, Horace, Ausone et Martial, met en vers des morceaux de Chateaubriand, compose des odes, des satires, des épîtres, des élégies, des contes, des épigrammes, des romances, des fables, des madrigaux, des charades, des logogriphes,

même un opéra-comique, et concourt à l'Académie.

Ses études terminées, en 1818, sans songer davantage à l'Ecole polytechnique, il revient demeurer chez sa mère, qui a dû abandonner son habitation de la rue du Cherche-Midi, trop coûteuse pour la femme d'un général en demi-solde.

\*  
\* \*

M<sup>me</sup> Hugo avait loué un appartement au troisième étage du numéro 18 de la rue des Petits-Augustins (aujourd'hui rue Bonaparte).

Cette maison faisait partie des anciens bâtiments du couvent des Petits-Augustins. La chambre à coucher de M<sup>me</sup> Hugo était une portion de la chapelle. Par les fenêtres, on apercevait, de l'autre côté de la rue, les restes des grands jardins de l'hôtel de La Rochefoucauld. Le cabinet de travail des deux frères donnait sur la cour du couvent alors transformé en musée des Monuments français par Alexandre Lenoir. Ce spectacle agit d'une façon profonde sur l'imagination du jeune poète. Son amour du moyen âge, son respect de l'ancien art français, son inlassable colère contre les vandales, sa passion pour les monuments de la vieille France, tous ces sentiments, qu'il avait puisés



dans une lecture enthousiaste de Chateaubriand, s'échauffèrent, s'exaltèrent à la vue des chefs-d'œuvre entassés aux Petits-Augustins, et soustraits par Lenoir à la barbarie révolutionnaire.

Il a raconté plus tard que de sa fenêtre il avait assisté avec peine à l'enlèvement des sépulcres royaux restitués par Louis XVIII à la basilique de Saint-Denis, « car Louis XVIII, dit-il, n'admit pas que les rois, même morts, fussent avec les autres hommes, et repeupla Saint-Denis ». Lorsque Victor Hugo exilé à Guernesey dictait ces lignes à son « témoin », il ne traduisait peut-être pas avec une parfaite fidélité les impressions du jeune royaliste de 1818.

Le soir, les deux frères, se donnant le bras, partaient de la rue des Petits-Augustins, et s'en allaient à l'hôtel de Toulouse. Leur mère marchait derrière eux, « son sac à la main et vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvrait un cachemire jaune à palmes ». M. Foucher se tenait d'un côté de la cheminée, ayant près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. En face, M<sup>me</sup> Hugo s'asseyait sans mot dire, tirait son ouvrage et se mettait à ses points. M<sup>me</sup> Foucher et sa fille travaillaient autour d'un guéridon. Eugène, Victor et Victor Foucher formaient le cercle. Personne ne parlait. De temps à autre, M<sup>me</sup> Hugo tendait sa tabatière à son vieil ami : « Monsieur Foucher, voulez-vous une prise ? »

M. Foucher répondait oui ou non, « et c'étaient d'ordinaire, avec le bonjour et le bonsoir, les seules paroles échangées de toute la soirée... » Puis, un jour, Victor s'aperçut qu'il était triste lorsque par hasard il ne se rendait pas chez les Foucher... A quoi bon conter la suite de l'histoire, les premiers aveux, la brouille des deux familles, la séparation des amoureux ? Tout le monde a lu les *Lettres à la fiancée*.

\*  
\* \*

M<sup>me</sup> Hugo qui venait d'avoir une fluxion de poitrine, tardait à se remettre. Elle quitta donc l'appartement de la rue des Petits-Augustins, et alla demeurer rue de Mézières, au numéro 10 où elle posséda un jardin. Comme ce nouveau logement était en assez mauvais état, elle employa ses fils à exécuter les peintures, coller les papiers, accrocher les tentures, et refaire le jardin. Elle travaillait d'ailleurs et béchait avec eux. Un jour qu'elle voulut terminer une plate-bande, elle eut chaud, but un verre d'eau froide ; une seconde fluxion de poitrine se déclara. Elle mourut le 27 juin 1821.

Victor Hugo a dix-neuf ans. Son père se remarie et ne consent à lui servir une pension que s'il renonce à la littérature. Sans doute, sa jeune renommée commence à lui ouvrir les salons



royalistes; ses premières odes et ses écrits du *Conservateur littéraire* lui attirent l'admiration et l'amitié de quelques poètes; Chateaubriand ne repousse pas ses hommages. Mais toute sa fortune consiste en huit cents francs qu'il a gagnés avec ses premières productions; sa mère est morte, et la famille Foucher ne veut plus le recevoir.

De ce côté, cependant, les choses s'arrangent assez vite. Au fond, la brouille a été causée par M<sup>me</sup> Hugo, que révoltait l'idée de voir son fils se marier si jeune et déjà quitter la maison maternelle. Lorsqu'elle a disparu, M. Foucher permet à Victor Hugo de revenir à l'hôtel de Toulouse, déclarant qu'il consentira au mariage le jour où le poète aura une situation moins précaire.

Alors Victor Hugo se met à l'œuvre avec une énergie héroïque. Il s'installe rue du Dragon, numéro 30, et fait ménage avec un jeune cousin venu de Nantes pour étudier le droit. Ils occupent une mansarde à deux compartiments. L'un est le salon de réception décoré du lys d'or des jeux floraux; l'autre un boyau mal éclairé où, tant bien que mal, sont casés les deux lits. Les deux jeunes gens ont une armoire commune où sont rangées les quatre chemises de Victor et l'abondant trousseau du provincial.

Le poète possède sept cents francs avec les-

quels il vit un an. « Ceux qui veulent savoir comment il s'y prit n'ont qu'à lire le budget de Marius dans *les Misérables*. Sans emprunter un sou et même en prêtant plus d'une fois cinq francs à un ami, il trouva moyen de s'acheter un superbe habit bleu barbeau à boutons d'or et de se venger par un déjeuner de deux louis de M. Henri Delatouche qui, l'ayant invité dans un logement confortable et coquet, orné de trépieds et de statues, l'avait nourri de pommes de terre cuites à l'eau et d'une tasse de thé<sup>1</sup>. »

La publication des *Odes et Poésies diverses*, une pension de 1.000 francs accordée par le roi, et, plus encore, le spectacle de ce jeune homme acharné à son labeur, finissent par faire capituler M. Foucher, et le mariage a lieu le 12 octobre 1822.

La maison de la rue du Dragon n'a pas été démolie ; les mansardes habitées par Hugo n'ont point disparu. Il serait bon qu'une plaque commémorative rappelât ici aux Parisiens le passage du poète. Car les quinze mois passés dans cet humble logis sont l'époque où s'épanouit le jeune génie de Victor Hugo. Enfiévré d'amour et de travail, soutenu par l'admiration de Vigny, de Lamartine, de Lamennais, de Guiraud, de Soumet et de bien d'autres amis enthousiastes,

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*



c'est alors qu'il conçoit et prépare des odes, des romans et des drames ; car son apprentissage est fini, et il n'a que vingt ans !

\*  
\* \*

Les jeunes époux passèrent quelques mois à l'hôtel de Toulouse chez M. Foucher ; mais en mars 1823, comme Louis XVIII venait de porter à 2.000 francs la pension du poète, ils s'installèrent 90, rue de Vaugirard. Tout ce coin de Paris a été bouleversé par la percée de la rue de Rennes : des immeubles neufs ont remplacé les maisons d'autrefois. Le numéro 90 devait se trouver alors au coin de la rue du Regard.

Victor Hugo venait de terminer et de publier *Han d'Islande*, commencé dans la mansarde de la rue du Dragon. Nodier ayant écrit dans la *Quotidienne* un article bienveillant, l'auteur alla le remercier. L'écrivain et le critique se plurent. Nodier, sa femme et sa fille furent invités à pendre la crémaillère rue de Vaugirard, et ce fut le commencement d'une grande amitié.

L'apparition des *Odes et Ballades* donna à Hugo l'occasion de connaître Sainte-Beuve. Celui-ci avait rendu compte, dans le *Globe*, du nouveau recueil de poésies ; il l'avait fait « avec des réserves, mais dans un vif sentiment de sympathie et de haute estime ». Victor Hugo se



Cliché de la Commission du Vieux-Paris.

**PORTE DE L'HOTEL DES CONSEILS DE GUERRE**  
(Aujourd'hui démolie.)



rendit chez M. Dubois, directeur du *Globe*, pour savoir le nom et l'adresse de son critique, car l'article était anonyme. Il apprit que Sainte-Beuve était son voisin, et demeurait au numéro 94 de la rue de Vaugirard. Il se présenta chez lui, sans le rencontrer. Le lendemain, Sainte-Beuve rendit sa visite au poète. Hugo exposa les ambitions de l'école nouvelle. Sainte-Beuve lui envoya ses vers qu'il n'avait encore montrés à personne<sup>1</sup>. On sait quelle affection tendre et fraternelle naquit de cette rencontre. On sait aussi ce qu'il en advint...

Lorsque furent publiées, il y a six ans, les lettres à Sainte-Beuve, ce fut avec un peu de malaise que nous lûmes ces pages condamnées par Hugo lui-même à disparaître : cela ressemblait à une violation de sépulture. Et que nous importait cette lamentable aventure où, même sans avoir entendu les plaintes douloureuses de l'ami blessé, nous savions déjà que Sainte-Beuve s'était vilainement montré !

Et cependant, il faut convenir qu'on a eu raison de publier ces simples lettres : elles font s'écrouler tout le décor pompeux derrière lequel Victor Hugo abrita sa vie, et nous révèlent qu'Olympio a connu d'autres souffrances que celles de la vanité. Avec les charmantes lettres

1. Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*, I, p. 469.

à la fiancée, les lettres à Sainte-Beuve nous montrent qu'avant de devenir dieu, le poète a traversé les passions, les douleurs et les misères d'un homme. Et en apprenant à connaître cet Hugo « dépouillé de sa pourpre, comme l'a dit un jour J.-J. Weiss, et qui n'est plus sous le dais », nous avons trouvé un accent plus sincère et plus émouvant à quelques-uns de ses poèmes.

Nous sommes encore à l'aube de cette fraternelle affection. Porte à porte, le critique et le poète voisinent presque chaque jour. Quand, quelques mois plus tard, tous deux déménagent, Victor Hugo se loge au numéro 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs, et Sainte-Beuve au numéro 19. Encore des maisons disparues !

Le modeste salon de la rue Notre-Dame-des-Champs fut, avec le salon de Nodier, à l'Arse-  
nal, le lieu de rendez-vous de la jeunesse roman-  
tique, car Hugo était déjà le chef reconnu de  
l'école nouvelle. Les lignes suivantes du sta-  
tuaire David d'Angers évoquent magnifiquement  
cette heure glorieuse de la poésie française :  
« Hier, Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il  
faisait presque nuit : cependant le ciel gardait  
encore une suffisante clarté. Lamartine s'était  
adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en  
silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il  
semblait une statue de bronze, et parfois on



eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres<sup>1</sup>. »

\*  
\* \*

La propriétaire de la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, où Victor Hugo logeait en 1830, occupait elle-même le rez-de-chaussée. Quelques semaines après la représentation d'*Hernani*, elle monta chez ses locataires et dit à M<sup>me</sup> Hugo :

« Ma petite dame, vous êtes bien gentille et votre mari est un bon garçon, mais vous n'êtes pas assez tranquilles pour moi. Je me suis retirée du commerce pour vivre paisiblement, j'ai acheté exprès cette maison dans une rue sans bruit, et, depuis trois mois, c'est ici, à cause de vous, une procession sans fin, jour et nuit, un vacarme dans les escaliers et des tremblements de monde sur ma tête. A des une heure du matin je suis réveillée en sursaut, et je crois que le plafond va tomber sur mon lit. Nous ne pouvons plus rester ensemble.

— C'est-à-dire que vous nous donnez congé ?

— J'en suis vraiment désolée. Je vous regretterai bien. Vous êtes un bon petit ménage et vous aimez bien vos enfants. Mais vous ne dormez donc pas vous-même ! Que je vous plains

1. *David d'Angers*, par M. Henri Jouin, I, p. 199.

donc, ma pauvre dame ! Votre mari a pris un état bien dur. »

Il fallut donc déménager. Victor Hugo passa la Seine et se transporta rue Jean-Goujon, n° 6. Quelques jours plus tard, il écrivait à Sainte-Beuve :

« Si vous saviez, vous, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps ! Combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi dans cette ville déserte de François I<sup>er</sup> ! comme à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir votre conversation, et toujours votre amitié !... Du reste, nous sommes naturellement bien ici, parfaitement même. Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, de grands enfants dans la maison pour jouer avec nos petits. M. de Mortemart très aimable qui nous accable d'attentions et de journaux, beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes*... Je fais même des vers. Et, à ce propos, votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà sous les grands arbres des Champs-Élysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et mon poète*, tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous



qui ne me dit rien de Boulanger, et renverse de fond en comble mes deux élégies ! Jugez. »

Victor Hugo releva les ruines de ces deux élégies. La rêverie aux Champs-Élysées ne fut point perdue. Les deux pièces *A mes amis L. B. et S. B.* se retrouvent dans les *Feuilles d'Automne*. La première est celle qui commence par ce superbe tableau de Rouen :

Amis ! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,  
Aux vieilles tours, débris des races disparues,  
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,  
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des Bastilles  
Dont le pont hérissé de flèches et d'aiguilles  
Déchire incessamment les brumes de la mer...

La « ville déserte de François I<sup>er</sup> » dans laquelle Hugo était venu chercher le silence et la solitude était un quartier nouveau qu'une société avait obtenu de construire entre le cours la Reine et les Champs-Élysées. Dans les dernières années de la Restauration, la société avait tracé une place et deux rues : la place François-I<sup>er</sup>, la rue Bayard et la rue Jean-Goujon. On avait apporté de Moret, pour la placer au coin de la rue Bayard et du cours la Reine, ce délicat chef-d'œuvre qu'on appelle la maison de François I<sup>er</sup>. Quant à la rue Jean-Goujon, on n'y voyait encore qu'une seule maison, celle où Victor Hugo vint se fixer. (Elle a été depuis démolie et rebâtie.)

« Plus de *Hernanistes* ! » écrivait Hugo à

Sainte-Beuve. C'était une illusion : les *Hernanistes* envahirent aussi le nouveau domicile du poète qui, d'ailleurs, ne leur faisait point mauvais visage. Ce fut même là que le plus célèbre des *Hernanistes*, Théophile Gautier se trouva, pour la première fois, en la présence de celui à qui, tout jeune, il avait dit comme Dante à Virgile : « Tu es mon maître et mon auteur. » Il a conté cette entrevue au début de son *Histoire* — inachevée — *du romantisme* avec ce demi-sourire un peu désabusé qui donne tant de grâce et d'élégance à ses confessions, dès qu'il y évoque les souvenirs du *Cénacle*, lui qui était au fond le moins romantique des poètes.

Ses états de service d'*Hernani* — « trente campagnes, trente représentations vivement disputées » — lui donnaient le droit d'être présenté au grand chef. Petrus Borel et Gérard de Nerval le conduisirent rue Jean-Goujon. Deux fois il monta l'escalier lentement, lentement, « comme si ses bottes eussent eu des semelles de plomb » ; mais, deux fois, au moment de tirer la sonnette, il s'arrêta terrifié, puis descendit les degrés au milieu des éclats de rire de ses deux acolytes. A la troisième tentative, il s'était assis sur les marches de l'escalier pour se remettre et reprendre courage, quand, « au milieu d'un flot de lumière, tel que Phœbus Apollo franchissant les portes de l'aurore, apparut sur l'obscur



palier, qui ? Victor Hugo lui-même dans sa gloire ».

Victor Hugo sourit, mais ne parut pas surpris « ayant l'habitude de rencontrer journellement sur son passage de petits poètes en pamoison, des rapins rouges comme des coqs ou pâles comme des morts, et même des hommes faits interdits et balbutiants... » Il renonça à sa promenade et fit entrer les trois jeunes gens. Gautier resta silencieux ; les apostrophes lyriques par lesquelles, depuis longtemps, il se promettait de saluer son maître, lui restèrent dans la gorge ; il fut plus muet devant Hugo que Heine devant Gœthe ; car Heine avait au moins trouvé à balbutier « que les pruniers, sur la route d'Iéna à Weimar, portent des prunes excellentes contre la soif ».

Il se tut. Mais il écouta et regarda. Voici l'image d'Hugo à vingt-huit ans, telle qu'elle se grava dans le souvenir du jeune enthousiaste : « Ce qui frappait d'abord dans Victor Hugo, c'était le front vraiment monumental, qui couronnait comme un fronton de marbre blanc son visage d'une placidité sérieuse... Les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire ; les couronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un front de dieu ou de César. Le signe de la puissance y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient un peu longs. Du reste, ni barbe,

ni moustaches, ni favoris, ni royale, une face soigneusement rasée, d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves, pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire qui, en s'entr'ouvrant pour sourire, découvrait des dents d'une blancheur étincelante. Pour costume une redingote noire, un pantalon gris, un petit col de chemise rabattu, — la tenue la plus exacte et la plus correcte. On n'aurait vraiment pas soupçonné dans ce parfait gentleman le chef de ces bandes échevelées et barbues, terreur des bourgeois à menton glabre. »

Et voici, maintenant, la description de la petite chambre où se réunissait le *Cénacle* : « Le hamac où le maître du logis fait la sieste, l'étroite couchette dans laquelle l'aurore le surprenait souvent à la dernière page d'un volume de vers, suppléaient à l'insuffisance des commodités de la conversation. On n'en parlait que mieux debout, et les gestes de l'orateur ou du déclamateur ne s'en développaient que plus amplement. Par exemple, il ne fallait pas trop faire les grands bras, de peur de se heurter le poing à la pente du lambris. » Aux murailles, des esquisses d'Achille et d'Eugène Deveria, une copie de Giorgione par Louis Boulanger, un large morceau de cuir de Bohême aux fauves miroitements



d'or, et quelques médaillons de Jehan du Seigneur. Sur la cheminée, une tête de mort entre deux cornets en faïence de Rouen remplis de fleurs. « Sur une modeste étagère de merisier suspendue à des cordons, resplendissait entre quelques volumes de choix un exemplaire de *Cromwell* avec une dédicace amicale signée du monogramme V. H. »

Ce fut dans cette chambre que Victor Hugo écrivit en cinq mois et demi *Notre-Dame de Paris*. Après bien des retards, pressé par l'éditeur Gosselin, avec lequel il s'était engagé, il acheta un jour une bouteille d'encre et un gros tricot qui l'enveloppait du cou à l'orteil, « mit ses habits sous clef pour n'avoir point la tentation de sortir et entra dans son roman, comme dans une prison ». Il ne sentait ni la fatigue ni le froid et, en décembre, travaillait les fenêtres ouvertes.

\*  
\* \*

Le 30 octobre 1832, Victor Hugo écrivait à M<sup>lle</sup> Louise Bertin :

« ..... Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont

aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela une répétition où je suis forcé d'aller, et le portrait qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pu encore aller voir ! Voilà bien des voir dans la même phrase ; mais que voulez-vous ? c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui. »

Le portrait était celui de Bertin l'aîné ; la répétition, celle du *Roi s'amuse*, qui fut représenté quinze jours plus tard ; l'appartement où Victor Hugo clouait et martelait, celui de la place Royale.

Cet appartement était au second étage de la maison qui porte le numéro 6, maison qui, aujourd'hui occupée par une école municipale, va être bientôt convertie en une sorte de musée dédié à la gloire de Victor Hugo.

Un compagnon d'armes de Henri IV, M. de Lavardin, fut le premier hôte de ce pavillon. Marion de Lorme lui succéda. Puis la maison passa aux Rohan Guéménée, d'où vint le nom d'impasse de Guéménée, donné au cul-de-sac qui, de la rue Saint-Antoine, venait aboutir à une porte privée ouverte dans le mur de l'hôtel.



Le désir de se rapprocher de Nodier, qui logeait à l' Arsenal, avait poussé Victor Hugo à quitter les Champs-Élysées. Peut-être la fantaisie d'habiter sous le toit qui jadis avait abrité l'héroïne d'un de ses drames, lui fit-il choisir la maison de la place Royale.

Dans quelques mois, les trois étages de cette maison seront ouverts au public, et l'on verra des souvenirs de Victor Hugo, une collection de ses dessins, la série de ses éditions, des peintures et des gravures inspirées de ses œuvres, des meubles de sa fabrication, etc... Aujourd'hui contentons-nous de parcourir le logis de Victor Hugo, et de le restituer par la pensée, tel qu'il était de 1832 à 1848.

Heureusement, nous avons, pour retrouver l'aspect d'autrefois, des documents nombreux et certains. Victor Hugo lui-même a décrit minutieusement son appartement, vingt-huit ans après l'avoir quitté<sup>1</sup>. Il traça ce tableau, comme toujours, pour sacrifier aux nécessités d'une anti-thèse.

En mai 1871, il était à Bruxelles. Comme il venait d'y publier une lettre en faveur des insurgés de Paris, une multitude en tumulte se porta de nuit devant sa maison, donna l'assaut, jeta des pierres dans les vitres, proféra des cris de

1. *Actes et paroles. Depuis l'exil (1870-1876)*, p. x.

mort et menaça d'enfoncer la porte. Il raconta cette scène. Mais, auparavant, pour les besoins du contraste, afin d'opposer à cette foule élégante et forcenée le peuple farouche et pur, à l'« émeute des riches » l'« émeute des pauvres », il prit soin de rappeler la noble conduite des insurgés de juin 1848, lorsqu'ils avaient envahi la maison de la place Royale. Il montra ces hommes « orageux, menaçants, en haillons », s'élançant au pillage, puis soudain se découvrant au seuil du logis et visitant chaque pièce sans rien enlever, sans rien toucher. « Pas un meuble ne fut remué, si ce n'est un bureau. La maîtresse de la maison avait eu la superstition maternelle de conserver à côté de son lit le berceau de son dernier enfant. Un des plus farouches de ces déguenillés s'approcha et poussa doucement le berceau, qui sembla pendant quelques instants balancer un enfant endormi. Et cette foule s'arrêta et regarda ce bercement avec un sourire... »

Quelques souvenirs de contemporains nous permettront de compléter l'inventaire de l'appartement.

De l'escalier on pénétrait dans l'antichambre, grande pièce sévère et meublée « de coffres de bois le long des murs à l'ancienne mode espagnole ». Une étroite et longue fenêtre s'ouvrait dans une encoignure à l'angle même du quadri-



latère formé par la place Royale. Dans la salle à manger qui faisait suite à l'antichambre, les murailles étaient décorées de panoplies de vieilles armes, et là se trouvait ce magnifique dais de trône qui avait appartenu à M<sup>me</sup> de Maintenon. Une légende s'était répandue : ce dais surmontait, disait-on, un trône réservé au maître du logis. « En réalité, il ne surmontait qu'un simple divan sur lequel tout le monde s'asseyait, excepté le poète, qui régnant sur son temps par la grâce du génie et, domptant les âmes enivrées, n'avait que faire de jouer au monarque<sup>1</sup>. » Dans le salon, deux cheminées à manteau se faisaient face, ornées de miroirs curieux et de chandeliers d'or ; les rideaux étaient de damas de soie rouge, les meubles anciens et rares ; sur une table était jeté un tapis aux coins duquel on voyait les initiales du maître de la maison ; d'admirables tapisseries couvraient les murs.

Ces trois grandes pièces donnaient sur la place Royale ; elles étaient autrefois, du côté de la cour, reliées par une sorte de galerie qui a disparu dans les aménagements de l'école. La salle à manger avait un balcon qui a été enlevé. C'était là que le poète se montrait aux pèlerins qui, les soirs d'été, venaient parfois se grouper sous ses fenêtres. Il promenait un instant ses yeux sur la

1. Théodore de Banville. *Mes Souvenirs*, p. 147.

place, disait quelques mots de sa voix pleine et sonore aux amis qui l'entouraient, puis rentrait dans l'appartement, suivi du regard par les curieux, provinciaux, parisiens et étrangers, qui s'attardaient encore longtemps à contempler le balcon vide et la fenêtre étincelante derrière laquelle se profilaient les ombres du poète et de ses hôtes<sup>1</sup>.

Le logis se continuait en retour sur la cour. Un escalier nouveau et des cloisons récemment construites ont modifié l'aspect de cette partie de l'appartement. Là se trouvaient la chambre de M<sup>me</sup> Hugo et, tout à l'extrémité, le cabinet du maître de la maison ayant une issue sur l'escalier de service. Il y avait dans cette pièce deux tables. Sur l'une étaient rangés quelques objets précieux : la boussole de Christophe Colomb, des bijoux, des cachets de luxe, « un en cristal de roche, deux en argent et un en or, joyau ciselé par le merveilleux artiste Froment-Meurice ». L'autre était très haute : Victor Hugo avait coutume d'écrire debout.

Arsène Houssaye nous a laissé dans ses *Confessions* un amusant récit de sa présentation à Victor Hugo dans l'appartement de la place Royale. Il avait été amené par Théophile Gautier qui s'exprima en ces termes : « O grand Victor

1. *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, cité par Biré dans *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 176.



Hugo, je vous présente un poète de nos amis qui est du pays de Jean Racine, mais il ne faut pas lui en vouloir. »

Victor Hugo répondit : « Ah ! si Jean Racine n'avait pas fait de tragédies, quel grand homme pour la France, car lui aussi se drapait du manteau des dieux ! »

Arsène Houssaye, un peu embarrassé, chercha une diversion et parla d'un autre de ses compatriotes Jean de La Fontaine : « Oh ! pour celui-là s'écria Victor Hugo, il a fait des contes charmants : je l'aime pour ses contes, non pour ses fables, parce que si ses contes sont d'un poète du seizième siècle, ses fables sont d'un Sancho Pança à cheval sur M. de la Palisse. »

Rapportant ces singuliers propos, Arsène Houssaye ajoute : « Je ne croyais pas un mot de ce que disait Victor Hugo, ni lui non plus, mais il fallait bien amuser la galerie. Et la discipline de l'école ! » Si l'on veut savoir quels sacrifices Hugo faisait alors à la discipline de l'école et au divertissement de la galerie, il faut lire les lignes exquises qu'il a consacrées à Jean de La Fontaine, et qui ont paru dans *le Post-Scriptum de ma vie*.

Arsène Houssaye trouva que Victor Hugo était logé comme un prince, mais remarqua qu'on soupaient bien peu chez lui ; à peine servait-on une tasse de thé aux privilégiés. « Son salon c'était

le portique, on se trouvait trop heureux d'y manger une figue et d'y boire un verre d'eau. »

D'ailleurs la frugalité de la maison ne décourageait personne. Toujours plus nombreuse et plus brillante, la cour du poète remplissait le logis, et débordait parfois jusque sur la place Royale. Les jeunes gens allaient alors fumer leur cigarette dans les allées, autour de la statue de Louis le Chaste<sup>1</sup>.

Et cette chronique des logis de Victor Hugo serait incomplète, si je ne signalais encore une certaine maison de la rue du Pas-de-la-Mule (aujourd'hui rue des Vosges) proche de la place Royale, et où demeurait une très belle actrice de la Porte Saint-Martin, la princesse Negroni de *Lucrèce Borgia*<sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Après l'envahissement de la maison de la place Royale, par les émeutiers, M<sup>me</sup> Victor Hugo écrivait à Victor Pavie :

« Mes enfants ont eu une si affreuse impression de ces quatre journées qu'ils n'ont même plus voulu coucher dans cet endroit où ils ont reposé pendant près de dix-sept ans, et dix-sept ans pour eux, c'est l'existence. Nous demeu-

1. Théodore de Banville. *Mes Souvenirs*.

2. Adolphe Julien. *Le romantisme et l'éditeur Renduel*,



rons *rue d'Isly*, n° 5, à la Madeleine. Quel bond ! Plus d'arbres, plus de fontaines, plus de souvenirs ! »

Hugo ne fit que passer rue d'Isly et vint bientôt s'installer au n° 37 de la rue de La-Tour-d'Auvergne. Il y était encore au moment du coup d'État, et ce fut, dans cette maison, qu'après son départ pour l'exil, on mit en vente publique ses meubles et ses objets d'art. Théophile Gautier eut alors le courage d'écrire dans la *Presse* du 7 juin 1852 un article où il rappelait qu'il avait été « le disciple, l'admirateur » et qu'il demeurait « l'ami du grand homme ainsi frappé ». Pour « ajouter quelque obole à son pécule d'exil », il décrivait, pièce par pièce, cet appartement où étaient entassés tant de tapisseries et de meubles précieux, tant de belles faïences, tant de livres rares... Mais, comme je ne veux point que ces notes se transforment en une suite d'inventaires de commissaires-priseurs, je préfère transcrire ici quelques lignes d'une page que J. Janin a écrite après la visite qu'il fit dans la maison de Victor Hugo, dans la nuit qui suivit la vente publique :

« L'heure était propice ; il était près de minuit ; les étoiles brillaient dans le ciel limpide et clair... J'arrive enfin, par des sentiers connus, à cette maison que l'orage a frappée. La maison domine la colline, elle a la ville à ses pieds. Par une

ruelle ouverte, on longe le jardin qui va en pente et, de là, vous pouvez voir les fenêtres où tant de fois nous nous étions assis, en contemplant la fumée et le bruit de là-bas!

» O miracle ! ô bonheur ! cette maison que nous pensions déserte était encore habitée !

Poète, ta fenêtre était ouverte au vent !

» A cette fenêtre ouverte, une jeune fille en robe blanche, ses deux bras repliés sur la poitrine, ses cheveux noirs que contient à peine un filet, à la façon de la Camille de Corneille, regardait en silence la ville endormie à ses pieds.

» ..... Elle se tenait silencieuse, immobile et calme à la fenêtre ouverte, pendant que sa mère, assise à l'autre fenêtre, qui était fermée et sans rideaux (les rideaux avaient été vendus comme tout le reste), attendait, elle aussi, que vînt le jour suprême...

» Elles étaient seules dans ce désert ! De temps à autre, la mère à la fille (et de cette voix charmante) disait une bonne parole, et la fille, tournant à demi cette tête que l'étoile éclaire de ses plus douces clartés, répondait à demi par un sourire ! De ce luxe intérieur, de cet amas de belles choses, de ces tentures faites pour des reines, faites pour elles, de ces tapis à leurs pieds, de ces voûtes dorées à leur tête, il leur



restait... deux chaises de paille empruntées au portier de la maison<sup>1</sup>... »

La maison de la rue de La-Tour-d'Auvergne est encore debout. Elle est située au coin de la cité Milton, autrefois cité Fénelon, et elle porte le numéro 41. Le corps de logis où demeura Victor Hugo occupe le fond de la cour. Depuis longtemps, un rempart de maisons ferme l'horizon aux locataires de cet immeuble. Quant aux « sentiers » par lesquels Janin gravissait la « colline », on sait ce qu'ils sont devenus.



Pendant dix-huit ans, Victor Hugo exilé vécut tantôt en Belgique, tantôt à Guernesey. Nous bornerons nos promenades à l'enceinte de Paris.

Nous devrions encore dire un mot des maisons où, de 1870 à 1885, s'est écoulée la vieillesse de Hugo, revenu en France. Cependant nous arrêtons là nos visites domiciliaires. Il nous faudrait maintenant poursuivre notre pèlerinage à travers la banalité des rues et des maisons modernes, la flânerie y deviendrait fastidieuse. Puis autant notre imagination s'est divertie à suivre Hugo de logis en logis, au temps de ses chefs-d'œuvre, autant il nous semblerait mélancolique de le retrouver dans ces lieux où il n'est plus que le vieillard.

1. J. Janin. *Histoire de la littérature dramatique*, t. IV, p. 421.

colique d'insister sur ces dernières années, où le fanatisme des amis sut si mal administrer la gloire du vieux poète. Et je renvoie le lecteur aux *Propos de table de Victor Hugo*, par M. de Lesclide.

---



APPENDICE

## LA MAISON OU RACINE EST MORT

---

Avril 1903.

Le 21 mai 1692, du camp de Gévries, à deux lieues de Mons, Jean Racine, historiographe du roi, écrivait à son ami Boileau pour lui conter une revue à laquelle il venait d'assister : « J'étais, dit-il, si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissai conduire à mon cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. »

Donc, le 21 mai 1692, Racine habitait encore dans la rue des Maçons, près de la Sorbonne, sur la paroisse Saint-André-des-Arcs ; mais, le 2 novembre de la même année, son fils, Louis Racine, était baptisé à Saint-Sulpice et, dans l'acte, lui-même était indiqué comme demeurant rue des Marais. Sept ans plus tard il y mourut, le 21 avril 1699, comme son acte de décès en fait foi.

La rue des Marais, aujourd'hui rue Visconti, don-



naît d'un bout dans la rue de Seine, et de l'autre dans celle des Petits-Augustins, aujourd'hui rue Bonaparte. C'était une voie étroite et sombre dont la physionomie n'a guère changé. Le plus grand nombre de ses maisons datent du dix-septième siècle. Quelle est celle où Racine a passé les sept dernières années de sa vie ?

\*  
\* \*

Les registres de la paroisse Saint-Sulpice et l'inventaire après décès<sup>1</sup> nous apprennent que Racine et sa famille ont logé pendant sept ans dans la rue des Marais ; ils ne nous apprennent rien de plus, puisque, dans ce temps-là, le numérotage des maisons n'existait pas encore.

Deux immeubles se disputent l'honneur d'avoir abrité l'auteur d'*Athalie*. Ce sont ceux qui, maintenant, dans la rue Visconti, portent les numéros 13 et 21.

Aujourd'hui, ils sont séparés par une maison bâtie au dix-huitième siècle et par une construction élevée en retrait au dix-neuvième (cette dernière est l'ancienne imprimerie de Balzac). Mais jetons les yeux sur les plans de Turgot, et nous nous apercevrons que, peu de temps après la mort de Racine, une terrasse s'étendait encore entre le 13 et le 21, et qu'elle limitait, vers la rue des Marais, un vaste jardin dépendant d'une propriété sise rue du Colombier (actuellement rue Jacob). Or, dans l'inventaire après décès des biens de Racine, il est fait mention

1. *Documents inédits relatifs à Jean Racine et à sa famille*, publiés d'après les originaux, par le vicomte de Grouchy.

d'un cabinet « attenant à la terrasse ». S'agit-il de la terrasse située entre les deux maisons? C'est possible, c'est probable; mais cela ne peut servir d'indice, puisque l'une et l'autre maison sont « atnantes à la terrasse ».

La tradition qui fixe au numéro 13 le logis de Racine, est assez ancienne. Il y avait jadis dans la cour de cette habitation une vigne que l'on nommait « la vigne de Racine ». Dans l'album du *Racine* de la *Collection des grands écrivains*, Paul Mesnard a fait reproduire une vue de cette maison. La construction est très vieille; elle date certainement de la première moitié du dix-septième siècle; à l'intérieur la distribution des pièces offre de frappantes analogies avec celle qu'on peut imaginer d'après les articles de l'inventaire.

Dans la maison qui porte le numéro 21, il est, au contraire, inutile de vouloir s'orienter à l'aide de l'inventaire : il est manifeste que la construction a subi des remaniements très importants au dix-huitième siècle; mais la tradition qui désigne ce logis remonte très haut; elle est pour la première fois mentionnée par M<sup>lle</sup> Clairon dans ses Mémoires, qu'elle écrivit avant la Révolution quand elle était l'Egérie du margrave d'Anspach, et qui furent publiés en l'an VII.

Les dires de la Clairon sont maintenant rappelés par une inscription placée sous le porche du numéro 21; il y est indiqué que Racine est mort dans cet hôtel en 1699, Adrienne Lecouvreur en 1730, et qu'il a été habité par Hippolyte Clairon. Il y a quelques années, on pouvait lire le nom de la Champmeslé sur la même plaque de marbre. Il a disparu, et nous verrons tout à l'heure combien



cette suppression fut prudente. L'inscription commémorative fut rédigée et gravée, il y a plus d'un demi-siècle, par les soins du docteur Pomiès de la Siboutie, alors propriétaire de l'immeuble.

Je reviens au plan de Turgot pour tâcher d'y découvrir une particularité qui désignerait ou exclurait une des deux maisons. On sait avec quel soin et quelle minutieuse exactitude les maisons sont figurées sur cet admirable plan à vol d'oiseau. Je ne trouve rien, mais je remarque que ces deux maisons sont les seules de la rue des Marais que Racine ait pu habiter. Ce sont les deux seules qui, par leurs dimensions, conviennent à un « secrétaire du roi ». L'inventaire prouve que Racine possédait un « carrosse coupé, doublé de velours rouge, à ramages, garni de ses glaces, d'un coussin et d'un strapontin, monté sur un train à arc, avec ses quatre roues ». Il y avait dans son écurie « deux chevaux ongres sous poil blanc, à courtes queues, vieux et caduques, prisés ensemble : 36 livres ». Voiture et chevaux ne composaient point sans doute un équipage de grand seigneur ; cependant il fallait que la maison eût une porte cochère. Or, dans la rue des Marais, telle que nous la montre le plan de Turgot, il n'y a que deux portes cochères, elles sont au 21 et au 13. Voilà nos recherches circonscrites. La tradition a raison d'indiquer une de ces deux maisons. Mais laquelle fut le logis de Racine ?

Si, comme l'a conté<sup>a</sup> la Clairon, la maison habitée par elle, et auparavant par Adrienne Le Couvreur, est la même où Racine est mort en 1699, on serait tenté de faire état d'un curieux document cité par Campardon dans les *Comédiens du roi de la troupe française*. Le 6 mai 1727, M<sup>lle</sup> Le Couvreur avait

rendu une plainte contre un de ses anciens laquais qui était venu casser à coups de pierres les vitres de la maison. Le commissaire se transporta chez elle : « L'an 1727, le mardi 6<sup>e</sup> jour de mai, sur les dix heures du soir, nous, Charles-Jacques-Etienne Parent, etc., commissaire au Châtelet, ayant été requis, sommes transporté *rue des Marais*, et étant entrés dans une maison *au milieu de la rue*, s'est présentée à nous demoiselle Adrienne Lecouvreur, etc... » Evidemment *au milieu de la rue* s'applique beaucoup mieux au numéro 13 qu'au numéro 21. Mais faut-il attacher tant d'importance aux vagues énonciations d'un rapport de police ? La preuve est vraiment trop fragile.

\* \* \*

Je soumis ces premières recherches et je confiai mon embarras à M. Couët, le savant archiviste de la Comédie-Française. Alors celui-ci attira mon attention sur cet article de l'inventaire après décès qui m'avait échappé :

« *Item, une quittance signée : Mareschal, du 3 février 1699 au dit sieur Racine de 487 livres 10 s. pour une demie année escheue le dernier décembre 1698 de la maison où le dit sieur Racine est dé-cédé.* »

Voilà en toutes lettres le nom du propriétaire de la maison de la rue des Marais où Racine a demeuré. Tâchons de retrouver les titres de propriété des deux maisons entre lesquelles nous hésitons, et voyons si nous y découvrons le nom d'un Mareschal.

En ce qui touche le numéro 13, l'enquête est facile et rapide. Cette maison a été vendue comme



bien national le 5 février 1791. Elle appartenait aux religieuses de la Visitation du faubourg Saint-Antoine qui l'avaient reçue par donation entre vifs de la veuve de M. François de Fontaine, le 14 février 1636<sup>1</sup>. Donc, au temps de Racine, la maison était déjà la propriété des Visitandines. Mais puisque le propriétaire du poète s'appelait Mareschal, il ne peut plus être question de la maison portant le numéro 13..., à moins que les Visitandines n'aient eu alors un homme d'affaires portant le nom de Mareschal.

J'en étais là, quand une lettre de Racine me revint en mémoire. Elle est du 31 mars 1698 et adressée à Jean-Baptiste Racine. Le père raconte qu'une de ses filles, la petite Fanchon, a été frappée d'une véritable attaque d'apoplexie : « Nous avons, dit-il, vite envoyé chez *M. Mareschal*... »

Le personnage dont il est ici question est le célèbre chirurgien qui devint plus tard premier chirurgien du roi et seigneur de Bièvre. Fils d'un très pauvre gentilhomme irlandais qui avait passé, sous Louis XIII, au service de la France, Georges Mareschal était entré dans la boutique d'un barbier-chirurgien de Gravelines, où son père tenait une petite hôtellerie. Puis il était venu tenter fortune à Paris et avait débuté, comme garçon, chez un chirurgien de la rue des Lombards. Ayant eu la chance d'épouser la sœur d'un « gagnant-maîtrise » de l'hôpital de la Charité, il avait été reçu maître à son tour. Quelques opérations heureuses avaient fondé sa célébrité et sa fortune. (Un descendant de Georges Mareschal a publié, il y a quelques années, une

1. *Archives nationales*, S, 4776.





biographie très complète et très intéressante de son ancêtre.)

Mareschal demeurait dans la rue du Colombier (rue Jacob), tout près de la Charité, alors que Racine habitait dans la rue des Marais. Ces deux hommes devaient s'aimer et s'estimer : on sait les liens de Racine avec Port-Royal, et l'on sait aussi que le chirurgien osa plaider devant Louis XIV la cause des religieuses persécutées.

Le chirurgien Mareschal était-il le propriétaire en même temps que l'ami de Racine ?

Je m'adressai à M. le comte Gabriel Mareschal de Bièvre, l'auteur de la vie de Georges Mareschal, et j'en reçus la réponse suivante :

« J'ai recherché dans mes papiers et voici ce que j'ai trouvé :

» 1° Dans le contrat de mariage de mon quatrième aïeul (fils de Mareschal) du 20 février 1710, chez M<sup>e</sup> Lemasle, notaire à Paris, il est dit que le nouvel époux reçoit en dot, entre autres articles, une maison sise *rue des Marais* et louée à « M. de Cante-  
« rene », pour la somme de 1.100 livres (le nom du locataire est très mal écrit, je crois qu'il s'agit d'un M. de Chantereine). J'ai rappelé cette donation dans mon livre sur Mareschal à la page 290 ; mais je n'ai pas fait le rapprochement entre cette maison et celle qu'habitait Racine.

» 2° Dans le partage de la succession de ce même aïeul, du 10 février 1748, chez M<sup>e</sup> Perret, notaire à Paris, l'article 89 de l'inventaire mentionne des pièces concernant une maison sise *rue des Marais*, ayant appartenu au défunt, mais comme il a vendu

cette maison au sieur *Ledran*, « il n'est parlé de « ces pièces que pour décharge ». Ce *Ledran* devait être un chirurgien de l'époque, ami de *Mareschal* père. »

Voilà le terrain déblayé. L'hypothèse à laquelle je m'étais un instant arrêté d'un mandataire des *Visitandines* nommé *Mareschal* est insoutenable. C'est le chirurgien *Mareschal*, propriétaire d'une maison rue des *Marais*, qui a signé la quittance de *Racine*.

La maison du numéro 13 étant écartée, nous sommes amenés à conclure que *Racine* est mort au numéro 21, dans la maison indiquée par la plaque commémorative que posa le docteur *Pomiès* de la *Siboutie*. Cette conclusion, je le reconnais, ne se fonde que sur un raisonnement. Il reste à en trouver la confirmation dans les titres de propriété.

La maison acquise en 1837 par *M. Pomiès* de la *Siboutie*, était depuis le dix-huitième siècle dans la famille d'*Argouges* de *Rânes*. Un acte du 21 décembre 1789<sup>1</sup> nous montre la marquise de *Rânes* rachetant aux héritiers de son mari leur part de propriété dans cette maison. Mais il nous est impossible de remonter plus haut. Nous savons seulement que le marquis et la marquise de *Rânes* n'habitèrent point rue des *Marais*; ils demeuraient au faubourg *Saint-Jacques* dans une maison de campagne voisine de l'*Oratoire*<sup>2</sup>. D'un autre côté la communication de *M. le comte Gabriel Mareschal* de *Bièvre* nous a appris que la maison fut acquise par un sieur *Ledran*

1. Archives départementales. Administration. Ventes du 7 août 1780 au 31 janvier 1791. Registre 133, p. 38.

2. *Piganiol. Description historique de la Ville de Paris*, VII, n. 253.



entre 1710 et 1748. C'était de lui, sans doute, que la tenait le marquis d'Argouges de Rânes ; mais rien ne nous permet de déterminer la date de la vente. Berty, dans sa *Topographie historique du Vieux Paris*, fixe aux années 1713 et 1714 l'achat par Louis d'Argouges, marquis de Rânes, maréchal de camp ; mais il ne cite aucune preuve à l'appui de son dire. Tant qu'on n'aura point établi d'une manière précise et certaine cette transmission de propriété, un doute subsistera, car on peut supposer que la maison louée par Mareschal à Racine n'est point la même que la marquise de Rânes posséda au dix-huitième siècle ; ce qui fera s'écrouler tout notre édifice.

Encore une fois, je n'ai pas la prétention d'avoir trouvé le mot de l'énigme ; mais il me semble que la tâche est désormais rendue plus facile à ceux qui voudront continuer l'enquête.



L'inscription placée sur la maison de la rue Visconti indiquait autrefois que La Champmeslé y avait habité. On l'a sur ce point rectifiée et l'on a bien fait. Malheureusement l'allégation a continué d'être répétée par tous les historiens des rues de Paris. Je la trouve dans l'*Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison*, de Le Feuve, dans le *Guide alphabétique des rues et des monuments de Paris*, de Locke, dans le *Nouveau dictionnaire historique*, de M. Pessard. M. de Rochemont la mentionne dans ses *Promenades dans toutes les rues de Paris*. Et voici les biographes de Racine qui eux-mêmes admettent, les yeux fermés, cette affirmation que personne ne s'est jamais soucié de contrôler. M. Le

Goffic, traçant un fidèle et délicieux tableau du ménage de Racine, s'est naguère conformé à l'opinion reçue. Et cependant il n'en est pas de plus désobligeante pour la mémoire du poète.

Que Racine, marié, père de famille et dévot, soit venu habiter avec sa femme et ses enfants dans l'ancien logis de sa maîtresse, voilà une vilénie qui s'accorde mal avec l'idée que nous nous faisons de son caractère. Aussi quand M. Masson-Forestier s'ingénia à peindre Racine comme le plus impudent des gredins, il n'eut garde de négliger cette anecdote. « La Champmeslé, la « partagée », écrivait-il, habitait (quand Racine était « amant-auteur ») un bien joli hôtel. Le mauvais état de ses affaires... de galanterie l'a obligée de l'abandonner. Racine alors s'installe, lui, sa femme et les jeunes vierges, dont il va faire des religieuses, dans la demeure même de la courtisane. Au moins il sera maintenant maître, là où il ne fut jamais que « grappilleur ».

Nous savons fort peu de chose sur les relations de Racine avec la Champmeslé. Mais ce que nous savons, c'est que l'histoire de Racine succédant à la Champmeslé dans la maison de la rue des Marais, ne repose sur rien. J'ignore qui l'a imaginée ; mais pas un acte, pas un témoignage ne peut être cité à l'appui. Bien plus, il est *impossible* que les époux Champmeslé aient habité dans la rue des Marais avant 1679. Jusqu'à cette date ils faisaient partie de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne dont le théâtre était situé dans le quartier Saint-Denis. Or un règlement formel obligeait les comédiens à habiter dans le voisinage de leur théâtre. Des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne ne *pouvaient* pas habiter sur la



rive gauche. Et, en fait, la Champmeslé demeurait, en 1678, rue Pavée, sur la paroisse Saint-Sauveur, comme cela est dit **expressément** dans un acte du 18 janvier 1678 par lequel les deux époux se **donnent** mutuellement l'usufruit de leurs biens au dernier survivant (cité par Campardon dans les *Comédiens du roi*). En 1679, le ménage Champmeslé abandonna l'Hôtel de Bourgogne et passa au théâtre Guénégaud ; l'année suivante, après la réunion des troupes, il fit partie de la Comédie-Française. Alors il *pouvait* habiter rue des Marais, cette rue étant proche du théâtre, mais rien ne prouve qu'il y ait habité. En 1686, il logeait rue Mazarine : ce domicile est indiqué dans une convention passée entre les comédiens français au sujet de leurs retraites (citée dans le dictionnaire de Jal ; article : Champmeslé).

Remarquons, d'ailleurs, qu'en 1679, au moment où la Champmeslé entraît au théâtre Guénégaud, il y avait deux ans que Racine avait abandonné le théâtre et la Champmeslé. Admettons qu'après cette date l'actrice ait demeuré plus ou moins longtemps dans la rue des Marais et *dans la maison de Mareschal* : déjà l'indélicatesse de Racine venant habiter la même maison nous paraîtrait moins grave. Mais, je le répète, pas plus après qu'avant 1679, on ne saurait fournir une preuve, alléguer une présomption en faveur du passage de la Champmeslé dans la rue des Marais. Nous sommes en présence d'une fable inventée au dix-neuvième siècle ; car, si elle avait eu cours au dix-huitième siècle, la Clairon n'eût pas manqué de la rapporter.

\*  
\* \***En résumé :**

1° Il est extrêmement probable que Racine est mort dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro 21 de la rue Visconti ;

2° Il est certain que la Champmeslé n'a pas logé dans la rue des Marais avant 1679 ; rien ne prouve qu'elle y ait logé plus tard ; d'ailleurs, si la découverte d'une pièce nouvelle le venait un jour démontrer, il resterait à établir que la tragédienne a occupé la maison du chirurgien Mareschal, celle où Racine devait entrer, en 1692.



FIN





FRONTON DE L'HOTEL LE BRUN

## TABLE DES GRAVURES

---

LES MIRAMIONNES. . . . .	Frontispice.
MADAME DE MIRAMION . . . . .	9
CHAPELLE DITE DE SCARRON DANS L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS. . . . .	19
ÉGLISE D'AUTEUIL . . . . .	35
BOILEAU par Saint-Aubin d'après Girardon. . . . .	49
LE CARMEL (estampe du xvii <sup>e</sup> siècle). . . . .	89
NOTRE-DAME DE PARIS ET SES ALENTOURS (Plan de Turgot). . . . .	101
MAÎTRE-AUTEL DE NOTRE-DAME AU xvii <sup>e</sup> SIÈCLE . . . . .	127
COUVENT DES DAMES DE SAINT-MICHEL. — FAÇADE DE L'ANCIENNE VISITATION . . . . .	135
JARDIN DU COUVENT DES DAMES DE SAINT-MICHEL . . . . .	145
LA MÈRE DUQUESNE, SUPÉRIEURE DES DAMES DE SAINT- MICHEL. Portrait conservé au monastère de Chevilly. . . . .	151
HÔTEL LE BRUN. . . . .	157
JARDIN DE L'HÔTEL DE BIRON . . . . .	169
DUCHESSÉ DU MAINE . . . . .	179
MARÉCHAL DE BIRON . . . . .	185
COURONNEMENT DE LA CLAIRON par Gravelot. . . . .	189
CHATEAU D'ANSPACH. — LA CHAMBRE DU MARGRAVE . . . . .	201
MARQUISE DE VILLETTE . . . . .	215

## APPENDICE

I.	LA MAISON OU RACINE EST MORT . . . . .	348
	TABLE DES GRAVURES . . . . .	359



MASCARON DE L'HOTEL LE BRUN





---

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

---